TOME XXII. N° 11 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er SEPT. 1925

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

La prodigieuse vie d'Honoré de Balzac (1)

QUAND son roman *Ne touchez pas à la hache* fut bien en train, Balzac éprouva la joie de s'être dominé et vaincu. Du récit de sa faiblesse il faisait une forte histoire. De sa misère il tirait un chef-d'œuvre. Le contraste était à l'image de la vie : détresse, puis grandeur ; et cette dure expérience lui montrait dans une clarté jusqu'alors inconnue, son destin sur cette terre : existence en marge des autres, dont le premier devoir était de ne vivre que pour écrire et pour décrire. Il n'avait le droit d'aimer, de souffrir, d'être heureux, que pour en tirer des livres, qui seraient autant de torches enflammées dans les ténèbres humaines. Car l'homme se débat dans la nuit ; le mystère l'enveloppe ; et il n'a comme lumières pour le guider que la religion dont son orgueil refuse souvent le secours, et les poètes qui, tant bien que mal, lui expliquent aussi son rôle, sa pauvreté et sa noblesse. Balzac depuis longtemps se savait désigné pour être un de ceux-là ; mais aujourd'hui qu'il avait vécu, et s'était essayé, il se sentait la sombre énergie d'un prophète.

(1) Voir *la Revue universelle* du 15 juillet, des 1er et 15 août 1925.

Il était d'ailleurs soutenu par les âmes de sa préférence. Laure de Berny, maîtresse toujours si chère, venait de lire, quoiqu'elle fût bien souffrante, les dernières pages du *Médecin de campagne*, à peine les avait-il achevées ; et elle y avait vu encore plus de beauté qu'au reste du livre. Mme Carraud, l'amie idéale, préférait *Louis Lambert* à *Faust*, *Faust* lui semblant bizarre, et *Louis Lambert* humain. Femme exquise, elle avait mérité pour ce jugement un exemplaire sur chine ; il était en train de le lui faire relier par un artiste. Enfin « l'Étrangère », la Polonaise admirative, de qui il avait reçu la première lettre un quart d'heure avant sa première visite à l'inhumaine marquise, continuait de lui écrire, avait donné son nom : comtesse Hanska, et dans des lettres lyriques lui disait les élans d'un cœur, que ses livres avaient ému et rendu confiant.

C'était une très grande dame, noble, riche, une puissance là-bas dans sa propriété de Wierzchownia, près de Kiew, un esprit affiné par la naissance et la culture, assurément une des âmes d'élite de l'époque. Il était entraîné vers elle par une passion qui prenait l'allure d'un torrent. Elle lui disait avec une telle ardeur l'importance de son œuvre ! Par ses lettres elle courait à lui, par les siennes il volait vers elle. L'infernale distance ne séparait que leurs corps ; les esprits et les cœurs déjà s'embrassaient. Car comment négliger une femme qui lui avait parlé comme aucune autre? Laure de Berny possédait du génie dans la tendresse : Dieu l'avait créée pour adoucir le sort brûlant de son Honoré ; mais cette divine « Étrangère » montrait une compréhension de l'art, du rôle d'un grand artiste, qui faisait pousser des cris de plaisir à Balzac, et les bras tendus vers la lointaine Pologne, il disait de tout son cœur : « Eve Hanska, ma vie est à vous, puisque vous êtes la seule à avoir pressenti tout ce qu'elle serait, à pénétrer ses souffrances, ses devoirs, ses projets ambitieux ! » D'autres, et nombreuses, l'aimaient d'une affection qui était un baume ; tandis qu'elle, l'admirait avec son intelligence unique, qui valait une collaboration. A la lire il ne doutait plus de la place qu'il devait se faire, puisque à ses enthousiasmes elle donnait des raisons. Vraiment, il était pour elle Moïse sur le Sinaï. Il fallait donc qu'il parlât, qu'il expliquât. Eh bien oui, ce serait sa grande tâche : expliquer ! Peindre pour faire comprendre ; écrire pour éclairer ; montrer la société tout entière, mieux que le soleil

même ne la montre, car le soleil dans le ciel est immuable, et l'homme vicieux échappe à ses rayons honnêtes ; il a des caves et des trous. Au lieu que l'artiste, avec sa lanterne, poursuit le fuyard ; et personne ne peut se dissimuler, quand il est grand et fort. Balzac l'était. Il édifierait donc une grande œuvre, et du même coup, il conquerrait cette femme — conquête enfin digne de lui, puisqu'elle s'accordait avec les devoirs de son esprit, tout en satisfaisant son goût d'un rang noble et d'une vie élevée, dont ses récentes souffrances ne l'avaient pu guérir : la simplicité ne lui suffisait pas ; elle ne convenait selon lui qu'aux destinées obscures ; l'homme en vue doit avoir des traits frappants, un grand titre, un habit plus beau, des serviteurs qui le font remarquer.

La bonne Mme Carraud pouvait se permettre d'être humble avec son nom bourgeois, et sa vie près d'un fonctionnaire ; au surplus elle n'était qu'une amie et une confidente. Laure de Berny, plus tendre que noble, préférait l'amour à la grandeur : c'était une libérale. On pouvait lui donner sa jeunesse, il fallait sauver de ses étreintes les forces de l'âge mûr. Quant à la terrible marquise de Castries, c'était la noblesse épuisée qui n'a gardé que ses formes. Belle demeure, belles robes, beau corps ; plus de cœur ni d'esprit ; Versailles sans le roi. La vraie noblesse est celle qui s'enrichit toujours, donc qui se donne et qui fait alliance. L'appel vibrant de Wierzchownia, c'était un appel du destin ! Et la comtesse Hanska, grande dame d'Europe, par son titre, ses biens, par son intelligence sensible aux réalités comme aux mystères, précise et poétique, douée pour le mysticisme et pour l'observation, c'est elle qui, au printemps de 1833, fut l'influence heureuse, la force attendue, par quoi soudainement se cristallisèrent en un ensemble magnifique les pensées innombrables, fourmillantes, qui, depuis deux ans, s'échappaient du cerveau génial de Balzac. Depuis deux ans il était accablé par sa création. Tout le sollicitait, et il donnait de ses forces à tout, sans organiser rien. Un matin de mai, il se sentit formidable. Son esprit n'était plus un chantier où gisent les plus beaux matériaux. Un édifice s'y élevait, d'une taille, d'une splendeur, que les lettres françaises n'avaient pas encore vues. Tout se tenait ; chaque projet placé ; pas une idée qui n'eût son rôle. L'exaltation de cette Polonaise admirable avait fouetté son imagination, et dans le mois de la sève et des éclosions, en

plein désir, en plein bonheur, il se réalisait, ayant conscience d'arriver sans effort au sommet souhaité, d'où il découvrit son œuvre entière.

Il en fut si heureux qu'il souffrit d'être seul. Personne à qui le dire! Chère étrangère, il ne connaissait pas encore son visage, et elle vivait à huit cents lieues! Lui écrire? Il cherchait des yeux de femme à qui parler tout de suite, dans le premier frémissement de cette joie qui était peut-être la plus forte de sa vie : retrouverait-il un tel sentiment de sa force et de sa réussite? Or, Mme de Berny était à La Bouleaunière, Mme Carraud à Angoulême. Sa sœur Laure était à Paris! Et, en somme, elle était celle qui avait vu naître ses ambitions. Petite fille, elle écoutait émerveillée ses projets de petit garçon. La première, elle avait su son ardente volonté de dominer par l'esprit, et des vœux de son jeune cœur elle l'avait assisté. Il eût été ingrat, bien plus, illogique qu'elle n'eût pas sa part immédiate du triomphe. Elle, le témoin vivant et délicieux des premiers serments! Il se devait donc de courir chez Laure, de lui prendre les mains, de lui dire : « Ma chère sœur, te souviens-tu du bel avenir que nous imaginions pour moi dans le grenier de Tours? Tu te rappelles? Tout? Tu es ma Laure chérie! Ton frère heureux vient te dire que le bonheur d'un homme est contenu tout entier dans les rêves d'un enfant! »

— Auguste, cria-t-il à son jeune domestique, je sors! Veille à tout!

Il avait déjà le pied dans la rue Cassini.

— Monsieur!... Monsieur a de l'argent? dit Auguste qui le rattrapa.

— Pourquoi faire?

— Monsieur m'a recommandé de ne pas le laisser sortir sans en prendre.

— Je n'en ai aucun besoin : je vais à pied.

— Et pour passer les ponts?

— Donne-moi deux sous.

Il partit en courant, A la Bourbe, il croisa un vieil homme qui portait des fleurs.

— Mais vous êtes le printemps, mon ami! s'écria-t-il. Où faites-vous pousser ces merveilles?

— Dame, monsieur, dit l'autre, j'ai là trois arpents de jardin sur le boulevard du Montparnasse ; il faut bien qu'ils produisent quelque chose!

— Vous tenez là des œillets de bordure qui embaument. J'en veux. Combien la botte?

— Dix sous pour vous, monsieur ; vous avez une bonne tête !

Balzac rit, puis chercha de l'argent.

— Sacré Auguste, qui ne m'a donné que deux sous !

Il envoya le bonhomme se faire payer à deux pas de là, rue Cassini, et reprit sa marche en respirant les fleurs.

Il entrait dans le Luxembourg, quand une charrette l'éclaboussa : « Cela doit porter bonheur, dit-il. Merci ! » Et il pénétra sous les arbres, où des étudiants et des rentiers rêvaient, les uns à l'avenir, les autres au passé : il les regarda tous comme pour leur faire voir la beauté du présent. Place Saint-Michel, il passa devant l'épicerie installée sous l'enseigne *Au Mortier d'argent*, et il entra. Cette boutique lui plaisait, tout y était soigné, en ordre, et fleurant bon. Commerce alimentaire, ravissant pour l'esprit ! Il se mit à parler de son café. Il emplit le magasin de sa joie. Les garçons s'étaient arrêtés de servir. Il disait les vertus du « Bourbon », du « Martinique » et du « Moka ». Il expliquait qu'on ne fait rien de bien sans les trois. Il ajouta : « Vous m'avez donné un paquet de bougies de trop, un sac de café de moins ; c'est le contraire, qu'il faut ; car avec du café, je vois clair, même la nuit ! » Une ménagère éclata de rire. Il la salua ; puis sortit en disant : « Ne me traitez pas, je vous en supplie, comme un client ordinaire. Soignez mes commandes. J'aime votre maison qui est une source de vie. Aimez ma vie qui demain peut être une source pour votre maison ! »

Jusqu'à la Seine, il récapitula mentalement ses prochaines œuvres :

— Avant deux mois j'aurai publié *le Médecin.* Dans quatre, *Eugénie Grandet.* La campagne, puis la province. Ce sera le tour de Paris avec *César Birotteau*, dont je ferai une merveille, et le *Prêtre catholique*, un fier bouquin ! Quand j'aurai écrit ces quatre livres-là, je pourrai souffler : ce sera un beau morceau de fait !

Il arrivait aux Halles, dont le petit peuple l'enchantait toujours. Au coin de la rue Montorgueil, il vit un rassemblement. Il s'approcha. Une pauvre bonne femme, molestée par la police, pleurait et geignait : « Qu'est-ce qu'on demande, nous autres? De vendre notre cresson et de pas être remarqués ! »

— Seigneur Dieu ! pensa Balzac en s'éloignant, voilà la preuve que nous ne sommes pas tous fabriqués du même limon ! Et la gloire, ma brave vieille, et la gloire !

Dans l'air de Paris, plus qu'ailleurs, il en sentait le besoin, et lorsqu'il traversa le boulevard Poissonnière, où se croisaient sans répit les voitures et les passants, il eut tout seul un éclat de rire en songeant à ces médecins à courte vue, qui disent qu'à Paris l'on ne respire pas. Il ouvrit les narines. Juste ciel ! L'air, dans cette ville sublime, est si chargée de fluide vital, qu'il n'y a nulle part un aliment pareil pour les nerfs, et pour le cœur !

En pensant cela, il faisait des gestes. Le cocher d'une voiture publique arrêta ses chevaux, croyant qu'il voulait monter.

— Non ! Non ! Merci, fit-il, je suis arrivé !

Il était à trois pas de chez sa sœur. Les Surville demeuraient faubourg Montmartre. Il était rouge, et essoufflé quand il sonna. Le temps qu'on vînt, il ne tenait pas en place. Il avait l'air d'un sanglier joyeux. Deux petites filles ouvrirent.

— Salut, très chères et très honorées nièces ! Je vous présente monsieur Honoré de Balzac, l'auteur connu par d'agréables ouvrages !

Et il offrait ses fleurs.

Les petites se mirent à rire.

— Bonjour, mon oncle ! Comment cela se fait qu'on te voit à cette heure-ci?

— Mystère, mesdemoiselles, mystère ! Madame votre mère est-elle chez elle?

— Monsieur, nous le croyons !

— Voulez-vous m'introduire?

— Entrez, mon bon monsieur !

Il entra en imitant la vieille dame qui, sur ses petits pieds, fait sauter son petit ventre.

Au bruit des rires, Laure se montra.

— Toi? Si tôt ! Qu'est-ce qui se passe?

— Embrasse-moi, dit Balzac, prends un billet de vingt sous — les enfants ne paient pas — assieds-toi, et tu vas tout savoir.

Il s'assit lui-même et les regarda. Il avait des yeux merveilleux de bonheur.

— Comment me trouvez-vous?

— Que veux-tu dire?

— Ai-je la mine des jours ordinaires?

— Tu as chaud, dit Laure.

— Tu es rouge, dit Sophie.

— Tu as l'air content, dit Valentine.

— C'est la plus jeune qui a le plus de flair! dit Balzac. Valentine, m'amie, tu brûles, mais pourquoi suis-je content?

Hochement de tête.

— Je vous préviens que c'est important! dit Balzac.

— Une bonne nouvelle pour nous? demanda Laure.

— Oui, Pétrarque, merveilleuse!

— Mon oncle se marie! s'écria Sophie.

— Avec l'impératrice de Chine qui divorce! reprit Balzac. Ah! toi, ma chère gazelle, malgré tes yeux que j'aime, tu n'y es pas!

— Alors, tu as fait un nouveau livre, dit Valentine.

— C'est elle décidément qui me comprend. Mes amies, mes trois amies, approchez-vous, je vous en prie; si vous ne voyez pas clair, regardez-moi de près, regardez-moi bien. Lisez ce qu'il y a d'écrit sur mon front!

Bouche bée, la mère et les petites le dévisageaient.

— Vous n'y êtes toujours pas? Vous ne voyez rien? Allons! Tenez-vous bien, surtout vous, les enfants, qui vous rappellerez ce jour toute votre vie! Vous ne voyez pas... que je suis en train... d'avoir du génie!

Ah! de quelle voix claironnante il lança ces mots! Et il était debout, ayant croisé les bras, et son attitude magnifique disait : « Cette fois, vous y êtes? A la bonne heure! Alors, embrassez-moi! Honorez-moi! Car je vous dis, quoique vous soyez deux petites filles tranquilles, en train de jouer aux chiffons et à la poupée, quoique votre maman ait sur la tête son bonnet pour faire le ménage, quoique le ciel ne nous envoie pas dans cette pièce modeste une lumière de miracle, je vous jure, moi, que nous vivons une heure capitale pour les lettres françaises! »

Malheureusement, il n'y avait que lui de prêt à la grande nouvelle. Du génie?... On ne songe même pas à ce que ce peut être, quand on est en train d'aider une servante à essuyer des meubles; on est pris au dépourvu; que répondre? et... on ne répond rien.

— Vous... n'avez sans doute pas compris? dit Balzac d'une voix dure, en se rasseyant.

— Cher Honoré, fit Laure avec gentillesse, tu nous apportes là une nouvelle que nous savions. Tu as du génie... depuis longtemps !

— Non, ah ! non ! ah ! mais du tout ! reprit Balzac avec violence. Hier j'étais aveugle ; aujourd'hui, je vois, et je vois tout ! Je vois comme un voyant. Je vois ma vie demain, après-demain, jusqu'à ma mort. Elle est réglée à présent, comprenez-vous, je n'aurai plus rien à y changer. J'ai là, dans cette tête que vous regardez sans comprendre, le plan de tous mes livres ! Tous ! Ils sont là, les uns après les autres, avec leurs titres ! Je n'ai plus qu'à les écrire ! Et les écrire, ce n'est rien ! Affaire de sueurs et de temps. Le génie, c'était de les concevoir. Là, alors, il fallait le feu du ciel. Et je l'ai reçu ! Il est descendu en moi ; il m'illumine, et vous avez des taies sur les yeux, si vous trouvez que ce matin je ressemble aux autres hommes. Mais je vous pardonne cela, puisque je suis venu pour vous expliquer tout. Vous êtes ma sœur et mes nièces ; il bat dans vos veines le même sang que dans mon cœur. Je vous dois des comptes. Les voici !

— Honoré... mon bon, balbutia Laure embarrassée, avant que tu commences, dis-moi... tu... tu en as sans doute pour quelques instants?

— Bien sûr ! Pourquoi?

— Combien de temps?

— Est-ce que je m'en doute, moi ! Une heure, douze heures, qu'est-ce que cela te fait, si je ne t'ennuie pas ! Et je ne peux pas t'ennuyer en t'expliquant une des grandes choses du siècle !

— Mais bien entendu... Aussi écoute... Honoré, donne-moi deux minutes... Je vais faire mettre le déjeuner en train, et je suis à toi.

— Voilà ! C'est terrible ! gronda Balzac seul avec ses deux nièces ! Terrible ! Votre grand'mère, mes enfants, a été toute sa vie comme votre mère ! Le bon Dieu, vous m'entendez, le bon Dieu lui-même aurait frappé à sa porte, et lui aurait dit : « Madame, je viens vous faire visite. » Elle aurait répondu : « Ah ! aujourd'hui? Quel ennui ! Moi qui faisais justement mes conserves de tomates ! Elles vont être manquées, si je m'arrête. » Voilà mes petites ! Le don de la famille n'a jamais été de distinguer l'essentiel. Et c'est pourquoi, je suis un monstre dans la famille !

Laure rentra sur ce mot et dit :

— Un monstre, que tout le monde aime... Je viens tout de suite... Sophie, où as-tu mis le balai de crin?

Alors, seul avec Valentine, Balzac continua :

— Tu as entendu? Je parle génie ; on me répond balai de crin ! Et toi, tu me regardes comme si je te faisais peur. Pauvre mignonne, c'est que tu ne peux pas savoir, dans ton esprit d'enfant, la journée que je vis. C'est le coup de tonnerre sur la montagne. La foudre est tombée sur ton oncle, petite fille ; elle l'a incendié ; il brûle comme une grange, et c'est magnifique ! Et ça ne se retrouvera pas ! Et ta mère, comme ta grand'mère ne s'en seront jamais doutées ! Homère, Shakespeare, Molière avaient d'ailleurs tous des mères et des sœurs qui s'occupaient de balais de crins. Et parbleu, c'est moi, le fou ! Car ces femmes font leur devoir et auront le paradis, au lieu que l'artiste, dès ce monde-ci, est en enfer. Le malheureux ! Il lui faut toujours se confier, se raconter. Est-ce qu'on a le temps de l'entendre? Et qui peut-il intéresser? Quoi? Il prétend expliquer la société en la peignant? Mais les humains vivent parfaitement sans explications. Pourvu qu'ils mangent, qu'ils dorment, et qu'ils se reproduisent !

La petite le regardait toujours.

— Je te demande pardon, ma chérie, fit-il, de tout ce que je débite là devant toi... Ne parlons plus de ces choses... Avez-vous vu récemment votre grand'mère?... Comment va ton papa?... A quelle heure revient-il déjeuner?

— A onze heures et demie, fit Laure qui rentrait, s'assit et dit : « Je suis tout oreilles. »

Rien que de la voir avec son bon air simple, il n'était plus fâché.

— Je serais désolé, dit-il, de te faire perdre une matinée.

— Tu sais bien, répondit-elle, que rien ne m'intéresse plus que tes affaires.

— Alors, voilà !

Il a retrouvé tout son bonheur : ses yeux sont pleins d'étoiles.

— Tu sais, ma bonne Laure, ce qu'a été le roman jusqu'ici. Une misère ! Un passe-temps sans but, donc sans fruit. Papa disait « l'opium de l'Occident » ! C'était juste. Mais si le roman, au lieu d'endormir, réveillait, au lieu d'amuser instruisait, car amuser, c'est distraire, distraire c'est détourner, détourner c'est égarer ! Il y a une plus noble tâche. Or,

depuis des années, n'est-ce pas, je t'ai bien dit que je la ferais. Aujourd'hui, j'en suis sûr. Je la vois aussi clairement que la carte de France, avec cette différence qu'elle est bien plus grande, qu'elle est immense, qu'elle est énorme ! Car si l'une de vous me posait cette brève question, pleine d'innocence : « Que vas-tu faire? » je ne pourrais répondre que par un mot : Tout ! Oui, tout ! Je vais faire le tableau physique, psychique, physiologique, métaphysique de notre société ! C'est quelque chose de si élevé que rien ne peut être au-dessus !

La servante passa sa tête dans la porte et timidement :

— Madame..., c'est la blanchisseuse.

— Chez elle ! hurla Balzac, qu'elle retourne chez elle ! (Il dardait sur sa sœur deux yeux de feu.) L'historien du dix-neuvième siècle, comprends-tu, ne sera pas un homme qui racontera des batailles ! Ce sera moi ! On a sans doute fait lire à tes filles le *De moribus germanorum* de Tacite? Non? Pourquoi? Elles ne font pas de latin? Ah ! C'est un grand tort ! Il y a là des pages sublimes, qui me montrent la voie. Et je ferai : *De moribus francorum.*

La servante restait pétrifiée.

— Entrez ou sortez ! dit Balzac. Si le sujet vous intéresse, entrez, ma fille !

Laure, toute rouge, essaya de placer un mot, mais il reprit :

— Cette suite de scènes vécues que j'écrirai, ce sera littéralement le *Récit de la vie au dix-neuvième siècle,* — où tout le monde sera peint. Les maîtres, les domestiques (il regarda la servante), les vieillards, les enfants, les prêtres, les soldats, les fonctionnaires, les commerçants, les canailles, les héros ! Et là surtout où je serai Balzac, où je ne ressemblerai à aucun, où je serai plus grand que tous, c'est que je ne me contenterai pas de peindre : je dégagerai les causes et les conséquences...

Laure s'était levée. Il fit comme elle.

— Je serai un savant autant qu'un artiste ! Et je montrerai aux hommes, en racontant leurs histoires, les lois qui commandent aujourd'hui leur prospérité, demain leur déchéance.

— Me donnes-tu... murmura Laure.

— Je serai, dit Balzac, en arpentant le salon, le Geoffroy Saint-Hilaire du roman : je peindrai des espèces sociales ! Dans un livre celle-ci, dans un autre celle-là : toutes y pas-

seront. Et voici la merveilleuse trouvaille d'aujourd'hui : c'est la composition. C'est le classement. Tout se tiendra, comme dans la vie ! Les hommes, dans la vie d'une société, s'entr'aident, et chacun dépend de tous. Il en sera pareillement dans mes livres, qui eux-mêmes dépendront les uns des autres, puisque rien ne peut être séparé, tant que tout n'est pas décrit !

Exultant à cette idée, il souriait de sa large figure, et les mains écartées, la bouche ouverte, il demeura comme en extase.

— Honoré, me donnes-tu, recommença Laure, une minute avec la blanchisseuse?

— La blanchisseuse ! fit-il, mais qu'elle entre, tonnerre de chien ! et qu'elle écoute aussi ! Elle ne me gêne pas ! Personne ne me gêne ! Mais, je t'en prie, ne m'interromps pas, au moment où je t'explique ce qui va me faire vivre et... mourir !

Laure, accablée, s'assit. La servante se coula dehors.

— En deux mots, voici le plan !

Il écarta des chaises comme pour le dessiner par terre. Puis il remarcha de long en large.

— Nous aurons d'abord *les Scènes de la vie privée*, premières années de la vie, adolescence, jeunesse, peines et joies des jeunes hommes, des jeunes filles, des jeunes femmes, jusqu'à l'âge des premiers calculs ! Le lieu de la scène ici ou là. Il peut être partout.

Sophie et Valentine venaient à pas de loup de s'installer près de la fenêtre et avaient repris leurs chiffons. Il s'assit sur le canapé où était Laure, et lui saisit la main.

— Nous aurons ensuite les *Scènes de la vie de province*, celles où les idées et les calculs prennent la place des images et de l'irréflexion. Les personnages ont vieilli. Il n'est plus question comme à vingt ans d'élans et de générosités. On discute des chiffres. Dans quel cadre? Celui des petites villes, parce que c'est le plus mesquin. Tracasseries, rivalités, espionnages sont les privilèges de la province. Mais tout de suite après, en opposition, *Scènes de la vie parisienne*, peintes à grands traits, celles-ci. Les problèmes s'élargissent, et se creusent. Nous abordons une société où les sentiments vrais sont l'exceptionnel. Tout est chiffré, tout est coté. Et la capitale seule peut convenir pour de telles peintures. *Vie privée, vie de province, vie parisienne*, ces trois séries se

tiennent, et ces trois séries faites, tout est dit sur l'homme en tant qu'homme.

La sonnette de la porte retentit. Il ne parut pas entendre.

— Quatrièmement alors, *Scènes de la vie politique*, où je montrerai des hommes représentant des masses. Cinquièmement, *Scènes de la vie militaire*, conséquence terrible de la politique : on verra les masses s'affronter, se heurter, se massacrer. Sixièmement enfin, la nation ; la nation tantôt triomphante, tantôt vaincue. Elle a des cicatrices, elle a besoin de repos ; c'est le soir d'une dure journée. Il me reste à peindre dans leur lenteur et leur sérénité les *Scènes de la vie de campagne!* Et ceci accompli, j'aurai fait le tour de tout.

Il allait et venait d'un pas léger.

— J'aurai donné aux hommes une exacte représentation de la société dans tous ses effets.

La porte s'ouvrit.

— Ce qu'hélas n'a pas fait Walter Scott !

M. Surville entra. Il se tourna vers lui.

— Walter Scott n'a pas accompli la synthèse, n'a pas construit le monument. Pour le construire il ne faut pas abandonner ses personnages.

— Bonjour Honoré, dit M. Surville.

— Ce qu'aucun romancier n'a fait ! Et c'est une faute énorme. Dans la société, à une même époque, ce sont toujours les mêmes qu'on retrouve. Mon devoir est donc de les prendre et de les suivre.

— Bonjour Honoré, dit M. Surville.

— Avec moi, on les verra à vingt ans, à l'âge des premières amours, et je ne les lâcherai plus jusqu'à leur mort. Mariages, affaires, situations, tout, je traiterai tout, je suivrai tout, d'un livre à l'autre. Combien cela fera-t-il de romans? Trente au moins ! Quarante peut-être.

Il était devant la fenêtre ; sans rien voir il regarda dans la rue.

— Qu'est-ce qu'il explique? dit M. Surville à sa sœur.

Il se retourna :

— Vous lui demandez comment j'aurai le temps de les faire?... D'autant plus que ce seront souvent des romans de plusieurs tomes. Alors? Ma vie y suffira-t-elle? Combien vivrai-je, à votre idée? Hein? Je m'épaissis, mais je suis fort ! J'ai trente-quatre ans dans huit jours. Ce n'est rien, trente-

quatre ans. Je ne pouvais pas commencer plus tôt. Et ce serait bien le diable si... je n'avais pas encore... trente ans à moi. Trente ans pour soixante volumes? Ah ! J'en ferai davantage. Il suffira de régler ma vie : je la règle à partir de demain. Je vais entrer au couvent littéraire. Je bâtis moi-même mes murs et je m'enferme. Ne souriez pas, mon cher Surville ! Je ne vous ai pas dit bonjour, au fait. Vous allez bien?... Oui, mon bon, je m'enferme comme les chartreux : ils font des prières et de la liqueur : je ferai des livres. Et je ne me laisserai plus, je vous jure, ronger par la vie de Paris !

Son visage, tendu pendant qu'il exposait son plan, s'épanouit. Parlant de moines, il avait pris les traits d'un moine de légende, insouciant, bavard, bien nourri. Et il dit tout à coup :

— J'ai horriblement soif !

Surville se leva, et passant dans la salle à manger :

— Voulez-vous un verre de vin blanc?

— Deux, trois, dit Balzac, autant que vous en aurez ! Je sens que je suis un gouffre, mon cher Surville. Les bouteilles ont un fond, je n'en ai pas.

— Eh bien, buvez, mon cher !

— Merci, je vous rendrai cela au centuple. Car vous n'étiez pas là, vous n'avez rien entendu, mais Laure vous racontera ce que sera mon œuvre, que maintenant je vois tout entière. Un monument ! Une cathédrale ! Au lieu de bâtir, comme ils font tous, une petite maison, une autre, une troisième, autant de bicoques, sans importance ni intérêt, moi je commence l'église, qu'on voit de tout le pays et qui le dominera. Ce vin est excellent ! On voit qu'ici les affaires marchent !

— Hélas, dit Surville, vous tombez mal, je n'ai que des ennuis !

— C'est impossible ! dit Balzac en tendant son verre.

Et il s'arrêta brusquement :

— Ce que c'est que l'association des mots ! Je pense « verre » et aussitôt je vois Wer... det. Je ne vous ai pas encore parlé de celui-là. Ah ! cher ami, il fera ma fortune demain. Werdet, c'est l'éditeur de l'avenir. Tout jeune, un entrain fou ; des idées à revendre ; de l'audace, de l'originalité, enfin un homme, et qui me donne toute confiance ! Je me suis engagé avec lui à fond pour mes prochains livres. Je crois vraiment que nous allons gagner un argent fou... Votre vin, vous savez, a un feu admirable ! Redonnez-

m'en un verre. Verre... Werdet. Oui, il faut que j'aille chez lui, et ce matin même. Je l'ai manqué hier ; je n'ai plus à perdre de temps !

Il faisait déjà mine de gagner la porte :

— Mais vous allez d'abord déjeuner, dit Surville.

— Oui, tu restes avec nous, dit Laure.

— Oh ! mes bons enfants, fit Balzac, je viens pourtant de vous dire que je n'avais plus une minute à perdre, si je voulais réaliser mon œuvre. Déjeuner ! Il ne s'agit plus de cela pour moi ! Je mangerai maintenant, pendant trente ans, quand je pourrai !

Les petites se mirent à rire. Il prit son air pathétique, qui n'était pas sans vanité ni roublardise :

— Innocentes, elles s'amusent ! Elles n'ont pas encore mesuré ce que c'était qu'une gloire comme Beethoven, ou Michel-Ange ! Tout ce qui a été grand, mes enfants, a été solitaire. Je serai grand. Concluez.

Cette fois, il fit deux pas vers l'antichambre.

— Au revoir, vous qui êtes mes soutiens !

Il regarda sa sœur :

— Pauvre Laure, je t'ai bien assommée. Excuse-moi, ma bonne fille, et console-toi par cette idée que j'en assommerai d'autres. Quand on veut dépasser la taille ordinaire...

— Mais non, mais non, dit Laure doucement, tu sais bien que tu ne m'ennuies jamais. Tu m'effraies seulement. Je te sens pris dans un tel tourbillon !... Quelle vie tu vas te faire ! Que de soucis ! Jamais tu ne seras heureux.

Il ouvrit la porte.

— Ah ! bah ! voilà bien le cadet de mes soucis. Pourvu que vous le soyez, vous !

Surville avait l'air absorbé. Il lui prit la main :

— Mon bon Surville, retenez ce que je vous dis là. Il est probable que je vais faire une œuvre énorme, et si nouvelle qu'elle sera sans doute une réussite comme on n'en aura pas vu (il regarda sa sœur). Je n'aurais pas dit cela hier ; aujourd'hui j'ai des assurances merveilleuses, car je domine tous mes sujets ; mes statues sont dans leurs niches, tout est au point ! Donc la fortune m'attend. Et alors, Surville, si je l'ai, et si vous ne l'avez pas, la dot de ces enfants-là me regarde et...

— Je vous en prie, Honoré,... dit Surville gêné.

— Mon ami, je ne vous demande pas votre avis, reprit Bal-

zac. D'ailleurs, je m'y prendrai de telle sorte que vous n'aurez aucun scrupule à m'opposer. Car si vous voulez gagner leurs dots vous-même, vous les gagnerez, mais par moi ! Je serai riche, donc j'aurai le droit de me faire faire une maison. Dans cette maison il me faudra de l'eau : j'aurai le droit de me faire un aqueduc ; et s'il me plaît de vous le demander !

— Oui, enfin, tout cela..., dit Surville souriant.

— Tout cela n'est pas projets en l'air ! Je me sauve. Mais demandez tout de suite à Laure, mon ami, de vous expliquer ce que je vais faire. Vous croyez me connaître. Vous serez ébloui !

Il embrassa sa sœur et les petites, deux fois sur chaque joue. Puis il planta son chapeau sur sa tête.

— Surville, je tiens la grande œuvre du dix-neuvième siècle !

— Bravo, dit Surville ; le premier heureux...

— Ce sera moi ! fit Balzac. Adieu !

Ils étaient tous sur le seuil de la porte. Le pied sur la première marche, il dit encore :

— La société dans laquelle nous vivons, c'est Napoléon, n'est-ce pas, qui l'a faite?

— Sans aucun doute ! dit Surville.

Il se retourna au milieu de l'étage et, rayonnant :

— Eh bien moi, j'en ferai une autre ! Et qui sera aussi importante, aussi vivante, aussi réelle ! Et quand on parlera de mes personnages, on les confondra avec ceux de l'histoire !

— Eh bien... nous en serons fiers ! dit Surville. Bon courage.

— Merci, dit Balzac. Vous êtes tous des anges pour moi. Je vous aime comme mes enfants. A bientôt !

Il avait disparu ; Surville refermait sa porte.

— Surville !

— Honoré?

— Savez-vous en deux mots ce que je ferai, mon bon? Ah ! Ah ! (sa voix magnifique, une voix d'airain, emplissait l'escalier) ; je ferai concurrence à l'état civil !

*
* *

Il n'y eut pas, dans toute la vie de Balzac, de printemps plus radieux que celui de 1833. Non seulement il y connut

cette joie, si forte qu'après elle il aurait pu mourir sans regrets, de concevoir une œuvre qui lui sembla la plus grande du dix-neuvième siècle, mais, en écrivant à Mme Hanska, en l'attendant, en l'espérant, en la voulant, en se parlant d'elle tout seul avec soi-même, il crut tenir l'amour dans ses mains comme on tiendrait une belle colombe, et il les mettait toutes deux sur son cœur, disant à ses papiers ou bien à son jardin : « Je vous aime ! Je t'aime ! Je t'adore ! »

Puis, impatient, joyeux, bavard, il prit la diligence pour Angoulême.

— Ah ! ce cher commandant ! Eh bien, et les salpêtres?

Ce qui voulait dire :

— Excellent homme, rentrez donc vite dans votre bureau. Nous avons à causer, votre chère femme et moi.

— Aimez-vous encore mon jardin? dit Mme Carraud. Vous voyez qu'ici c'est toujours la vie simple. Fleurs, oiseaux, un petit garçon qui grandit, la commandant qui de son mieux sert l'État, et une femme tranquille, qui ne cherche qu'à rester sensée.

— Et moi, pendant ce temps, ma bonne amie, dit Balzac, je travaille ! Je travaille, tel un cheval de fiacre ! A quoi? A tout ! On réimprime *les Chouans :* je les refais. Je finis mon *Médecin de campagne* que Mme de Berny, cet ange, a trouvé la plus belle chose sortie de ma plume. Je commence l'*Histoire des Treize*. Je suis en plein dans ma fameuse *Bataille*.

Elle le contempla et dit :

— Vous êtes la jeunesse et la force. Je suis heureuse de vous voir en ce moment.

Et elle lui expliqua sa joie qu'il ne fût jamais cité dans aucun article de critique, où l'on passait en revue la littérature de l'époque. Preuve qu'il faisait son œuvre en toute indépendance, sans prendre le temps de lécher les bottes de ces messieurs !

Il lui tendit les mains :

— Femme incomparable ! Vous avez à la fois de la poésie et de la réflexion. Vous comprenez, vous, qu'un artiste est incompris. Parbleu ! Peut-on le juger avant sa mort? Chère amie, je triompherai, je n'ai plus de doute à présent, et je le devrai à une femme ! La femme ! vous savez, mieux que personne, qu'elle fut toujours ma seule religion terrestre. Eh bien, j'ai le bonheur ! Alors, mon œuvre maintenant est bien facile à faire.

— Brave Honoré, dit Mme Carraud dans un sincère élan, que je suis heureuse de vous voir sorti de l'affreux milieu que vous savez, et rendu à une femme qui a toute mon admiration, je peux même dire ma sainte gratitude. Que j'ai pensé à elle depuis le jour où vous m'avez conté votre jeunesse, soutenue et embellie par cet ange, comme vous venez encore de la nommer !

Balzac fit une mine étrange.

— Ah !... c'est-à-dire...

Il toussa, se leva, se rassit. Et... et il expliqua, mon Dieu, très vite et avec naturel, et avec abondance, qu'il y avait méprise... Hélas !... La vie est ainsi... La tendre Mme de Berny, oui... elle était pour lui une mère, mais il parlait là d'une femme, qui était... son double ! la partie femelle de son âme, une femme qui venait à lui du fond de l'Europe, lui offrant tout : l'amour, un grand nom, la fortune ! Ah ! cette femme ! il n'en avait jamais rencontré de pareille ! Rencontrer, le mot était osé, puisqu'il ne l'avait pas vue. Mais quelles lettres ! Il les avait sur lui. Il exigea que Mme Carraud les lût.

— Chère et tendre amie, je vous le demande comme un service personnel. J'exige que vous me jugiez, ainsi que me jugera Mme de Berny dont vous parlez si bien ! Vous êtes mes deux conseillères, elle le cœur, et vous l'esprit. Je veux que ma vie soit grande, mais j'habite une maison de verre. Lisez, je vous en prie. Voici sa première lettre, adorable, constellée de bonheur et d'espérance. Vous me direz si, en dehors de vous, jamais une femme m'a compris mieux qu'elle. Et elle est étrangère, mais élevée à la française, avec nos idées, par nos poètes. Voici ensuite les autres lettres. Mon Dieu ! ce style si gentil, si chat ! Je n'y ai pas résisté. Tâtez mon cœur, ma bonne amie. Rien que de voir la petite écriture fine, je devine la main qui a écrit pour moi, et qui est avide de serrer la mienne ! Et j'ai d'abord été prudent, je vous jure, prudent comme un notaire, et habile et froid, et retors et ménager de mon cœur, parce que j'étais devenu un homme affreux au contact de cette marquise, et que la vue de tant de calculs avait fait de moi un esprit desséché — quelle horreur ! — qui se disait tel un juge d'instruction : « Laissons-la venir : nous allons bien voir ce qu'elle nous offre. » Pauvre petite ! Elle n'offrait plus : elle donnait déjà tout ! Alors, je me suis fait honte : je lui ai livré mon âme.

Ah ! dame, je lui ai tout dit. Je suis à elle. Elle n'a qu'à faire un geste : j'obéirai. Et me voici heureux, mon amie, heureux à en pleurer, parce que je sens que je suis redevenu crédule, et qu'en somme après tant de souffrances, je me retrouve intact !

Devant une telle confession, Mme Carraud manqua bien aussi se retrouver comme elle était, un an avant, lorsqu'il écrivait dans sa chambre, et qu'avec tant de ferveur elle veillait dans la sienne. Terrible enchanteur, aussitôt qu'il parlait ! Il était généreux comme le soleil l'été, et elle dut faire un effort qui lui crispa le cœur pour rester muette après cet aveu, pour ne pas s'écrier :

— Que vous êtes grand ! Que je vous admire !

La douleur qu'elle ressentait se peignit sur son visage, et ainsi elle eut l'air naturelle, quand elle lui dit avec tristesse :

— Prenez garde seulement, cher Honoré, de ne pas prodiguer votre vie... pour rien, de ne pas dépenser des trésors... sans résultat....

En rentrant à Paris, il réfléchissait à ce conseil et pensait :

— Zulma est une amie fort intelligente, mais elle mène une existence étroite, et toutes ses idées s'en ressentent. C'est sans remède. Ce peut même être entre nous un jour — qui sait? — une source de conflit, oh ! pas douloureux, elle est trop bonne. Mais une femme comme mon Eve de Wierzchownia saisit tout, devine tout ! Grande dame, voilà ! Cinquante serviteurs. Des terres ayant la taille d'un département français. Alors on ne peut plus avoir de petites conceptions. Elle a dans la vie la largeur que je veux apporter dans mon œuvre. Largeur facile aux Polonais : ils sont tous héroïques ! C'est un peuple admirable ! La voilà, l'alliance rêvée. La Pologne et Honoré de Balzac. Deux pôles d'un même esprit. A l'heure exacte où elle me mettait à la poste l'*Imitation de Jésus-Christ*, je commençais *le Médecin de campagne* dans lequel je n'ai qu'un dessein : dramatiser sous la forme d'un roman le vieux livre sublime. Ah ! tout cela est bien émouvant ! Quelle grande vie je vais avoir !

Dans son courrier rue Cassini, il trouva une lettre de Mme de Berny, qui se plaignait. Elle était devenue bien malade. Le cœur était atteint. Il dit : « Pauvre chère ! Je vais courir chez elle. » Mais il y avait aussi une lettre de

Mme d'Abrantès et une de la marquise de Castries : cette audace ! Celle-là réclamait une visite aussi ! Et avec une sorte de froide candeur, comme s'il n'y avait jamais eu entre elle et Balzac qu'échange d'aménités ! Dans une violente irritation il répondit tout de suite : « Madame, je suis plongé dans des travaux que nécessitent des obligations impitoyables et absolues. Je suis à présent dans un cloître. La cloche a sonné. Je travaille, et ne puis sortir pour me rendre dans un salon, si délicieux soit-il. » Et il ajouta ce post-scriptum mental : « Quand j'aurai terminé *Ne touchez pas à la hache*, alors je serai capable d'aller vous lire ce morceau, qui sera fameux ! » La lettre de Mme d'Abrantès était encore sur sa table. « Inutile de l'ouvrir, dit-il. Ce sont toujours les mêmes jérémiades. Elle veut me voir aussi, parbleu !... alors qu'elle aussi m'a trop vu ! » Et il répondit sans la lire, ce mot grandiloquent :

« Les gens, madame, qui sont sur les champs de bataille ne sont pas libres, vous le savez, de causer ni de faire savoir à leurs amis s'ils sont vivants ou morts. Or, je suis mort de travail ! »

Puis il courut chez Mme de Berny. Il la trouva bien triste, affaissée, et si vieille !

— Ne me regarde pas de près, Honoré, je ne veux pas. Le ciel se venge de m'avoir donné trop de bonheur. Tu as un paquet sous le bras. C'est un chef-d'œuvre que tu veux me lire? Oh ! lis, m'ami, lis vite, et j'oublierai tout !

C'était *Ne touchez pas à la hache*. Il lut durant quatre heures ; et elle sentit que son pauvre cœur, si fatigué de battre, était encore capable de grands élans heureux. Quand il en vint à la fin, et que de sa belle voix chaude, qui vibrait, il lut ceci :

« La beauté d'une femme endolorie n'est-elle pas la plus attachante de toutes pour les hommes qui se sentent au cœur un trésor inépuisable de consolations et de tendresses à répandre sur une créature gracieuse de faiblesse et forte par le sentiment? »

Ah ! comme elle se retint pour ne pas lui mettre au cou ses deux bras, et lui dire une fois de plus son amour ! Mais d'amour il ne devait plus être question. Ils étaient devenus deux amis avec... ce que l'amitié n'a pas : le trésor des souvenirs passionnés. Et de bonheur ou de douleur — elle ne savait plus — elle ferma les yeux, pour l'écouter poursuivre :

« La beauté fraîche, colorée, unie, le joli en un mot, est l'attrait vulgaire auquel se prend la médiocrité. »

— M'ami, dit-elle, quand il fut sur son départ, tu es le premier de nos écrivains... et je ne sais ce que je préfère : ton génie ou ta bonté !

Ces mots lui furent doux, venant d'une telle bouche ; et pourtant l'été passa sans qu'il retournât vers elle. Il travaillait et il était tout à la comtesse Hanska. Il tenait maintenant l'espoir merveilleux et imprévu de la voir bientôt. Elle allait voyager ; elle devait venir à Neuchâtel avec son mari, la seule enfant qui lui restait des cinq qu'elle avait eus, et l'institutrice de cette petite. Neuchâtel, autant dire Versailles ! Il y serait d'un bond ! Toutefois, depuis cette certitude son sentiment s'était compliqué. Au supplice d'aimer sans connaître succédait l'appréhension de connaître celle qu'il aimait. De quels yeux l'aborderait-il? Est-ce que la première impression comblerait son espoir? Il s'emballait, puis se méfiait. Il chantait, puis restait taciturne. Enfin, le moment vint de prendre la diligence, et comme chaque fois qu'il partait, il ne fut plus que tout à la joie.

La voiture était bondée. Il fit rire ses compagnons de voyage avec un guide, qu'il lisait tout haut d'une certaine voix comique. « *Neuchâtel*, messieurs, *ville plus industrielle que commerçante, propre, trop jaune et inanimée!* » A chaque relais il y avait trente voyageurs qui demandaient en vain des places. Il les consolait par ce « propre, trop jaune et inanimée » qui fut la scie des quarante heures de route, ainsi que cette phrase sur le lac : « *Orageux, surtout le soir, avec le vent d'ouest que les mariniers appellent* uberra. » A Besançon, il s'arrêta pour une affaire de papier, puis repartit vite ; et il arriva à Neuchâtel, ne s'étant pas couché depuis quatre nuits. Il commença donc par se laisser tomber sur un lit, et ne vit la comtesse que le lendemain. Il se rendit à son hôtel ; on lui dit qu'elle était sortie. — « Bon, fit-il, je vais bien la trouver ! » Il courut à la promenade du quai et l'aperçut. Il ne la connaissait pas ; il la reconnut. La chaleur de son cœur lui monta au cerveau ; il ne douta pas. Elle tenait un livre. En voyant de quels yeux ce gros homme jeune la regardait, elle le lâcha. Il se jeta dessus : c'était *la Femme de trente ans*. Il ôta son chapeau, et le genou en terre, d'une voix passionnée : « Ève ! Ève ! C'est vous ! » Elle poussa un

cri, et les mains tendues : « Honoré !... » Elle étouffait, « Honoré... de Balzac ! »

Il la regarda sans pouvoir rien dire d'autre. Quelle grâce ! Elle était divine ! Il en tremblait presque de la trouver si charmante et si imposante ! Le charme était dans la bouche, petite et rouge, dans les yeux noirs, pleins de rêve, dans ses mains jolies, menues, si blanches, qui avaient l'air effrayées de trop de bonheur ! Et elle était imposante par son air de dignité, par un front qui était olympien. « Ah ! dit-il, je comprends les idées magnifiques ! Chère, chère Ève !... »

Mais une petite fille s'approcha, qui trottait dans une pèlerine blanche et rose.

— Quel charmant feu follet !

C'était Anna, l'enfant. Il l'embrassa, lui parla. Et la comtesse Hanska, pendant ce temps, sortit son face-à-main pour le mieux voir.

Petit, gras, rond, trapu ; des cheveux de jais ; un nez comme de la gomme élastique : voilà ce qu'elle remarqua d'abord. Après quoi elle vit les yeux, ses yeux de feu, le même feu que sa plume. Et alors elle sourit, heureuse. C'était bien lui !

— Eva, ma chère Eva ! recommença Balzac.

Un grand monsieur s'avançait : le comte Hanski. Elle les présenta. Balzac dévora le comte des yeux, mais le comte, qui regardait des voiles à la jumelle sur le lac, reprit avec sérénité cet exercice. Double attitude, qui indiquait assez à qui la comtesse appartenait maintenant.

— Cet homme, devait dire Balzac en revenant de Neuchâtel, m'a fait l'effet d'une tour !

Une tour immobile, qui ne les gêna guère. Le comte n'était pas féru de littérature. Depuis des siècles, en Pologne, les hommes de la haute société souffrent plus que les femmes des dominations qui accablent ce pays. Les femmes se cultivent, lisent, causent chez elles ; les hommes subissent au dehors. Le comte Hanski ne connaissait pas une ligne de Balzac. Il s'occupait de ses blés et de ses faisans, chassait, faisait cultiver. Il avait des intérêts considérables à défendre. Il ne lui restait pas de temps pour les romans, ni pour leurs romanciers. Il laissa donc à Neuchâtel sa femme s'occuper de Balzac, et ce fut pour ce dernier une série de jours dont le souvenir devait jusqu'à sa mort résonner dans son cœur. Il eut la confirmation, l'assurance, la certitude,

claire comme le soleil de juillet, qu'il commençait le grand amour de sa vie. Et il dit tout de suite à la comtesse, comme il avait dit à la marquise de Castries, avec le même élan :

— Je m'aperçois que je n'ai encore jamais aimé ! C'est vous qui m'apprenez l'amour. Vous êtes une femme divine ! Mon Ève ! mon adorée !

Puis avec ce besoin d'expansion qu'il avait toujours, il lui prenait déjà le bras ou la main, deux heures après la scène de la promenade. Elle fut d'abord surprise, mais il la bousculait par tant de déclarations flatteuses :

— Vos lettres m'ont tout dit ! Personne jamais n'a rien écrit de pareil ! Je vous ai vue en vous lisant. N'ayez crainte, je vous ferai la vie superbe que mérite votre âme de poète !

Chaque fois qu'il ressentait un sentiment fort, il aurait trouvé hypocrite de retarder à l'exprimer. Il y avait six mois qu'ils s'écrivaient des choses lyriques et folles ! Pouvait-il la voir, sans crier : « Ma chérie ! »

D'ailleurs, puisqu'ils étaient « prédestinés » à l'amour ! Elle en était sûre comme lui ! Ils se l'étaient écrit vingt fois. Et la reconduisant à son hôtel le premier soir, il lui disait déjà d'une voix où chantait son âme, mais où vibraient aussi les désirs de son corps : « Eve, vous êtes l'admirable, l'introuvable « femelle ». Me voici complété. Et je n'ai rien à vous donner, puisque tout, depuis toujours, est à vous ! »

Ils ne se quittèrent plus. Comme elle l'amusait dans le jardin de l'hôtel, lui disant de son accent, qu'il trouvait délicieux :

— Venez sous les *tieuilles*.

— Ah ! faisait-il, je mettrai cela dans la bouche d'un de mes personnages, d'une bonne vieille, tenez, pour qu'on ne vous reconnaisse pas !... Dieu, qu'aujourd'hui vous êtes jolie ! Que faites-vous pour avoir ce teint blanc, ce teint de rêve? Et que j'aime vos épaules, vos rondes petites épaules d'amour. Laissez-les-moi toucher. La nature a fait là un chef-d'œuvre de l'art !

Puis c'était mille questions sur sa vie de Wierzchownia. Et à propos de tout il poussait des « oh ! », des « ah ! » comme un enfant. Qu'il aimait voyager en pensée ! Quel goût il avait de la vie ! Comme tout était pour lui raison de bonheur ! Cette étonnante noblesse polonaise surtout, chez qui

il diagnostiquait toutes les vertus : n'a-t-elle pas fait ses preuves dans l'histoire?

— Ah ! mon ange chéri, vous appartenez à l'élite du monde. Comtesse Hanska, née Rzewuska ! Rien que dans ces noms j'entends un cliquetis d'épées victorieuses. Vous me montrerez l'écusson des Hanski, les armes des Rzewuski : tout cela me passionne ! En France, nous n'avons plus de noblesse. C'est fini. Les nobles qui nous restent sont desséchés par la haine de tout ce qui n'est pas eux. Ainsi, je commence à être une force considérable ; ils auraient pu vouloir s'attacher un Balzac. Les malheureux ! Ils ne s'attachent qu'à la forme des traditions, dont ils ont perdu l'esprit ; et ils usent le peu de vie qui leur reste en des mesquineries qui sont leurs soucis primordiaux. Je vous avoue que moi j'étouffe en France, et il y a des années déjà que je fais cette prière secrète : « Mon Dieu, faites que j'aille respirer un autre air... En Pologne, ce serait mon rêve ! » Eve, vous êtes la vraie femme noble, celle que j'attends et que je désire !

A ces mots passionnés elle ne répliquait jamais par des coquetteries ; elle ne pensait pas à se dérober. Au contraire, elle disait :

— La femme qui se présentera dans les cieux en disant : « J'ai rendu telle âme heureuse ! » celle-là y entrera toujours. Aimer est la vertu des femmes.

— Donc se donner est leur devoir, pensait aussitôt Balzac. C'est ce que je disais à ce monstre de marquise. Voilà bien la femme admirable et enchanteresse que mon cœur espérait !

Et il avait la conviction si puissante qu'elle serait sa grande passion, qu'après cet accord tacite entre eux, après cet abandon qu'elle avait sur tous les points, après tant de soupirs, qui voulaient dire : « Je me rends ! », il ne lui proposa pas, par des mots enflammés, de venir chez lui. Il était mal logé, honteux de sa chambre ; il recula ce bonheur, auquel il tenait tant, pour qu'il fût plus beau et vraiment complet, et il la laissa à Neuchâtel fidèle encore à son époux, mais chancelante et tout étourdie de pensées adultères.

Elle vint lui dire adieu, en compagnie de son mari, au départ de la diligence. Elle avait une marche abandonnée dont il ne put supporter la vue sans se sentir du feu dans les veines. Il dit à M. Hanski :

— Que c'est aimable, comte, d'être venu me conduire !

Et brusquement tourné vers elle :

— Au revoir, jour de mes jours, et lumière de mes nuits !

Il regarda le mari :

— J'espère que votre séjour continuera d'être agréable...

Il se pencha sur la femme :

— Au revoir, mon espérance, ma toute aimée, l'unique chérie !

Encore un coup, il s'adressa au comte :

— Je crois que vous allez jouir d'un beau temps.

De ses yeux couleur de miel, il fascinait ceux d'Eve.

— Au revoir... mon épouse !

Se quitter après de tels élans, c'est s'en aller chacun de son côté vivre des journées brûlantes, où l'on va s'accorder par lettres tout ce qu'on n'a pu se donner réellement.

« Un baiser, mon Eva, sur tes lèvres chéries... Il ne va qu'à ton cœur, et je voudrais qu'il enserrât toute ta personne. Tu verrais comme la possession augmente et grandit l'amour. »

Ce furent les termes de la première correspondance. Ils devaient se revoir au bout de peu de semaines : le serment en était fait. Et ils seraient l'un à l'autre. M. Hanski ne comptait plus. Ève se sentait folle d'ardeur. Elle se retenait pour ne pas le quitter. Ses lettres devenaient des cris. Et Balzac, ce brasier, dut la modérer.

« Mon ange, écrivit-il, pas de folies ! Ne quitte pas ton piquet, pauvre petite chèvre attachée. Ton amant viendra quand tu crieras. Tu m'as fait frémir ! »

Dès lors, il connaissait toutes les joies, celle de la tendresse puisqu'il adorait ; celle de la vanité puisqu'on s'offrait à lui ; celle enfin d'une vie qui se réalisait avec tous les nobles attributs qu'il avait rêvés. Il était même si heureux qu'il désirait du bonheur pour tous, prêt, dans la mesure de ses moyens, à en donner à tous ceux ou toutes celles qui avaient son affection.

C'est ainsi que le jour où il retrouva la lettre de Mme d'Abrantès qu'il n'avait jamais ouverte, il tressaillit et il fut chez elle une demi-heure après. Dans la petite chambre de l'Abbaye-aux-Bois où elle finissait solitaire et misérable sa vie d'inconscience et de désordre, il lui lut son récit de la vie de Napoléon, fait par un soldat dans une grange, et elle en pleura, et ce fut bien juste s'il n'eut pas aussi des larmes aux yeux.

Une autre fois, il songea à la marquise de Castries. Malheu-

reuse qui, par la faute de son cœur sec, méconnaissait les plus hautes joies de la vie ! Il les possédait toutes ; il ne songeait plus à se venger. Il prit dans sa bibliothèque le manuscrit de *Louis Lambert*, et plein de pitié pour celle avec qui il avait échangé sinon tant d'amour, du moins tant d'électricité amoureuse, il le lui envoya.

Enfin, il alla voir la *Dilecta*, qui le reçut en pleurant.

— Mon pauvre Honoré, n'interprète pas mal mes sanglots. Je connais ta vie, puisque par lettres tu m'as tout avoué ou presque, et je ne meurs pas de peine ni de jalousie, sois-en sûr ! Je meurs, tout simplement. Je meurs... parce qu'il faut mourir, que la vie n'est rien, ne dure pas, qu'à peine a-t-on essayé un peu de bien, il faut faire son paquet. Mais si je pleure, c'est que je te perds, et je ne sais pour combien de temps, car passé ce monde, tout est mystère. Honoré, je t'ai bien aimé (ferme cette persienne, ami, tu me feras plaisir. L'ombre seule convient aux moribonds ; la mort est si cruelle pour l'amour !) Honoré, je suis à l'heure où l'on ne ment plus : tu le sens bien à mon souffle qui brûle mes lèvres ; eh bien, je tiens à te redire comme je t'ai adoré ; et malgré mon chagrin de quitter ce monde, j'ajoute que Dieu fait bien ce qu'il fait, car dans mon amour, c'est ton destin qui m'importe. Libre, tu vas pouvoir aimer celle que tu viens de voir. Elle sera, je le sens, la vraie femme pour toi !

Il fallut que Balzac s'enfonçât dans le travail, au retour d'une telle visite, pour atténuer le chagrin que lui avaient donné les yeux de la chère malade. Il reprit sa plume : ce n'était pas les travaux qui manquaient ! Il avait la main rapide autant que le cerveau preste. A peine l'idée conçue, le mot était trouvé, la phrase écrite. Sa plume courait. Qu'il corrigeât ou qu'il créât, en une heure il faisait tenir le travail d'un matin ou d'un soir. Lui-même s'émerveillait. L'amour, quel aiguillon ! Cette idée qu'il allait retrouver la comtesse, et qu'il fallait, avant de partir, abattre une gigantesque besogne, lui donnait des nerfs, des muscles, du sang, de la chaleur, car il faut tout cela pour écrire un roman qui contiendra des descriptions, des réflexions, des confidences, du dialogue. Il faut être peintre, commissaire-priseur, confesseur, auteur dramatique. Est-ce trop d'une Ève pour vous inspirer? Mais elle était toujours présente, toujours mêlée à son travail. Il finissait *Eugénie Grandet :* pour

parfaire ce portrait si pur, c'est aux yeux de son Eve qu'il demandait conseil, et c'est en s'aidant de ce qu'il savait de son âme. Et chaque fois qu'une idée large et généreuse, abondante de fond et de forme tombait de sa plume, il était si persuadé de la lui devoir qu'il la remerciait secrètement, puis il lui écrivait des actions de grâces !

Après quoi, comme un fou joyeux, en gambadant, il courait jeter sa lettre à la poste, toujours lui-même. Ah ! la boîte où on laisse tomber l'enveloppe ! Il lui semblait, quand sa main frémissante la lâchait, que c'était de son cœur qu'il envoyait en Suisse. Neuchâtel ! Genève ! Elle était à Genève à présent. C'est à Genève qu'il irait ! Encore cinquante feuillets sur la famille Grandet, et il montait dans la diligence. De l'argent, il en aurait. Il venait de signer un traité admirable avec la veuve Béchet, éditeur. Tout allait bien ; tout lui donnait confiance. Elle l'aimait, elle l'attendait ! Et il entrait maintenant dans les rédactions, l'air triomphant, le chapeau sur la tête.

— Il doit promener des oiseaux ! dit un jour quelqu'un de malicieux.

Il entendit, demanda le nom de ce personnage impertinent. Lui-même le donna, et sa profession, homme de lettres.

— Homme de lettres ! soupira Balzac, quel titre ! D'où viennent et où vont des gens pareils, qui ont comme destinée de ne jamais se faire connaître, dans un métier qui est le néant, si on n'est pas connu. Ils font des livres? Mais alors, ils les enterrent ! Ce sont des fossoyeurs en librairie !

A ces mots, l'autre se trémoussa, piaffa, parla de duel.

— Enfant ! dit Balzac, est-ce qu'on se battait en duel avec Napoléon?

Genève ! Genève ! voilà les seuls mots qu'il entendait, tandis que l'autre, dans l'escalier du journal, le poursuivait de ses injures.

Il allait dans les salons ; il y était comme un somnambule. Que lui faisait le monde? Genève ! Il pensait à Genève, voyait Genève !

Et en janvier 34, il finit par y partir.

Il emportait dans sa valise un magnifique habit, dont les boutons en or avaient été ciselés par Gosselin, le premier bijoutier de Paris. Il avait retenu à la pension Mirabaud, dans le quartier des Eaux-Vives, un petit appartement où il

pensait qu'elle viendrait dès son arrivée : elle allait tomber dans ses bras, n'en pouvant plus de l'attendre.

Or, il la trouva calme, désireuse d'abord de causer.

— Qu'avez-vous, ma chère Ève? Causer! Mais nous n'avons plus soif de paroles! Nous...

— Je voudrais savoir, dit-elle en se forçant à sourire, combien de femmes vous aimez en même temps que moi?...

Et elle le regardait derrière son face-à-main, qui donnait tant de calme à sa question.

— Que dites-vous? fit Balzac. C'est abominable! Vous avez prêté l'oreille à je ne sais quelles calomnies! Mais Ève, il n'y a pas d'hommes dans ma position dont le piédestal ne soit rongé par d'affreuses bêtes que vous n'avez qu'à écraser du pied, dès que votre œil les aperçoit!

— Qu'est-ce alors, dit tranquillement Mme Hanska, que la marquise de Castries?

— Une femme que je hais!

— Vous allez pourtant encore chez elle.

— Mon amour, je t'ai apporté un roman terrible, que je viens de finir, où j'ai peint son âme dénaturée. C'est une femme que j'ai cru aimer : je ne l'aimais pas ; elle n'a fait naître en moi que des sentiments mauvais! Ève, jamais, je le jure, je n'ai désiré une femme comme je te désire, dans le bonheur que donnent la bonté et la tendresse. Ce n'est pas une lutte entre nous qui s'engage. Nous ne sommes pas deux ennemis, de sexes différents. Nous sommes les deux parties d'une même âme qui s'appellent, qui veulent se joindre, s'étreindre! Je t'attends à la pension Mirabaud. Quand viens-tu y réaliser ce chef-d'œuvre qui est l'union de deux êtres, faits l'un pour l'autre?

Il avait un tel accent qu'elle ferma son face-à-main. Mais elle dit plus bas :

— Et Mme de Berny, comment va-t-elle?

— Elle meurt, Eva, elle meurt! Et elle nous bénit en mourant! C'est une sainte. Il ne faut dire son nom qu'à genoux. Mon amie, elle ne vous connaît pas, mais elle vous aime déjà. Mme de Berny, c'est ma mère!

La comtesse songea, puis dit :

— Quel est son petit nom?

— Ne me demandez pas, fit Balzac, ce que je ne veux pas vous dire!

A ces mots elle lui tendit les bras, et ils s'embrassèrent longuement.

— Ah ! reprit-il, ne pensez plus à une foule de choses qui vous font mal, parce que vous y pensez mal. Ton cher front d'analyste analyse trop. Ne crois de moi, cher ange, que ce que tu sauras directement. Ma vie, toute ma vie passée, tu la connaîtras par moi. Sois sans crainte : j'ai toujours eu horreur des amours vulgaires. C'est toi, oui, toi, la femme noble, l'esprit supérieur, que j'ai attendue et désirée depuis quinze ans. J'admire tant ta force d'esprit ! Je ne connais qu'une femme dans mon pays qui te fût comparable : Mme de Staël ; et les femmes qui sont mes amies, Mme de Berny ou Mme Carraud, m'ont rendu difficile, je te jure, sur l'esprit ! L'esprit, et l'esprit dans l'amour, voilà ce que j'ai voulu conquérir. La gloire, au fond, je m'en moque. Il me la fallait pour attirer ton attention à toi qui devais être mienne. Mais je vis en toi, par toi, pour toi ! Tu es ma chère étoile !

— Et vous, dit Eva, vous représentez pour moi la France, la France passionnée, avec son grand idéal : Tout ou rien. La France ! Rencontre surprenante, union magnifique du Nord et du Midi ! Tu as l'observation intransigeante du Nord, et l'imagination enflammée du Midi. Que puis-je dire, sinon que je t'aime, de toute mon âme, de tout mon cœur...

— De tout ton corps, n'est-ce pas, cara? Viens demain ! Viens demain !

Elle vint. Journée de délire, véhémente et inoubliable. Elle devait rester dans leurs mémoires comme le souvenir de certains grands orages, la nuit, dont les éclairs blafards donnent l'idée de l'infini. Elle était venue dans une robe de drap gris, qu'il aima tellement, qu'elle dut lui en tailler tout de suite un morceau dans l'ourlet. Il lui fit tous les serments. Elle se laissa arracher toutes les promesses. M. Hanski ne comptait pas, malgré son titre officiel de mari ! A l'heure où ils s'adoraient, il était à un banquet d'alpinistes. Cet homme, déjà âgé, mourrait : la nature évince d'elle-même ce qui la gêne... Et Mme Hanska deviendrait Mme Honoré de Balzac. Ah ! à cette idée, il lui déclarait : « Chère ! chère chérie, je t'aime comme on aimait au moyen âge ! » Enfin, pour consacrer cette date admirable où elle était devenue sa femme, il tira de sa redingote une liasse de papiers, son roman : *Ne touchez pas à la hache*, et devant elle, pour elle, il le data : *Pré-l'Evêque*, 24 *janvier* 1834. En vérité, c'était surtout

pour lui, contre la marquise. Celle-ci d'ailleurs ne comprendrait pas plus que Mme Hanska ; mais cette histoire d'une femme impie, qui se refusait au meilleur des hommes, il trouvait que c'était une vengeance secrète et savoureuse de la signer du lieu et du jour, où au même une femme divine s'était donnée. Bien plus, Dieu avait voulu que ce fût à Genève, ville de sa grande détresse, que se réalisât cet immense bonheur. *Pré-l'Evêque*... il y avait là de quoi tout de même faire rêver la marquise... si elle était capable d'une rêverie.

Les quinze journées que Balzac passa à Genève furent enivrantes et embaumées, malgré quelques terreurs que leur donna M. Hanski, qui n'avait pas toujours l'à-propos d'être à un banquet. Ils n'en eurent pas moins un esprit d'infernale invention, pour faire tenir en deux semaines autant de rendez-vous qu'en deux mois. Où ne se retrouvèrent-ils pas? Comme ils pleurèrent et rirent à la villa Diodati, lieu des amours du grand Byron ! Et comme tous les jours, deux fois par jour, la comtesse fut exquise dans la robe de chambre en termolama qu'elle avait apportée pour se déshabiller à la pension Mirabaud !

Après bien des caresses, ils s'amusaient souvent à manger et à boire sur une petite table de leur chambre.

— Que je t'adore, lui disait-il, toi qui te livres avec candeur et bonheur !

— Que je t'adore, répondait-elle, toi qui es bon et grand !... Seulement, ami de mon cœur, si tu veux me faire plaisir, ne mets pas ton couteau dans ta bouche !

Il éclatait de rire.

— Cela te choque donc bien, m'amie?

Et elle répondait un peu sèchement :

— Tes dames Carraud et de Berny auraient pu te dire cela avant moi.

Morgue? Jalousie? Froideur de cœur? Brusquement meurtri, il se posait pendant une minute la question. Puis il avait trop d'ailes pour ne pas voler, et l'oiseau qui vole en plein ciel ne voit plus les poussières sur la terre.

Il n'en resta pas moins qu'il découvrit chez elle à Genève ce qu'il n'avait pas vu à Neuchâtel, la prédominance constante de sa froide raison sur son cœur, et le moyen, dans cette lucidité qu'elle gardait toujours, d'avoir des ruses glacées qui firent qu'un jour il s'écria : « O femmes,

femmes, que d'injustice dans votre nature! » Au cours d'une discussion futile, il s'était échauffé et était arrivé à lui répondre avec plénitude, avec autant de vérité que de bonté, par un argument décisif. Avant même qu'il achevât, rapide dans l'intuition, elle se sentit vaincue, et sur son dernier mot jeta cette phrase cinglante :

— Ne t'éraille pas la voix : c'est extrêmement désagréable.

Il revint à Paris douloureusement persuadé que la femme est inférieure à l'homme. Le voyage lui fut pesant. Il trouva la Bourgogne fastidieuse. Et quoique ses *Etudes de mœurs au dix-neuvième siècle* lui fussent achetées 27 000 francs, ce qui, disait-il, était un prix inouï, il se remit au travail sans joie.

Il avait besoin d'une diversion. Paris les lui offrait toutes. Il retourna chez Buisson, à qui il fit des commandes importantes, et qu'il ne paya pas, en jurant de le payer... Évidemment, il aurait dû s'acquitter déjà! « Mais les éditeurs sont féroces, mon cher Buisson! » (Ils ne l'étaient que par rapport à ses dépenses.) « Or... un homme, comme moi, ne peut pas ne pas dépenser, mon cher Buisson! Depuis *Eugénie Grandet*, tout le monde a les yeux sur Balzac! Il faut donc que ma prochaine redingote soit sublime! » Malgré qu'il prît du ventre et des formes rebelles à une coupe élégante, Buisson s'efforça, s'ingénia, parce que Buisson l'aimait. Il l'aimait au point de lui offrir une chambre au-dessus de son magasin, au coin de la rue de Richelieu et des boulevards « au cœur de la forge! disait Balzac. En plein feu! Je travaillerai chez vous comme nulle part ailleurs! Je serai chauffé à blanc! » Prétexte auquel était sensible ce tendre tailleur, mais qui cachait un vif désir de fuir des créanciers, trop souvent pendus à la sonnette de la rue Cassini. Hommes sans fantaisie, pour qui deux et deux font quatre, ils finiraient par lui rendre inhabitable ce logement qu'avait embaumé jusque-là la sérénité des jardins de l'Observatoire! A eux se joignaient les agents de la garde nationale, qui le recherchaient toujours, et dont il recevait les avertissements et les menaces de prison. Ces feuilles, souvent suivies de poursuites effectives, auxquelles il échappait par ses sorties ou ses voyages, mais que lui racontaient les voisins et ses domestiques, le mettaient dans des rages où il rugissait contre Louis-Philippe, ce roi de boutiquiers! Non! Non! Jamais il ne monterait la garde! Jamais! C'était compris?

Balzac avec une giberne ! Pourquoi pas une trompette? Est-ce qu'il demandait au maréchal Lobau d'écrire ses romans? Gouvernement imbécile ! Époque abjecte ! Mais il leur tiendrait tête ! Et d'abord il quitta la rue Cassini. Il trouva rue des Batailles, sur la colline de Chaillot, un appartement où il s'installa sous le nom de veuve Durand. Tout simplement ! Inutile de se mettre en frais d'imagination avec deux poètes aussi doués que les sieurs Lobau et Louis-Philippe. Dans le mur d'un salon à lambris d'or et à tentures de soie, qu'il venait d'installer en augmentant ses dettes, s'ouvrait la porte invisible d'une scalier clandestin, comme dans les châteaux du temps de Louis XI. Par cet escalier, Balzac montait dans une soupente qui était son lieu de travail, et où il défiait ces messieurs de venir le prendre ! Par la croisée il voyait le Champ-de-Mars, l'École militaire, Grenelle, les coteaux de Meudon. Il possédait ainsi par les yeux une partie de Paris et de ses environs. Et il se disait : « Combien y a-t-il de lecteurs de Balzac dans les maisons que je vois et dans celles que je devine? Allons ! Il faut qu'il y en ait partout. Au travail ! Les dettes ne sont rien en comparaison des sommes énormes que représentent tous les sujets que je médite... Il n'y aura vraiment eu que quatre hommes dans le siècle : Napoléon, qui s'est inoculé les armées ; Cuvier qui a épousé la terre ; O'Connell en qui s'est incarné un peuple ; et Balzac qui porte toute une société dans la tête ! » Mais ainsi qu'il le répétait tous les jours à Buisson, un tel homme devait être dans la vie comme dans son œuvre. Condamné à créer partout, toujours, il devait précéder la mode, non la suivre. Balzac laisse pousser ses cheveux : qu'on le regarde, qu'on le discute ; avant six mois les élégants porteront des cheveux longs. Par la couleur de ses habits, par sa lorgnette de théâtre qui est l'œuvre de l'opticien de l'Observatoire, par sa canne surtout, unique à Paris, il ne cesse d'oser, d'innover, d'inventer. Sa canne est une idée d'amoureux. Mme Hanska portait autour du cou une petite chaîne en or, terminée par un gland d'or, orné de turquoises. Un jour qu'il réclamait d'elle un ruban, son mouchoir, un souvenir qu'elle eût porté, elle lui donna cette chaîne. Et sitôt à Paris, il veut la montrer, la porter, pour qu'il soit évident à tous qu'il vit sous le signe de l'amour. Chez Lecointe, orfèvre joaillier, qu'il appelle avec sa généreuse emphase un rival de Benvenuto Cellini, il fait monter

sur un beau jonc, fort et souple, un pommeau orné de turquoises, d'où pend avec grâce la petite chaîne tant aimée. A la vérité, les amis trouvent l'ensemble assez fade, de tons plus convenables à une première communiante qu'à un homme de génie, mais il est fier de sa trouvaille qu'il exhibe à la promenade, au restaurant, au théâtre, et ne quitte jamais, même à table, de peur d'un mauvais tour. Dans la loge des lions, à l'Opéra, où par gloriole il se laisse entraîner, il exhibe, au milieu de jeunes gens excentriques et bruyants, cette canne qu'il tient comme un sceptre, et vers laquelle convergent les lorgnettes de la salle. Dans les couloirs il se sent admiré. Des femmes lui écrivent, l'abordent. Il donne au restaurant du *Rocher de Cancale* et chez lui des dîners de souverain ! Rossini est invité à l'un d'eux, et revient ébloui de la qualité des mets et de la verve de son hôte. Ses dettes, du même coup, augmentent jusqu'à lui donner le vertige, mais il a trop de force pour perdre son aplomb. *Ne touchez pas à la hache* vient de paraître. Et il est étonné de soi. Quelle hardiesse ! Quelle profondeur ! Personne n'a parlé ainsi de l'amour. Il n'a eu peur ni des mots ni des choses, et les a pu dire toutes, grâce à un ton pathétique qui emporte le lecteur : il l'éprouve. en se relisant. Sa lecture achevée, il a envie de la reprendre. S'il allait lire cette histoire tout haut chez la marquise de Castries, comme il l'en a déjà menacée tout bas plusieurs fois? Il ne résiste pas à l'idée. Il faut qu'une femme qui fait du mal, et qui a cru s'annexer un homme de grand talent, sache comme il se libère en faisant du bien, car un chef-d'œuvre est une bonne œuvre. Le voilà donc parti pour la rue de Varenne. Il est quatre heures. Que de fois il est arrivé vers cette heure-là, le cœur battant, malade d'amour ! Quand il demande si la marquise peut le recevoir, tant de souvenirs l'assaillent qu'il se sent presque aussi faible qu'autrefois ! Elle le reçoit. Il entre. Elle n'a pas changé. Son même air fat, mais qu'elle est belle ! Quelle énigme, cette femme ! Tout homme sera toujours misérable devant elle comme devant l'inconnu. Eh bien non, lui, ne l'est plus, et pour le prouver, il n'a qu'à se mettre à lire. Il fait son offre ; elle sourit et accepte. Toujours ce sourire sans vérité, qui paraît vrai... Il va la vaincre, et la réduire ! Il lit, il lit d'une voix grondante. Elle s'évente ; elle fait signe de la tête que c'est très bien. De ses yeux de feu, il répond :

— Attendez ! Vous allez voir ! Vous allez vous voir !

Elle se voit, s'entend, se reconnaît, sourit encore. Il lit avec une telle véhémence qu'il s'émeut lui-même et s'écrie tout à coup : « C'est beau, n'est-ce pas? »

Elle dit d'une voix mince : « Oui... et très bien écrit... Et c'est regrettable vraiment que j'aie donné rendez-vous à quelques amis. Mais voici Monseigneur..., mon confesseur, et aussi mon docteur et la marquise de La Bourdonnaye ; ils arrivent ensemble ! »

Balzac s'est dressé. Il froisse et cache ses papiers. Il est empourpré de colère. Il cherche une porte, une trappe. Il a envie de se jeter dans le feu !... puis d'assassiner tous ces gens ! puis... son brave cœur, qui frappe sa poitrine, lui indique simplement que le pardon est meilleur que tout, et qu'il sera vengé par ses lecteurs, qui jugeront cette femme.

Il dit adieu, part, court rue d'Enfer chez Mme de Berny. Il fait nuit. Il la trouve qui suffoque à cette heure douloureuse aux souffrants. Croyant au magnétisme comme son père y croyait, il essaye par la main, lentement, doucement, par sa main amoureuse et tendre, de redonner de la chaleur et de la vie bien équilibrée à ce pauvre cœur épuisé et à ces poumons qui n'en peuvent plus.

— Chers seins de femme, que j'ai tant aimés, dit-il, ayez confiance, fiez-vous à moi ! Tu sais, m'amie, que Jésus-Christ n'a pas fait autrement ses miracles, par l'imposition de ses saintes mains. Avec l'âme, voilà notre grand secours. Laisse-moi te guérir... je t'en prie.

Mais il lui fait mal, croyant lui faire du bien. Elle l'arrête... et se force à sourire. Elle ne veut pas qu'il lui voie de la peine : elle en a une infinie. Elle sait qu'il a vécu deux semaines à Genève. Son cœur lui dit ce qui s'y est passé, et son esprit a beau répondre que c'est bien ainsi, elle est trop femme pour s'y résoudre. Mais elle le lui cachera. Et lui, de son côté, dissimule sa souffrance de la voir s'en aller ; car il n'y a plus de doute : elle est perdue... Pauvre figure ! Oh !... Il vient de songer à la maison de Villeparisis et à l'entrée qu'elle fit dans le salon, le 11 juin 1821. Il se sent déchiré. Un sanglot lui monte à la gorge. Mais elle le regarde et il dit :

— Vous allez mieux ! Si, si ! Vous avez du sang au visage aujourd'hui ! Reprends goût à la vie, ma bien-aimée. Elle reviendra peu à peu. Et moi, dans quelques jours, je viendrai te dire que je te trouve rétablie.

Quelles affreuses pensées il promène avec lui dans la rue !

L'amour et la mort ! Duperie que celui-là, puisque tout irrévocablement appartient à celle-ci ! Ce qu'il a vu à la Grande-Chartreuse, les moines dans leurs cellules, avec des têtes de morts près des tables de travail et des bancs où l'on prie, voilà la vie vraie, digne, en rapport avec la création !

Il marche dans l'ombre, glacé par cette idée de la mort. Soudain il s'aperçoit qu'il tient un paquet. Qu'est-ce donc? Ah ! oui, un manuscrit qu'il porte chez un relieur, un certain Spachmann, dont il a éprouvé l'habileté. C'est pour sa chère Ève. Il a décidé de lui faire relier une œuvre qu'elle aimera dans le morceau de la robe en drap gris qu'il aimait. Elle glissait si bien sur le plancher de la chambre, à Pré-l'Évêque ! Il croit l'entendre entrer. Pension Mirabaud ! Journées frénétiques, souvenirs d'ivresse ! « Ève ! Mon Ève adorée ! » Il vient de dire ces mots-là tout haut. Il heurte une passante et ne s'excuse pas. Il est fou d'amour.

*
* *

M. de Margonne, propriétaire du château et de la terre de Saché, dans la vallée de l'Indre, reçut, un matin de la fin de septembre 1834, une lettre de Balzac. Elle n'avait que quelques lignes. Il y demandait à celui qu'il appelait son « sauveur » une fois de plus l'hospitalité. Il se prétendait mort de travail. Son médecin lui ordonnait Saché. Il partait le jour même. Et il finissait par ces mots : *Si j'ai le bonheur que vous ayez à faire à Tours, je profiterai de votre voiture.*

— C'est insensé ! s'écria M. de Margonne. Il est déjà à Tours à cette heure-ci, et... Jean ! Jean ! Attelez vite !

Mme de Margonne s'interposa :

— Vous n'allez pas fatiguer vos chevaux pour arriver trop tard !

— Je le trouverai en chemin.

— Il y a deux routes. S'il prend l'autre !

— Il fait une chaleur atroce. Six lieues à pied...

— Le raisonnement vaut pour les chevaux.

M. de Margonne baissa le nez et dit à Jean :

— Alors, n'attelez pas.

Jean passa le nez dans l'écurie, et fit d'une voix gouailleuse aux deux chevaux qui s'y morfondaient : « — Fausse alerte ! C'est point encore pour aujourd'hui. Patience ! »

Pendant ce temps, Balzac, sac au dos sous un soleil torride, était en route, suant et chantant. Il venait de passer un mois d'août terrible à Paris. Il avait pris à bras-le-corps son sujet de la *Recherche de l'absolu*, qui demandait plus que tout autre du recueillement, une concentration de forces, le silence intérieur. Il s'était habitué à travailler la nuit. « Tout dort, disait-il, même les mouches ! » qui l'exaspéraient le jour. Et pendant trente nuits de suite, il s'était mesuré avec son plan, pour en bien tirer ce qu'il devait. Après quoi il s'était senti le corps vidé et un tel engourdissement de l'esprit, qu'il avait fait appel au docteur Nacquart, son médecin et son ami. Celui-ci, toujours digne de nature et de ton, essaya de l'effrayer :

— Prenez garde ! Cela peut devenir grave.

— De quel genre de gravité? dit Balzac.

— Votre régime est inhumain : vous pouvez tout à coup tomber !

— Tomber comment? dit Balzac.

— De congestion. Il ne faut plus plaisanter. Votre livre est fini, n'est-ce pas?

— Docteur, je vais vous expliquer, dit Balzac. J'ai un cerveau à deux casiers. Dans le premier il y a le livre que je fais. Dans le second, derrière, il y a un second livre qui se fait ! Je viens d'écrire un roman scientifique, qui exigeait des recherches énormes. J'ai dû consulter deux membres de l'Académie des sciences, qui m'ont appris la chimie ; et tous les jours, il m'a fallu aller voir, avec mon manuscrit ou mes épreuves, Gay-Lussac à l'Arsenal et Chevreul au Muséum. Chaque fois que j'ai été chez ce dernier, le livre du second casier, qui s'appelera *le Père Goriot*, commençait de s'agiter, ce qui voulait dire : « Va donc faire un tour rue Neuve-Sainte-Geneviève ! » J'y allais. Ce n'était jamais sans y découvrir quelque chose ou quelqu'un. Si bien qu'en un mois le livre du second casier se trouve tellement enrichi qu'il est prêt, prêt à sortir, à être écrit. Et il est impératif. Il veut passer dans le premier casier. Si je ne lui cède pas, si je l'abandonne, c'est peut-être un livre perdu !

— Eh bien, mais... dit le docteur Nacquart.

— Impossible ! cria Balzac. Ce sera mon plus beau !

— Vous n'arriverez pas à le faire maintenant, dit le docteur Nacquart, ou vous êtes un homme mort, je vous dis !

Dans sa redingote noire, avec sa figure grave au-dessus

de sa cravate blanche, il était impressionnant. Il exigea le repos absolu. La campagne ; du sommeil ; ne causer qu'avec des animaux.

— Ou des châtelains ! dit Balzac en éclatant de rire. Docteur, je cède !

Il écrivit à M. de Margonne, et quitta Paris deux heures après sa lettre. Puis, à Tours, n'ayant pas trouvé la voiture, il partit à pied pour Saché. Il faisait plus chaud qu'au fort de la moisson. Certaines journées de septembre sont brûlantes en Touraine. Le ciel est désespérément pur. Aucun souffle. La route aveugle les yeux.

— Cristi ! dit Balzac au sortir de sa ville natale, en s'engageant dans le chemin, qui traverse les landes de Charlemagne, je vais prendre un bain de vapeur ! Mais il aura l'avantage de faire sortir de moi les éléments liquides, dangereux dans la construction d'un monument.

Il était heureux de suer, de marcher, de parler à tous les vivants qu'il rencontra :

— Dieu, que votre pays est admirable ! Il est unique au monde ! Peut-on goûter ce raisin? C'est idéal, sous un pareil ciel, de manger de pareilles choses ! Ah ! je comprends que Léonard de Vinci soit venu mourir chez vous !

Il arriva à Saché, les habits blancs de poussière, rouge jusqu'au bout du nez du jus de la vigne. Au lieu de le fatiguer, ses six lieues l'avaient mis dans un état d'agitation inouïe. Son imagination était gonflée comme ses veines. Heureux, bavard, dégoulinant, chaussé de croquenots et vêtu d'invraisemblables hardes qui le ficelaient au lieu de l'habiller, il fit l'admiration du cocher et du cuisinier, et la terreur de Mme de Margonne qui songeait à ses parquets. Mais il n'était pas pressé de pénétrer dans la maison. Dehors, sous les arbres, assis sur l'herbe, à l'ombre enfin, le visage luisant, les yeux pleins de visions, il avait d'abord à chanter la beauté de la Touraine. Il en était comme ivre ! La veille au soir, Vouvray, parmi ses vignes, lui avait fait l'effet d'un pays tout en or. Rochecorbon et sa tour, c'était Tolède ! Tours et sa cathédrale au crépuscule, Venise émergeant du sein des eaux !... M. de Margonne s'était assis, et lui qui avait un cerveau comme un étang, sans rides, où aucun vent ne soufflait jamais, le regardait avec stupeur, se disant : « Où va-t-il chercher ce qu'il dit? Où a-t-il vu ce qu'il raconte? Quel fantaisiste ! » Et ce dernier mot exprimait bien des méfiances.

Mais Balzac, en riant et en s'allongeant dans l'herbe, disait encore que de Tours il était venu au pas comme un soldat, marchant à la cadence des vignerons qui, dans leurs caves, martelaient leurs tonneaux. Quelle préparation aux vendanges ! Le vin, un des deux aliments sublimes ! Région noble, privilégiée, marquée par Dieu ! Quel orgueil il avait d'y être né ! En la traversant, il avait retrouvé tout son amour pour elle. Cette terre d'aspect tranquille développait l'enthousiasme et le lyrisme. Il éprouvait devant la Touraine les mêmes sentiments passionnés que devant *la Joconde* (et en disant Joconde, il pensait à Mme Hanska, à son front et à son sourire). Cette mesure et ce calme apparents cachaient une force, que les rois de France avaient bien discernée ! Quels gaillards, ceux-là ! Comment ne pas être légitimiste en traversant la Touraine, même gâtée par l'esprit révolutionnaire? Et de ce joyau, la perle, c'était Saché ! Lieu idéal ! Quelle demeure pour l'esprit ! Toujours de la fraîcheur le soir, à cause de l'Indre et des grands bois. Après la chaleur étouffante de la journée, il se sentait au paradis ; et ayant subi le soleil dans toute sa royauté, il ne connaissait pas la sensation mélancolique de le voir se coucher ! Les beaux crépuscules, il n'y a pas de spectacle plus dangereux. L'activité s'y perd, s'y dissout comme la lumière. A Saché, du moins, grâce à un puissant rideau d'arbres, le jardin, la maison, le parc, rentraient courageusement dans l'ombre, propice aux pensées fortes, et on ignorait ces feux traînants de la dernière heure où se plaisent les âmes faibles qui pensent à la mort. Il n'y faut jamais penser : elle vous prend quand il lui plaît. Chacun a ici-bas un devoir précis, et pas trop de temps pour le remplir.

Parlant ainsi, il vit le cuisinier qui passait sa tête dans la fenêtre de la cuisine et l'écoutait de loin, immobile. Cette vue redoubla sa verve. Comme tous les hommes d'esprit, il adorait les gens simples.

— Mes amis, dit-il, j'ai tué, cette année, mon deuxième fauteuil sous moi. Il s'est effondré, avec le craquement que fait la foudre, au moment où j'écrivais la page la plus pathétique de mon dernier livre ! Preuve que, comme le laboureur ou le moisonneur, l'artiste peine de tout son corps, à la minute où l'esprit, dans le feu, forge une œuvre grandiose. Le docteur Nacquart m'a dit : « Vous avez fait des efforts de lion. Il faut rester lion. Partez pour Saché, et là-bas, de-

meurez comme Nabuchodonosor, sous forme de bête ». J'ai accepté ! Mais accepterez-vous?

Mme de Margonne faisait une figure au vinaigre.

— Je ne pouvais plus continuer. J'étais comme un cratère ensanglanté. Deux bains par jour ne m'apaisaient pas ! Et vous voyez comme mes cheveux ont blanchi. Sans compter ce ventre que je promène ! Il est né, parbleu, à force de conceptions. Cette racaille qu'on appelle les journalistes ont commencé de s'en moquer. La France est riche en caricaturistes, pauvre en poètes. Enfin... vous êtes mon salut ! J'avais une assez vive douleur au côté : venant du foie, paraît-il. Rien que de vous voir, en respirant l'air tourangeau, je ne la sens plus ! Merci ! J'arrive seulement avec une inflammation du cerveau (M. de Margonne acquiesça de la tête, tristement). Mais j'ai une plumophobie, une encrophobie qui seront ma guérison ! Je peux d'ailleurs me reposer sur mes lauriers. Car tout va si parfaitement pour moi que la veuve Béchet, mon éditeur, vient d'avoir une générosité sans précédent dans l'histoire de l'édition ! En rééditant les *Scènes de la Vie privée* — que je récris sur épreuves, bien entendu... (à trente-cinq ans je suis un autre homme qu'à trente et il faut adapter constamment l'œuvre qu'on a faite à l'homme qu'on devient !) cette femme admirable prend à sa charge quatre mille francs de corrections ! Pourquoi? Parce qu'elle sent que nous allons gagner une fortune !

Sur ces mots, le cuisinier rentrant sa tête dit à la fille de cuisine : « Nous aurons des pourboires. Ça ne sera pas comme l'autre fois ! » Et Mme de Margonne, avare comme une fourmi, fit cette remarque, émoustillée qu'elle était tout à coup :

— Vous avez déjà dû gagner de grosses sommes avec *Eugénie Grandet*, où il y a d'ailleurs des pages charmantes.

Tout était réuni dans cette phrase pour exaspérer Balzac. *Eugénie Grandet*, une fois de plus, bien entendu ! On ne connaissait que ce livre de lui ! Et « pages *charmantes* », une fois de plus l'absurde compliment ! L'affreux Grandet charmant ! La grande Nanon charmante ! Il se leva et dit :

— Charmante, votre maison !

— Hum ! Pas très gaie, dit M. de Margonne.

— Molière ne l'était pas non plus, fit Balzac.

— Vous savez que des curieux sont venus voir votre chambre, dit en grinçant Mme de Margonne.

Ah ! cela c'était une nouvelle agréable à sa vanité.

— Et qu'est-ce qu'ils ont dit? demanda-t-il joyeusement.

— Ils ont tâté le lit, reprit-elle, et l'ont trouvé défoncé.

Il comprit parfaitement que ce trait était de son crû : une amabilité de plus à la cantonade. D'une voix forte, il reprit :

— Ainsi donc, j'ai la gloire, et, je la donne à votre demeure ! Elle le mérite ! Qu'elle est belle ! Quel admirable visage français !

Reprenant sa marche comme sur la route, il en fit le tour au pas cadencé :

— Une, deux ! Je n'accepte d'être garde national qu'à Saché ! Une, deux ! Regardez ces restes de douves. C'était une forteresse formidable ! On s'est égorgé ici pour défendre votre terre. D'ailleurs, la façade nord de la maison est sublime. De petites fenêtres tristes, dans un mur gris, au-dessus d'un fossé humide : c'est le visage de la guerre !... Tandis que l'autre façade... Venez avec moi...

— Oh ! nous connaissons notre propriété ! dit Mme de Margonne.

— Madame, vous la connaissez en propriétaire, dit Balzac, ce n'est rien. Il n'y a que les poètes qui connaissent vraiment. Parce qu'ils ne voient pas seulement la chose présente, mais le passé et l'avenir. Venez avec moi ! Votre façade nord, c'est le passé, le quatorzième siècle et ses batailles. Des soldats de Jeanne d'Arc ont passé leurs têtes casquées dans vos fenêtres et il y a eu des cadavres d'Anglais dans vos douves. Mais alors, voyez votre façade sud : c'est la paix ; c'est l'avenir ! Regardez ces grandes croisées à bordures en tuffeau, pierre tourangelle et tendre. La bonhomie du toit ! Qu'il est beau ! Qu'il est sage ! Quelle raison, quelle familiarité, quel bon accueil ! Vous n'avez pas d'enfants, mais il y aura des enfants ici. Je vous le dis. On en élèvera un jour. C'est écrit ! Ne hochez pas la tête, madame, je vous en supplie. Je suis poète, donc prophète ! Et les enfants élevés à Saché seront charmants, pleins de bon sens et de vertu ! Sur ce, je monte dans ma chambre, par l'escalier de la tour, dont, hélas, les marches s'usent... quoique ce soit admirable de mettre ses pieds dans l'empreinte de ceux de ses pères ! Ah ! moi qui sans mon père ne serais rien ! J'ai tout hérité de lui ! C'est lui qui commande quand j'écris. Il était distrait et paresseux : raison pour laquelle il n'a presque rien produit de son vivant. Moi, je suis

concentré et courageux ; alors j'ai décidé de faire l'œuvre. Mais il la dicte... Cet escalier en vis, menu et délicieux, qui tourne dans cette pierre blanche, m'émeut comme tel escalier de Diane de Poitiers, ou tel autre par où les conjurés s'enfuient, ayant poignardé le prince. C'est une très grande chose, mes amis, que votre escalier. Et je m'arrête au premier, avant de monter dans ma chambre, parce que je veux revoir tout de suite le salon.

— On dirait qu'il y a trente ans que vous êtes venu, dit M. de Margonne ; or il y a quelques mois...

— J'arrive aujourd'hui dans un état exceptionnel ! reprit Balzac. Je comprends pourquoi j'aimais tout ce que j'aimais confusément dans mon enfance.

— Il ne s'agit pas de votre enfance, mais du salon !

— Pardon ! Voulez-vous me laisser m'expliquer à fond? Je ne suis pas Tourangeau, moi, je suis de sang méridional ; j'ai dans les veines le tumulte de la Garonne, non la lenteur de la Loire. Mais je suis né au bord de la Loire : c'est sur elle que j'ai ouvert les yeux. Si je n'étais que Tourangeau, je l'aimerais... paisiblement, c'est-à-dire que je l'aimerais mal ; j'aurais de l'amour-propre à propos d'elle, pas de l'amour ! Il n'y a jamais eu un habitant de Touraine qui ait connu l'amour ! Bref, j'aime la Loire avec la fougue d'un homme, destiné à aimer la Garonne. C'est une chose inattendue, et magnifique. Eh bien, cette fougue, qui s'appelle d'un autre nom, la vision poétique, je l'apporte aujourd'hui dans votre salon, mes amis, parce qu'il y a un jour de la vie de tout homme où il se réalise. Nulle part en France, vous entendez, je n'ai vu une décoration comparable à celle de cette « pièce de compagnie », comme on disait au dernier siècle. Cette draperie dorée, maintenue au sommet par des têtes de lions verts, n'a pu plaire qu'à une âme shakespearienne. Il s'est joué ici ou une tragédie comme *Othello*, ou une comédie comme *la Mégère apprivoisée* !

— Allons ! allons ! dit M. de Margonne.

— Cela ne fait aucun doute, dit Balzac. Et s'il y a aujourd'hui deux portraits d'abbés, pendus au mur, c'est en signe d'apaisement et de pardon. Voilà ! Maintenant, montons dans ma chambre ! Rapprochons-nous de ce toit, qui est comme un visage, marqué et modelé par le temps, par les vents, par les pluies qui sont les grandes passions des saisons. C'est splendide pour le cœur, chère madame, de vivre

sous un tel toit!... Ah! Mme de Margonne ne nous a pas suivis?... Je l'ennuie?... Elle me trouve bavard!... Mais vous, cher ami, vous supporterez bien encore que je vous dise combien j'aime ma chambre. Rien que la porte, regardez-la, me donne de la piété. Qu'elle est humble et noble avec sa moulure Louis XV!... J'ai toujours l'impression d'entrer dans une cellule, — ce qu'il y a de plus beau au monde! Mais une cellule, qu'aurait habitée avant moi une religieuse, pas un religieux. Et la sainte femme m'inspire, chaque fois qu'ici je viens travailler. Petite, simple, du carreau par terre, un papier sombre au mur, cette chambre est prête pour la méditation! Et elle ouvre... sur une forêt! Car ce n'est pas un bois : le mot serait bien chétif. Tout est grand à Saché. Il y a là une assemblée de chênes centenaires, qui sont des rois. Et on est à hauteur de leurs cimes, c'est-à-dire au niveau de leurs couronnes; donc on se sent roi soi-même. Je ne connais rien qui m'exalte comme cette chambre; j'y suis entre terre et ciel; j'y participe des deux, comme le feu, comme le vent. Ah! c'est une chose émouvante que de revenir ici!

— Eh bien... je suis content pour vous, mon cher Honoré, grogna M. de Margonne... On vous a monté de l'eau... Je vous laisse vous laver et vous reposer. Et la cloche, comme d'habitude, vous préviendra pour le souper!

Quand il fut sorti, Balzac dit :

— Excellent homme. Un nom, un titre, une situation. Mais il ne comprend absolument rien à tout ce qui est important dans la vie. C'est le sort des neuf dixièmes des créatures. Misère humaine! Et moi, en entrant ici, en revoyant cette alcôve avec sa toile de Jouy rose comme une jeune fille, cette bonne sainte lampe à huile, cette commode bonne femme, ce fauteuil pour rêver, je sens, parmi la paix des choses, comme je vais pouvoir aller loin dans mon âme et dans celle de mes grands-parents! Je vais écrire un chef-d'œuvre!... peut-être deux!

Écrire! Eh bien, et le docteur Nacquart? Et le repos?

Ah! bah! cette marche forcée lui avait fait tellement de bien qu'il était peut-être guéri... Enfin on verrait!...

Pendant trois jours il se força à se promener.

— Venez-vous voir mes fermiers de la Tachellerie? disait M. de Margonne.

— J'y vais! répondait Balzac.

— Venez-vous pêcher au Moulin-Rouge? disait M. de Margonne.

— Allons ! répondait Balzac.

Mais quoiqu'il se mît à marcher aux côtés de son hôte, il y avait entre leurs deux visions de promeneurs la même différence qu'entre leurs deux personnes. L'un, Balzac, était petit ; l'autre, comme disaient ses gens, avait six pieds sans branches. A l'encontre de ces mesures physiques, l'œil de M. de Margonne voyait mesquin, celui de Balzac magnifiait tout. Si l'on parcourait des terres sous le ciel bleu, M. de Margonne déplorait les terres, Balzac admirait le ciel. Il songeait à Mme Hanska, qui était à Vienne, et dans cet azur enchanteur il guettait à l'horizon la venue d'une colombe, apportant de sa part un rameau vert dans le bec. Si l'on s'installait au bord de l'Indre pour prendre un brochet, M. de Margonne pensait poisson, ligne, bouchon. Balzac voyait la vie profonde de la rivière, dont tout le cours en une vision lui apparaissait. Et c'était M. de Margonne qui prenait le brochet, et de ce fait se louait de son bon sens.

— Le pauvre ami ! disait-il le soir à Mme de Margonne, il a bien fait de choisir un métier d'inutile, car il ne s'entend à rien.

Balzac faisait surtout pester ses hôtes, lorsqu'en rentrant, il se mettait à louer devant eux les beautés des paysages qu'il avait vus. C'était à qui des deux le reprendrait sur ses inexactitudes. Et il en restait béant. Non de ses propres erreurs, mais de leur passion à tout diminuer, rabaisser. Pourquoi? Chez lui, l'imagination était si forte qu'elle substituait sur-le-champ au paysage perçu par ses yeux celui que créait son esprit. Et c'est ainsi qu'un soir, devant des invités, il avait la joie de croire et de dire lyriquement que des terres de Saché on voyait à la fois le château d'Azay, ce diamant taillé à facettes, et la coulée blonde de la Loire. D'où joie et ricanements.

— La Loire ! Elle est derrière le coteau ! Il faudrait voir au travers ! dit M. de Margonne.

— Azay ! Si on était oiseau, peut-être qu'on le découvrirait ! reprit Mme de Margonne.

Alors, il les regarda tristement :

— Écoutez-vous vous-mêmes, je vous en prie ! Vous dites qu'il suffirait d'avoir des yeux de magicien et des ailes ! Eh bien...

— Vous ne les avez pas plus que nous, étant de la même essence, à ce que nous croyons ! grincèrent-ils ensemble.

— Pardon ! fit-il gravement, j'ai ce qui remplace tout, et permet de tout voir : de l'amour !

Qu'est-ce qu'il voulait dire? Ils firent une grimace.

— Si vous aimiez comme moi, dit-il encore, vous verriez tout ce que je vois !

Et il monta dans sa cellule, face aux arbres royaux, d'où il ne redescendit ...qu'au bout de trois jours !

Oui, brusquement, il s'était buté. Il étouffait dans ce milieu ! Il n'était bien qu'avec lui-même, les personnages créés par son esprit, les femmes aimées de son cœur. Et il allait retravailler pour celles-ci, en animant ceux-là. Le docteur Nacquart était affectueux et dévoué, mais pour un malade lucide il n'y a pas de médecin meilleur que soi. Trois jours de détente, il était parfaitement reposé. Ces quelques phrases bornées, dont on venait de le piquer, lui redonnaient tout son appétit au travail. Il examinait la tâche à entreprendre : merveilleuse ! Au premier plan de son cerveau, *le Père Goriot*, ébauché seulement, réclamait qu'on le modelât, qu'on l'achevât, qu'on le fît crier, souffrir, mourir. Et au second plan, voici qu'une magnifique histoire apparaissait, grandissait, s'imposait. Elle était née de la rencontre de deux passions. En s'enthousiasmant pour cette terre de Touraine, son cœur, remué des mêmes élans que quand l'amour l'étreignait, avait souffert qu'une chère figure comme Mme de Berny, plus encore que Mme Hanska, car elle était française, ne fût pas là pour animer ce paysage, créé pour elle. Car qu'est-ce que la nature sans la vie de l'être humain? Elle est faite pour lui. Il n'y a que la science sans esprit qui prétende le contraire. L'esprit, même privé de science, éprouve cette vérité... Balzac en son dénûment n'eut alors qu'un remède : une fois de plus créer ce qui ne l'était pas ; mettre la femme aimée dans le pays aimé, le cœur pur sur la terre d'élection, le lys dans la vallée charmante. Oh ! il tenait même le titre, avant de commencer le livre : dans sa piété, se parlant à soi-même, par un mouvement de l'âme, il venait de le trouver : *le Lys dans la vallée.* Admirable ! Toute l'histoire serait dominée par cette blancheur et cette fraîcheur. Ce serait une oasis, une source sous les palmes, dans le désert brûlant qu'est une œuvre d'observation où défile toute la société avec ses intérêts et ses vices. Et le livre ainsi, serait un repos

même pour lui. Le repos dans le gouffre, bien entendu ! Car il faudrait encore travailler la nuit comme le jour, vingt et une heures sur vingt-quatre ; mais qu'est-ce que cela, quand la pensée est sans cesse rafraîchie par l'amour, par les visions les plus tendres, et les peines... les plus douces...

Assis devant sa fenêtre, n'ayant que le ciel et ses nuages devant lui, car il fallait se pencher pour voir le moutonnement des arbres, il rêvait d'une ferme qu'il venait d'admirer à flanc de coteau, au-dessus de l'Indre, sur l'autre rive que Saché, en face de Pont-de-Ruan, une ferme plus belle qu'un château, car c'était un lieu de rendez-vous inachevé, une de ces demeures galantes d'un siècle où l'on aimait les femmes, et où on savait les prendre. Elle avait d'exquises fenêtres Henri II, d'une grâce inoubliable pour le cœur d'un homme, et on ne pouvait la regarder, rôder auprès, s'attarder dans le vallon, qui, par une courbe délicieuse se creusait derrière elle, sans songer à l'amour. Oh ! c'était là qu'il la ferait vivre, elle sensible, elle divine ! D'un bond de sa pensée il traversait l'Indre, courait à elle, se déclarait, l'enveloppait de sa passion. Elle avait un mari, des enfants ; elle résistait, comme en fait elle avait résisté près d'un an... Mais dans son rêve, elle en mourait, comme elle était en train de mourir, à la Bouleaunière, moins pure sans doute, l'âme aussi belle aussi touchante. C'est que la femme a un duel avec l'homme, où elle ne triomphe pas, la pauvre. Si elle n'a pas raison, elle meurt. Si elle n'est pas heureuse, elle meurt. Et il la voyait à l'agonie, il suivait l'enterrement, descendant de l'admirable demeure, traversant l'Indre verte au Moulin-Rouge, là où il avait tout regardé, tout vu, tout aimé, tandis que M. de Margonne, aveugle et sourd, se mesurait avec un brochet. Lieu caché ; lieu perdu dans les arbres et les joncs, au milieu de l'écume d'une chute de la rivière ; lieu délicieux pour des rêveries, pour des aveux, pour des baisers, et qui verrait passer ce cercueil. Enfin, il la mettait en terre, elle sa maîtresse, qui n'était pas morte, mais déjà perdait le souffle, au pied de la vieille, vieille église de Saché, dans un petit cimetière de roses et de chèvrefeuilles, suspendu comme un jardin au-dessus de la route, face au château de M. de Margonne. Rien que d'imaginer ces scènes dont le tragique même lui donnait une ivresse délicieuse, il avait des larmes plein les yeux. Il en conclut qu'il mettrait dans ce livre le meilleur de sa sensibilité, et que ce serait un de ses triomphes.

Il se leva ; il se sentait une folle énergie.

— Quand on s'appelle Balzac, dit-il tout haut — deux syllabes comme deux coups de feu — on ne peut avoir qu'un tempérament de bronze !

Une fois encore, il songea au docteur Nacquart, et comme pour s'excuser envers lui :

— Je lui dédierai ce livre-là. Cher homme ! Il ne l'aura pas volé !

Puis, comme dans son imagination de Méridional ingénu mais roublard, le petit calcul heureux venait toujours s'ajouter aux belles réussites de l'art, il pensa aussi que ce serait un sujet admirable pour calmer la jalousie de Mme Hanska. Elle se demanderait si ce drame de la chasteté n'était pas réel, et il bénéficierait de son doute. Tout l'engageait donc à s'atteler à cette grande œuvre, avant toute autre. Il avait besoin d'argent, comme toujours, mais d'une façon plus pressante encore. Malgré que son domicile parisien fût introuvable, des échéances prochaines l'effrayaient. Ce *Lys* serait d'une grosse vente, d'un merveilleux rapport, livre à la gloire des femmes ; les lectrices pleureraient comme il venait de pleurer ! Enfin, splendide réponse aux critiques, qui dans un récent assaut venaient encore de condamner son œuvre, prétextant l'immoralité de ses héroïnes. Quelle pègre ! Quels idiots ! Ou... que de mauvaise foi ! Il avait déjà répondu en faisant le compte lui-même des femmes vertueuses et des femmes criminelles dans son œuvre publiée jusqu'à ce jour : trente-huit des premières contre vingt des secondes ! Mais le *Lys* serait la réplique définitive, la preuve qu'il faisait une œuvre complète, à deux faces comme la vie, et qu'après avoir montré le crime, il savait peindre l'âme vierge et idéale !

Au travail ! Au travail ! Il se sentait capable en deux nuits, peut-être une, d'écrire l'essentiel de... ce chant ! Car mieux qu'un roman, ce serait un hymne en prose en l'honneur d'une femme qui était un ange, fleur admirable née dans le jardin embaumé des vertus chrétiennes, et comme les célestes images de Vinci elle aurait pour fond le poétique paysage de cette vallée de l'Indre, où tout est d'une simplicité rayonnante.

Mais pour mieux voir, et la femme et le pays, il fallait d'abord se retrancher du monde... Il faisait encore jour. Il tira les persiennes. « Adieu, vallon ensorcelant ! Vous donnez

à mes yeux trop de distractions heureuses ! » Et il alluma des bougies. Il sortit son encre, sa plume, son essuie-plume, fait d'un morceau de la robe pensée qu'Ève Hanska avait mise pour la première rencontre, lorsque sur la promenade du lac de Neuchâtel il eut la révélation de ce qu'était le bonheur d'une vie. Il s'assit. Il écouta. C'était le silence du cloître ou de la tombe. Il se sentit en dehors de l'humanité, et murmura avec orgueil : « Cette fois, ils ne me jugeront pas ; ils ne pourront plus, tant je serai au-dessus d'eux ! » Il prit sa plume... Cette œuvre serait si proche de son cœur qu'il fallait lui donner une forme plus intime qu'aux autres... Son récit serait donc une confidence, faite à une femme sur une autre femme — à la comtesse sur la Dilecta — et il n'aurait pas le courage, en son émotion, de dissimuler son personnage. Il dirait : « je » ; il dirait « moi » ; il conterait pour son compte. Il prit sa tête dans sa main. Il se voyait sur la route de Tours à Saché, dans l'aveuglante chaleur, courant vers elle. Il se voyait dans la nuit, sans un bruit, sans un souffle, sous les étoiles, traversant l'Indre, courant vers elle. Il la voyait dans un salon, travaillant de ses belles mains, parmi des enfants. Il la voyait sur une terrasse, avec son beau visage de pitié et de tendresse, sous des arbres ; c'était l'automne ; une feuille dorée tombait sur sa robe blanche. Il la voyait dans une sombre allée de chênes ; il lui avait saisi le bras ; il lui parlait avec ferveur ; il la suppliait de lui laisser prendre un baiser. Dieu, quel vertige ! Il en défaillait autant qu'elle... Des pas... Le mari. Il voyait le mari, le détaillait avec son visage gris, couleur de cendre, ses petitesses, ses humeurs, son cœur morne. Et il voyait ses enfants, sa fille aînée, belle comme elle, désirable déjà, image de vertu comme sa mère, et de piété filiale... Au moment où il énonçait ces deux mots-là, brusquement, les deux terribles filles du père Goriot réapparurent en son esprit, et sous la forme imposante qu'elles avaient déjà, avec la clarté de deux types, de deux symboles, vigoureusement créés. Celles-là seraient parmi les figures maîtresses du monument, ainsi que le père entre les deux. Le père, il en ferait un portrait impérissable. On ne l'oublierait plus jamais. Il deviendrait légendaire. Ceux mêmes qui ne liraient pas le livre sauraient le drame humain, la déchirante passion que ces deux mots représenteraient : *Père Goriot*. Cela à cause de l'éclatante vérité de la peinture, et du ton passionné de l'histoire.

Sur sa table, en même temps que sa plume, il avait déposé un paquet d'épreuves : les premières du *Père Goriot*, qu'il apportait de Paris dans son sac, parmi des souliers, son éponge, deux chemises de rechange. Il les prit, les ouvrit. Le roman était là, sous sa première forme, en une dizaine de feuillets. D'un seul regard, comme un aigle qui voit la plaine avant de planer, il discerna les principaux chapitres par les « masses » qu'ils faisaient : la pension Vauquier, ses pensionnaires, le quartier ; l'hôtel de Mme Restaud et celui de Mme de Beauséant, le faubourg Saint-Germain, le contraste ; le personnage de Vautrin, sa tirade sur la société, son arrestation ; le drame Goriot, qui se resserre, se précipite, la mort du bonhomme. Tout cela était net, puissant, d'une séduction irrésistible pour lui. Il commença de lire. A peine eut-il parcouru deux lignes, il lui vint le désir de corriger, d'ajouter, d'enrichir. Le *Lys* s'était estompé, effacé : il n'était plus qu'au second plan du cerveau. Ce qui s'imposait d'abord — il n'y avait plus de doute, — c'était cette œuvre âpre, douloureuse, d'une si profonde humanité qu'il lui semblait vraiment la faire d'un morceau de son cœur, avec sa propre chair. Il étala sa première feuille. Il vit à la fois les détails et l'ensemble, et sa plume s'élança dessus. Il coupa ici, ajouta là ; il faisait ses additions entre les lignes, dans les marges, en haut, en bas, partout. D'un trait de plume il reliait l'imprimerie et la correction manuscrite, qu'il plaçait où il pouvait, où il trouvait de la place. Quand il n'y en avait plus, il ajoutait une feuille de papier, l'épinglait ou la collait, à droite, à gauche, et l'épreuve devenait comme une toile d'araignée, mais d'araignée humaine, irrégulière, tissant dans tous les sens, selon les coups du génie, et formant un inextricable réseau, où la mouche-typographe devait mourir d'épuisement.

Il abattit durant les premières heures une immense besogne. La cloche du souper sonna le long du mur, au-dessous de sa chambre : il n'y prit même pas garde. Un domestique vint lui demander s'il n'allait pas descendre. Il répondit :

— Bien sûr que non ! Faites-moi du café. Ne vous inquiétez de rien !

Les de Margonne, vexés de son peu d'attention pour leurs invités, se dispensèrent de monter jusqu'à lui, et lui ne pensait même pas à eux. Il enrichissait son premier texte, comme les fidèles, après des vœux exaucés, enrichissent une cha-

pelle de leurs ex-voto. Il en pendait partout. Il était dans ses jours d'abondance. Cinq heures passèrent ainsi. Puis au milieu de la nuit, il prit du recul pour juger de l'effet, et il eut une subite lassitude. Il en avait trop mis. Il y avait surcharge. Deux hommes luttaient toujours en lui : celui qui voulait tout dire, dont la mémoire était infinie, et sans cesse apportait des matériaux nouveaux et magnifiques ; et l'autre, qui était désireux de conter l'histoire avec le plus d'émotion possible, et qui eût rêvé que le récit, descriptions ou dialogues, fût pressé comme les battements de son cœur. Ce calvaire de l'artiste était décidément pire que celui de Sisyphe ! Et tous l'ignoraient. Ceux mêmes à qui il devait la vie ! Sa mère qui l'avait mis au monde, tel qu'il était, avec cette folie d'écrire, de créer, est-ce qu'elle se doutait une minute qu'il était comme Michel-Ange, géant douloureux, dans sa chapelle Sixtine? Si elle s'en était doutée, elle ne l'aurait pas accablé de lettres, mi-doucereuses et mi-aigres, où parmi des soupirs, elle lui reprochait son ingratitude et son égoïsme. Égoïsme ! Au souvenir de ce mot écrit, de la petite écriture régulière et volontaire de Mme Balzac, il se mit à rire douloureusement. Il regarda ses bougies qui grésillaient et mouraient dans leurs flambeaux. Il avait la main courbaturée, la tête brûlante. Il se jeta sur son lit et s'endormit.

Il faisait jour lorsqu'il s'éveilla ; il poussa ses persiennes ; le vert des arbres était encore bien pâle. Il avait faim. Il avala du café froid et se remit à sa table, qu'il poussa devant la fenêtre pour avoir sur ses papiers toute la jeune et fraîche clarté du ciel. Il prit sa plume. Les belles images du *Lys* passèrent devant ses yeux. Que ce devait être beau au petit jour, cette ferme dont il rêvait ! Elle devait recevoir les premiers rayons du soleil ; l'éveil de la vie et de l'amour. S'il y courait? Il regarda ses papiers : le père Goriot lui faisait signe... Paris... ce monstre ! Il fallait dire adieu à l'Indre, à la vie champêtre !... Ah ! c'est à Paris aussi, dans cet enfer qu'il placerait son *César Birotteau*, parmi toute une horde de canailles grinçantes. Dans le domaine des affaires ce serait le pendant du *Lys*, domaine du sentiment. Il créerait une figure d'homme qui serait la candeur commerciale. Elle était en train, celle-là aussi, de prendre forme doucement en lui. Elle s'épurait. Mais il fallait à la fois qu'elle fût naïve et vraie, la vertu sans l'intelligence, l'ingénuité du cœur sans esprit... Il ne la sculpterait que quand il la senti-

rait bien en main. « Allons, mon pauvre Goriot, à nous deux ! »

Vers huit heures, le domestique vint lui demander ce qu'il désirait :

— Deux doigts de vin blanc, dit-il ; deux œufs à la coque ; encore une cafetière de café et trois bougies, si madame veut bien ; car ce jour cru m'est une fatigue ! Le soleil est un brave garçon, utile, mais il ne vaut pas la bonne clarté intérieure, et il la tue, quand on le tolère !

On lui remonta tout ce qu'il demandait. Il mangea, ferma ses persiennes, et se remit au travail avec l'émotion d'un coureur qui entend le signal du départ. Ah ! ce jour-là, quelle verve il eut, quelle rapidité, quelle saveur dans le dialogue ! Il lui semblait entendre tous ses personnages parler à la fois ; il n'avait pas le temps matériel de transcrire leurs paroles ; il en perdait.

Vers six heures, épuisé, il dormit un peu. Il venait encore d'entendre la cloche d'un repas. Il dit en souriant :

— Ce doit être pour se mettre au lit !

Et il s'allongea. Vers minuit, un grondement de tonnerre l'éveilla. Il alla à sa fenêtre. Il faisait une nuit exceptionnellement noire et lourde ; mais cette lourdeur était traversée par des courants d'une électricité invisible encore, que Balzac ressentit non dans les nerfs, mais, lui sembla-t-il, dans le fond de l'âme. Il n'eut pas besoin de reprendre du café. Il y avait un orage lointain ; la nature était immobile comme si elle le redoutait ; et lui en recevait des fluides qui le pénétrèrent. Il se remit au lit, laissant sa fenêtre ouverte ; puis à la lueur d'une bougie, où un noir papillon venait se brûler les ailes, il décida d'écrire la mort du père Goriot, qui n'était qu'indiquée dans sa première version.

On entendait des roulements sourds, que l'écho répétait de vallée en vallée ; aucun air ; quelques gouttes de pluie tombaient pesamment sur les arbres, dont pas une feuille ne remuait. Il dit, en prêtant l'oreille : « C'est un orage qui vient du sud. » Et tandis que son corps comme toutes choses était attentif et presque engourdi, il se sentit un cœur neuf, sous l'impulsion d'une force nouvelle. C'était une de ces heures où soudain, sans effort, il se dédoublait. Il s'échappait pour ainsi dire de sa nature, et entrait dans l'enveloppe d'un autre. Aujourd'hui, c'était le père Goriot. Il n'était plus

Balzac, ne sentait plus sa grosse personne; il communiait si profondément avec le silence qui l'environnait que l'hallucination lui était aisée. Les grondements dans le ciel ne venaient pas l'interrompre. Ils complétaient au contraire l'atmosphère tragique dans laquelle il entrait. Car il se trouvait maintenant sur un grabat de la pension Vauquier. Et il haletait et il appelait : « Mes filles! mes filles! Je veux les voir! Envoyez-les chercher par la gendarmerie. De force! La justice est pour moi! Tout est pour moi, la nature, le code civil! » En écrivant, pendant que sa plume courait sur le papier, il appelait réellement, à mi-voix, d'une gorge qui râlait :

— Oh! elles viendront! fit-il...

Il fermait les yeux comme s'il les voyait.

— Venez, mes chéries! Venez encore me baiser, un dernier baiser, le viatique de votre père, qui priera Dieu pour vous, qui lui dira que vous avez été de bonnes filles, qui plaidera pour vous!

Balzac, renversé sur ses oreillers, respirait comme le père Goriot, roulait des yeux terribles, et soudain adoucis, puis la bouche affreusement amère essayait un sourire qui était une supplication. Auprès de son lit, il voyait Bianchon et Rastignac. Il crut qu'ils bougeaient. C'était la lumière d'un éclair, qui ne fut suivi d'aucun bruit.

— Après tout, gémit-il, vous êtes innocentes! Elles sont innocentes, mon ami!

L'hallucination était si complète qu'il prononça toute cette phrase sans songer à l'écrire. Et elle fut suivie de gémissements, pendant lesquels, comme le bonhomme, il balançait sa tête sur le lit. Puis la plume de Balzac se remit à courir, tandis qu'il continuait de geindre et de parler, et cette fois elle allait si vite qu'il ne la regardait même plus pour ne pas gêner l'inspiration, et elle marquait seulement les premières lettres des mots.

— Tout est de ma faute! soupirait-il, sanglotait-il. Je les ai habituées à me fouler aux pieds!

Il eut un cri désespéré :

— J'aimais ça, moi!

Et soudain, le visage luisant de sueur (car cette nuit opaque où l'orage pesant s'accumulait sans éclater, était écrasante), Balzac cria :

— Écrivez-leur que j'ai des millions à leur laisser!

D'une main tremblante, celle qui tenait la plume, il faisait signe : « Allez ! Écrivez vite... » De l'encre tomba sur le drap.

— Parole d'honneur ! J'irai faire des pâtes d'Italie à Odessa. (Ses yeux s'étaient agrandis, pour prouver sa loyauté.) Il y aura là des millions ! Je veux mes filles ! Je les ai faites ! Elles sont à moi !

La plume griffa le papier. L'écriture, d'abord serrée, était devenue si rapide qu'elle couvrait une page avec dix lignes.

— A boire ! A boire ! cria Balzac-Goriot. Ma tête est une plaie ! Les entrailles me brûlent ! Ah !... Ah !... Mettez-moi quelque chose sur la tête ! La main de mes filles, ça me sauverait !

Enfin il se sentit qui mourait, et pour mourir, il lâcha sa plume ; elle roula par terre ; il s'allongea comme un homme torturé par ses souffrances, étendit les mains de chaque côté de son lit, près duquel il voyait toujours Bianchon et Rastignac, et... brusquement il redevint Balzac ! Il venait de faire une trouvaille magnifique. Le sens de l'art et la joie de l'artiste lui revenaient. Il imaginait, tout naturellement, par son geste de mains, que le père Goriot caressait les têtes des étudiants, et croyait toucher ses filles !

— Ah ! mes anges !

Il ramassa sa plume, et écrivit ces trois mots de génie d'un trait fulgurant, dans le temps qu'il fallut à un nouvel éclair blafard et muet pour transfigurer la chambre.

Il acheva son roman pendant les heures de nuit qui lui restaient. L'orage pesait toujours sans éclater ; et Balzac, dans une transpiration qui faisait une buée autour de lui, continua de s'associer aux sourdes et obscures forces naturelles, participant de deux mondes à la fois, respirant dans l'un, voyant dans l'autre, créant dans celui-ci, écrivant dans celui-là.

Le matin fit ce que les ténèbres n'avaient pu. Le soleil condensa les nuées. Une pluie calme et abondante tomba. Le ciel s'ouvrit. L'air circula. Il fit clair et bon. Et tout à coup, sur les neuf heures, Balzac poussa ses persiennes et, de sa fenêtre, en chemise, appela d'une voix joyeuse.

Le cocher parut, le cuisinier, M. de Margonne.

— Bonjour, cria-t-il.

Il avait la crinière au vent, et l'air d'un lion.

— J'ai fini, mes amis ! C'est superbe ! Quand vous me

lirez, vous pleurerez ! Mais je n'en peux plus, et j'ai une faim dangereuse. Coupez-moi une livre de pain, étalez dessus une livre de beurre ! Et préparez-moi un bain, voulez-vous ! Je descends !

Il se retourna. La chambre était dans un désordre incroyable. Les couvertures du lit au milieu de la pièce ; l'encrier sur la soucoupe d'une tasse ; la tasse sur une chaise ; des papiers partout. Il éclata de rire :

— Ah ! Ah ! On voit qu'on s'est battu ici cette nuit ! Un vrai champ de bataille !

Mais la dernière feuille du *Père Goriot*, avec la dernière phrase, suivie de cette date : *Saché, septembre* 1834, s'étalait sur le lit, qui à vrai dire, avait été celui du mourant ; et la poudre dorée, dont Balzac d'une main nerveuse l'avait séchée, restait prise dans l'encre des lettres, et étincelante, attestait la victoire.

RENÉ BENJAMIN.

(A suivre.)

La renaissance du Vitalisme

I

Un philosophe des temps futurs ne manquera pas d'admirer le balancement des opinions, qui permit aux idées pasteuriennes de briller du plus vif éclat dans le moment même où elles allaient passer de mode et montrer leur faiblesse. Le centenaire de Pasteur fut une manière d'apothéose, où cet homme distingué fut élevé, et dans l'idée de ses admirateurs, à jamais, au rang de fétiche international. Par une sorte de consentement universel, du balayeur des rues au savant le mieux classé, tous communièrent dans une adoration sans réserve pour ce catholique pratiquant, dont la statue soutenait sur ses épaules le temple croulant du matérialisme.

Un contemporain, entraîné dans de si vifs mouvements de reconnaissance et d'admiration, a quelque peine à retrouver sa raison, à s'établir dans une calme place d'où il puisse observer sans surprise un si bel enthousiasme, et pour parler franc, du mérite à garder son bon sens. Il faut ici faire figure d'amateur de paradoxes, pour mener un bon combat. L'aventure toutefois vaut d'être tentée, d'autant qu'une critique serrée des idées du jour doit conduire un esprit méthodique à réclamer, touchant les contre-vérités qui ont fait la gloire du siècle passé, des acquêts

anciens qui lui permettront de restaurer et d'agrandir la maison d'Hippocrate.

II

L'œuvre de Pasteur est double. Elle a résolu en premier des problèmes qui se posaient aux hommes depuis que des têtes bien faites pensaient. Elle a détruit le mythe de la génération spontanée. Elle a prouvé que toute cellule naissait d'une cellule, que tout être continuait un être, que la vie était fonction de la vie. Elle a enrichi la légende et l'a fortifiée. De l'arche de Noé au laboratoire du vingtième siècle, la courbe est fermée. Nous voici murés, à l'abri des illusions que se plaisaient à fabriquer l'imagination des savants présomptueux. N'est-il donc pas merveilleux qu'une doctrine si conforme à l'ordre religieux, si nourrie d'intelligence aristocratique, ait recueilli les acclamations des foules et de leurs maîtres démocratiques? C'est que Pasteur ne fut pas seulement un philosophe : il fut un guérisseur. Et ici sa philantropie l'entraînait à une politique scientifique qui allait nous perdre pour un long temps. Il ne s'agissait plus de fortifier les meilleurs, de façonner une humanité à l'image des héros. Il fallait obéir aux exigences du sentiment, sacrifier à une paresseuse pitié. La qualité cédait, comme le demandait l'époque, à la quantité. Affaiblir mais guérir, telle fut la logique de la thérapeutique pasteurienne. Un cortège de disciples suivit le maître et bientôt le dépassa.

Cette doctrine pasteurienne disait ceci : une maladie a une cause qui n'est pas du malade lui-même. Elle éclate à la suite d'un ensemencement sur un point du corps de cellules parasites, qui se reproduisent et pullulent et empoisonnent le malade. Contre cet empoisonnement, le corps résiste par ses moyens propres. Il mobilise des cellules de défense, il distille des contre-poisons qui lui permettent de neutraliser les toxines sécrétées par les microbes et de les détruire eux-mêmes. L'art du médecin sera donc de fournir au malade des moyens de défense tout préparés, analogues à ceux qu'il s'efforce, trop souvent en vain, de fabriquer. Et Pasteur mettait en merveilleux exemple une méthode singulière. Il devançait en quelque sorte l'infection et donnait une infection semblable mais atténuée, laquelle

mettait le patient à l'abri de celle qui allait le tuer : ce fut la vaccination contre la rage, qui eut le plus brillant succès. Bientôt la méthode fut appliquée aux maladies déjà déclarées. Puis enfin aux maladies à venir. Ici commence le règne de la doctrine pasteurienne, des vaccins et des sérums.

On le voit, dans cette lutte entre le terrain et le germe, Pasteur s'appliquait à affaiblir le germe, non pas à fortifier le terrain. L'infection thérapeutique que l'on proposait au patient pour le mettre à l'abri d'une infection pathologique, le rendait, il est vrai, résistant à l'invasion d'un germe, donc le fortifiait, pourrait-on dire. Mais cette qualité acquise ne l'était point par une excitation des forces naturelles de résistance du terrain. Elle venait d'une collaboration chimique, qui donnait, en dernier, au sujet, les avantages de la convalescence, touchant une maladie spécifiée. Le terrain après cette aventure était-il plus fort? qui oserait le dire? Et qui ne voit que la doctrine pasteurienne, dans son principe, n'est qu'une adaptation intelligente, habile et pratique de la variolisation ancienne. Alors, des médecins hardis, impuissants à brider des épidémies qui décimaient le peuple et la cour, n'hésitaient point à inoculer à des clients encore sains, du pus ramassé sur des varioleux dont l'infection semblait bénigne. Politique à la Gribouille, qui parfois sauvait un homme, lequel n'eût peut-être point été malade. Mais la peur excuse tout. Les vaccinés de la fièvre typhoïde qui meurent aux armées, s'ils ont de la culture et le goût des idées, trouveront quelque ressemblance entre leur cas et celui des inquiets du temps de Louis XV. Eh quoi ! dira-t-on, allez-vous mettre en parallèle quelques morts et les millions d'hommes qui pourraient mourir? N'insistons pas. La loi du nombre nous condamnerait.

L'on découvre ici les causes du succès des idées pasteuriennes, en même temps que l'on devine les occasions de ridicule qui s'offrent à les combattre. Les faits sont là, proclame M. Homais. Il est bien vrai. Il est bien vrai que le jour où Pasteur fut « ébloui par un éclair de génie », comme on dit, en observant que le virus vieilli du choléra des poules immunisait ces volatiles contre un virus virulent, il sauvait par conséquence des millions d'hommes d'une mort prochaine et retardait la recherche scientifique d'un siècle.

Examinons, toutefois, l'heureuse suite des découvertes

de Pasteur et de ses disciples. Peut-être y trouverons-nous quelques raisons d'être prudents. Mais d'abord limitons les données d'une entreprise si irrespectueuse. L'on aime à confondre, dans une même gloire, les découvertes de cet illustre savant touchant la génération non spontanée, et les découvertes touchant les vaccins. Ne nous prêtons pas à cette confusion. Nous avons déjà marqué notre admiration pour les recherches de Pasteur qui ont prouvé la sottise des rêveurs qui pensaient que la vie peut se créer par artifice. Pasteur a fait là œuvre solide. Nous y reviendrons; et notons les effets de ce bon travail dont le premier, qui allait être un merveilleux bienfait pour l'humanité, fut l'institution en chirurgie, à l'exemple de Lister, de l'antisepsie, puis bientôt de l'asepsie. Sans ce bon travail, la chirurgie moderne n'existerait pas. Mais passons : il s'agit ici des vaccins, et de cette thérapeutique qui veut soigner le mal par le mal.

Mais peut-être ne sera-t-il pas inutile de classer ces vaccins. Il en est de deux sortes. Il en est de curatifs, et il en est de préventifs. Ne pesons pas les deux dans la même balance. Les fidèles de Pasteur auraient trop beau jeu à défendre l'action bienfaisante de certains produits découverts par le maître ou par ses disciples. Celui-là serait bien fou, aujourd'hui, qui mordu par un chien enragé n'irait pas se faire soigner à l'Institut de la rue Dutot. Celui-ci serait bien criminel, qui, aux premiers signes d'une diphtérie, n'injecterait pas à son enfant malade le sérum de M. Roux. Mais qu'est-ce à dire? L'on se trouve, en présence de malades ou de candidats à une maladie mortelle, si manifestement en danger, que les moindres risques d'un traitement efficace doivent être acceptés. C'est une thérapeutique d'urgence et dont il faut subir l'absurdité, et le désordre comme on subit l'eau des pompiers pour éteindre un incendie. L'erreur est d'affirmer qu'il n'existera pas, un jour, une meilleure recette pour éteindre les incendies que l'eau des pompiers; l'erreur est de ne point la rechercher, parce qu'on se vante de posséder une panacée excellente en soi, et de confondre un truc en quelque sorte empirique avec une doctrine soutenue de raisons intelligentes.

Mais venons-en aux vaccins et sérums préventifs qui nous offriront une occasion plus favorable de juger les idées pasteuriennes et leur néfaste ambition; les idées pasteuriennes, di-

sons-nous, encore que Pasteur n'ait jamais appliqué à l'homme cette méthode si singulière — peut-être était-il trop prudent — et qu'il en ait laissé la gloire à ses élèves. Nous voici donc appelés à admirer une médecine préventive qui, connaissant la faiblesse de l'homme, va s'appliquer à lui distribuer de petites maladies pour le préserver de grandes maladies. Il va sans dire que tous les vaccins et tous les sérums de ces prévoyants philantropes n'enferment que des microbes apprivoisés et des toxines de tout repos. Si d'aventure vous mourez de la précaution, c'est à la malice de la nature que vous devez vous en prendre. Si vos reins sont corrodés, votre foie ébranlé, vos artères fatiguées, n'oubliez pas que vous eussiez pu souffrir d'une maladie naturelle, qui cette fois n'eût pas manqué d'être virulente, et qui du coup vous eût tué tout raide. Réjouissez-vous donc et devinez quelle autre infection vous menace, dont vous avez intérêt à vous mettre à l'abri par une autre vaccination.

Dans une affaire où l'exercice du bon sens devrait suffire à nous prémunir, il paraîtra singulier que nos contemporains s'abandonnent si docilement à des illusions. Car l'esprit géométrique, à lui seul, devrait suffire à nous garder des fantaisies de la mode, et c'est ici l'occasion de proposer aux admirateurs des disciplines modernes un raisonnement par l'absurde qui peut convaincre tout esprit rebelle aux mirages. Imaginons donc, par une anticipation qui n'est pas bien hardie, que toutes les maladies infectieuses, dûment repérées et cataloguées, aient été soumises au pouvoir d'un vaccin préventif. L'on pourrait dresser une assez belle liste de ces maladies, auxquelles pas un de nous ne peut se vanter d'échapper. Elle emplirait plusieurs pages : quelles seront donc la conduite d'un hygiéniste prévoyant et la résignation de son patient?

La plupart de ces infections menacent le jeune âge lui-même. Il ne faudra donc point balancer à commencer d'immuniser l'enfant dès sa naissance. Grâce aux « effets du progrès » nous avons déjà coutume, par habitude empirique, d'initier le nouveau-né aux bienfaits de la prudence en lui inoculant la vaccine jennérienne, qui, par un heureux hasard le protège, un temps, contre la variole. Il ne faudra pas hésiter à lui injecter, en plus, des virus préventifs contre d'autres maux qui le menacent semblablement : rougeole,

scarlatine, méningite, diarrhée, varicelle, etc... Ce sera l'amusement de son enfance. A l'adolescence seront réservées la fièvre typhoïde, les paratyphoïdes, le tétanos, le charbon, la grippe, la pneumonie, les streptococcies, les staphylococcies, etc... J'en passe et des meilleures. L'âge adulte se verra préservé du choléra, de la peste, de la morve, de la dengue et des maladies rares ou nouvelles. Qu'on n'imagine point que j'oublie la tuberculose. Ou nous y vouera de la naissance à la mort si quelque fanatique ambitieux découvre le moyen de nous y soumettre modestement. C'est le secret de demain. Mais il restera peu d'espoir de soigner les vieillards, et pour cause. Ils seront morts guéris.

Il faut se représenter avec force qu'une vaccination n'agit que pour un temps, comme la maladie dont elle est l'atténuation ; que bien loin de fortifier le corps contre d'autres infections, elle l'ébranle ; qu'elle tend, enfin, à affaiblir les forts en conservant les faibles. Que la technique pasteurienne nous offre des statistiques magnifiques, qui le nierait? Dans son essence, elle n'est qu'une thérapeutique de pis-aller, valable pour un temps, pour des conditions données : la guerre par exemple. Ici un précieux matériel humain devait être conservé pour le combat, sans souci de ses chances et de sa santé futures. Ici la loi mathématique jouait seule et le résultat était bon si la méthode était efficace.

Enfin, cette méthode d'universelle vaccination née des idées et des travaux de Pasteur, quel est son avenir? Le propre de l'esprit primaire, dont cette thérapeutique pseudo-scientifique est la favorite, est de concevoir le développement d'une donnée admise et cultivée suivant une ligne ascensionnelle de progrès indéfini. Il n'y a pas bien longtemps, l'on voyait dans l'usage des vaccins un moyen radical de stériliser la planète et de délivrer les hommes des maladies infectieuses. Il n'est plus question de ces beaux projets que quelques instituteurs doivent encore faire miroiter aux yeux des petits enfants. Nos savants sont déjà un peu plus méfiants. Peut-être certains devinent-ils les dangers que cette acclimatation des microbes réserve à l'humanité et les désastres qui peuvent naître d'une expérimentation universelle. Une sélection naturelle permettait aux hommes d'autrefois de s'immuniser par leurs propres moyens, accordait la vie aux plus

résistants et sacrifiait les plus faibles. Cette immunité héréditairement transmise assurait le sort de l'humanité : non pas de tous les hommes mais des meilleurs. Il en va tout autrement aujourd'hui où les vaccinations, par un artifice, viennent en aide aux faibles comme aux forts et sauvent les deux au prix d'une déchéance. Par contre, peut-on ne pas douter que pour des raisons analogues, mais inverses, la virulence microbienne ne risque de s'exalter? N'y a-t-il pas quelque sagesse à imaginer que des races de microbes soumises à la contre-attaque des vaccins, s'habituent peu à peu à cette contre-intoxication? Considérons un tétanique, un diphtérique, soignés par des injections antitétanique et antidiphtérique, qui meurent. Ils n'emporteront pas dans la tombe tous leurs microbes : beaucoup reprendront leur cycle biologique. Qui ne pense que ces microbes, avec le temps, de passage en passage, acquerront une résistance spéciale à la thérapeutique pasteurienne et d'autant mieux que le terrain où ils viendront demain s'ensemencer aura perdu ses qualités naturelles de résistance. Il semble que, certains échecs qu'on aime à ne point rappeler, certaines déceptions, plus nombreuses à mesure que le temps passe et que l'on s'éloigne du jour où telle panacée fut découverte, peuvent aujourd'hui trouver un commencement d'explication, à la lumière de cette hypothèse. Et ne peut-on pas redouter la soudaine virulence de microbes, jusqu'à présent innocents, s'abattant sur les hommes et les accablant avant que les laboratoires ne soient armés? L'épidémie d'après-guerre est une première et inquiétante leçon de choses.

III

La doctrine de Pasteur est une doctrine de chimiste et de zoologiste, non pas de clinicien. Si les pasteuriens ont été merveilleusement habiles à séparer les espèces microbiennes, à mesurer leur virulence et à la combattre, il semble bien qu'ils aient accepté le terrain humain comme un terrain commun, une terre uniforme d'expérience et de traitement. Ils ne furent pas médecins.

Ils ne furent pas davantage physiologistes. Et il est assez imprévu d'avoir à noter que Pasteur et ses élèves ne s'attardèrent pas à la grande découverte du maître, qui

pouvait les entraîner sur la vraie route. Cette évidence reconnue, à savoir qu'il n'y a pas de génération spontanée, ne fit briller à leurs yeux, cette fois, aucun « éclair de génie ». Pasteur parut s'y résigner, comme à regret, après tant de recherches pour écraser ses adversaires. Les disciples avaient d'autres soucis. Il semble bien qu'aucun d'eux n'ait entrevu l'effet qui devait commander toutes leurs recherches. S'il n'y a pas de génération spontanée, si toute cellule naît d'une cellule, c'est donc, que de cellule à cellule se transmet un invisible, un impondérable, un incommensurable, qui est la vie. C'est donc que les réactions physico-chimiques qui peuvent agiter la matière ne sauraient l'animer. C'est donc que dans la lutte entre un être vivant et des parasites vivants, entrent en jeu des forces qui ne tombent sous aucune mesure des sens. Que dans cette bataille, les réactions de deux matières opposées nous donnent l'apparence d'un jeu purement physico-chimique, soit. Mais qui ne voit que le terrain où se joue le combat est mis en œuvre par une force vitale que notre entendement peut saisir, mais que nos instruments ne sauraient déceler : la vie. Que cette force vitale mystérieuse quitte le terrain où elle s'exerçait, tout s'écroule. Les merveilleuses réactions physico-chimiques qui faisaient l'admiration des laboratoires s'éteignent. Il n'y a plus qu'une boue qui va au néant.

On estimera sans doute singulier que la preuve de la génération non spontanée fut donnée dans le moment même, ou presque, où allait naître, croître et s'imposer aux esprits faciles, une doctrine de sottise et de déraison : la doctrine physico-chimique. Les pasteuriens n'en furent qu'à moitié responsables, car tout occupés de leur grande cuisine, ils négligèrent ou dédaignèrent des recherches sans doute jugées inutiles et entachées de métaphysique. Mais dans cette fin d'un siècle stupide, d'autres « penseurs » sans vergogne réussirent à se tailler une belle place par le seul usage de la bêtise. Venue d'Allemagne, cette thèse matérialiste atteignit au plus haut de sa gloire en Amérique. Il y a quelque honte à avouer que la France ne fut pas épargnée. Et l'on vit le triste spectacle de savants qui ne croyaient qu'à la raison, et qui refusaient de reconnaître une évidence qui s'imposait à l'intelligence sous le prétexte que cette évidence ne tombait pas sous leurs sens. En vain

reconnaissaient-ils les limites et les erreurs de ces sens. Ils s'attachaient avec une patiente obstination à mesurer ou peser ce qui échappait au faible pouvoir de leurs instruments et montraient une entière et dédaigneuse indifférence à des causes qui avaient le malheur d'être spirituelles.

La question du vitalisme qui semblait réglée par les découvertes de Pasteur sur la génération non spontanée, tout au contraire, fut reprise avec autant d'ardeur, de sottise et de mauvaise foi qu'on le peut imaginer. Battus sur le terrain de la reproduction, les matérialistes allaient porter la dispute sur un autre terrain. Mais ce n'était qu'une feinte et cette reproduction elle-même, ils l'expliqueraient comme tout autre phénomène cellulaire, par le jeu de simples forces physico-chimiques : la vie n'existe pas comme collaboratrice de la matière, elle n'existe pas en soi ; elle est le produit de transformations auxquelles se plaisent, sous l'influence des forces physiques, les infinies combinaisons de la substance organique.

Il y a dans certaines thèses une abondance d'absurdités qui rend leur discussion frivole et comme sans attrait. L'on éprouve quelque scrupule à lutter pour prouver l'évidence. Quand l'humanité savante sera sortie du brouillard où elle se plaît, il semble que notre époque lui paraîtra chimérique et que des esprits ordonnés auront peine à comprendre le mysticisme matérialiste qui, au nom de principes, a nié les preuves de la raison. Un dogme s'établit, né des découvertes amples et rapides qui éblouirent les premiers chercheurs, et nia *a priori* l'influence des forces surnaturelles dans le domaine des forces naturelles. Il se fit, par une sorte de consentement tacite auquel acquiescèrent même les moins matérialistes des savants, une séparation entre l'esprit et la matière. Il y eut des recherches de laboratoires, il y eut des discussions philosophiques : aucun lien ne joignit ces activités humaines. Mais comme la science ne connaissait que la matière et comme il fallait bien toutefois rendre compte en physiologie de phénomènes qui n'étaient pas matériels, elle en vint à cet artifice psycho-physiologique de mesurer les effets visibles des variations de l'activité vitale, estimant, ce faisant, qu'elle mesurait cette activité vitale elle-même et l'expliquait. Dans le même temps, par l'artifice de la physico-chimie, elle expliquait de façon analogue les causes des phénomènes de nutrition, de mouve-

ment et de reproduction, dans la cellule et dans les ensembles cellulaires.

L'œuvre de Pasteur, touchant la génération non spontanée, menaçait-elle donc ruine? Car si l'activité d'une cellule ne vient que de combinaisons chimiques s'exerçant sous l'influence de forces physiques, si cette activité n'est donc qu'un produit physico-chimique, si elle obéit enfin aux commandements de l'expérimentateur, qui ne voit que la découverte de la génération non spontanée est en péril? A défaut de la nature, un savant habile ne saurait-il pas fabriquer une cellule? Hélas! La matière n'obéissait pas du tout aux commandements de l'expérimentateur. L'univers n'est pas si docile. Sur le papier et en thèse, tout allait bien, mais il était aussi impossible aux hommes de fabriquer une cellule sans le secours d'une cellule préexistante, qu'à la nature toute nue. Allait-il donc falloir confesser son erreur, s'en revenir tristement aux idées de Pasteur qui sentaient la genèse? C'était mal connaître le parti pris de cerveaux laïques.

Il n'y a pas d'amusement plus comique que la lecture d'un traité de physico-chimie. C'est par tonnes qu'il faudrait peser cette littérature de contresens qui s'attache à emplir le vide du bruit des mots. Tous les livres où la moderne discipline s'exerce, se valent, et rappellent ces boniments de foire où, devant de belles enseignes ornées de sirènes aux seins généreux, un bateleur tente l'imagination des garçons : passée la porte, seule s'offre à la curiosité des visiteurs une pauvresse à demi cachée dans un baquet. On feuillette ces traités de physico-chimie en éprouvant la déception de toujours voir les preuves remises au chapitre suivant et la solution d'un problème alléchant au prochain livre. Il faut avouer, les mains pleines des matériaux suffisants à assurer la vie, qu'on ne peut la créer ; et cela quand tout grouille de vie autour de nos orgueilleux, quand, tout autour d'eux la vie flambe, s'éteint, se rallume par le miracle de la vie, et les éblouit de clartés surnaturelles.

Les amateurs de physico-chimie ne comprennent pas que leurs découvertes ruinent leurs théories et que plus la matière semblera une machine délicate, plus nous serons entraînés à chercher l'animateur qui construit et met en marche cette machine, qui la conduit, qui l'abandonne enfin, pour la laisser s'éteindre et se rouiller dans la mort. Ils ne voient pas que

tout ce qui tombe sous leurs sens est effet, et que tout ce qui échappe à ces sens, mais brille aux regards de l'intelligence, est cause. Ils se refusent à connaître l'être invisible sous le phénomène que leur science impatiente se hâte à mesurer. Leur parti-pris se montre à la prédilection qu'ils marquent pour les organismes les plus rudimentaires. Dédaignant l'étude des animaux supérieurs dont les réactions nerveuses sont difficiles à soumettre au feu de leurs alambics, ils se consacrent avec courage, avec une sorte de pieuse obstination, aux plus minces filaments de protoplasme. Abandonnons-les à cette délectation vaine. Car, si policée que soit la cellule isolée, nous ne pouvons que découvrir, mais mal étudier le principe vital qui l'anime. Elle nous offre le plus faible essai des forces nerveuses qui gouvernent le monde. A la suite de ceux que la physico-chimie a déçus, à la suite des hommes qui s'éveillent d'un long abêtissement, il nous faut, pour découvrir l'empire de ces forces nerveuses qui sont la vie, étudier les mouvements de la plus parfaite machine qu'elles aient réussi à construire dans notre Univers : l'Homme. Machine vivante — car il n'y a pas de vie sans l'utilisation par un fluide vital d'une matière mise en œuvre — d'une sensibilité qui échappe encore à nos recherches, d'une complication qui dépasse, sans doute, les ressources de notre analyse, éternellement remise en chantier au cours des générations, et qui, par une volonté divine qui domine notre faible entendement, est offerte au gouvernement d'une âme, pour montrer dans cette conduite les qualités de sa vertu.

IV

Nous voici donc, partant des découvertes de Pasteur sur la génération non spontanée, et après avoir admiré la fausse ambition de ses disciples attentifs seulement à la graine et dédaigneux du terrain, amenés à étudier ce terrain. Nous voici, l'évidence faite du néant des théories physico-chimiques, conduits à regarder de plus près cette qualité cardinale de toute matière vivante : la vie.

Il est vain de vouloir séparer, dans une exacte analyse, le terrain matériel de la vie qui l'anime. Nous ne savons rien

de ce que peut être une force vitale hors de la matière. Et toute matière que la vie n'anime pas est poudre. Le terrain, c'est un protoplasme, et c'est un protoplasme vivant dont l'histoire peut se résumer : il naît, il se reproduit, il meurt. C'est une entreprise déraisonnable de vouloir dissocier ce qui est inséparablement uni. C'est l'erreur des chimistes et des physiciens : ils pèsent les atomes de la cellule et les voilà tout savants ; mais la vie ne pèse rien sur leurs balances. C'est l'erreur des métaphysiciens : ils dédaignent la matière, et leur doctrine n'est qu'un jeu de la pensée. Toute cellule, corps et vie, naît d'une cellule vivante, et transmet de son corps et de sa vie à une autre cellule née d'elle-même. Il a fallu un siècle d'orgueil et d'égarement pour nier ce mystère.

La cellule naît, se reproduit et meurt. Mais elle lutte aussi : c'est la condition de sa durée. Placé dans un milieu instable, l'organisme est forcé de réagir contre mille forces qui le menacent, forces physiques, forces chimiques, forces physiologiques. C'est cette bataille contre les forces physico-chimiques que les matérialistes ont si nettement perçue qu'ils en ont fait l'essentiel de la lutte, sans reconnaître que les ressources mises en œuvre par les cellules pour lutter contre la matière demandaient le commandement d'une force animatrice qui sût opposer les combinaisons aux combinaisons, les armes défensives aux armes offensives ; comme des témoins sans perspicacité qui noteraient le jeu merveilleux de deux épées et admireraient les étincelles des fers froissés, sans vouloir connaître les duellistes qui tiennent ces épées aux poings. C'est cette bataille contre les forces physiologistes que les étranges cuisiniers formés par Pasteur ont mal jugée, comme ces utopistes qui pensent arrêter les criminels en les moralisant, au lieu d'armer les bons citoyens et de fortifier les lois de l'État.

Ce terrain vivant, que nous venons de définir, où saurons-nous donc en trouver une image claire et nette? Nous avons reconnu que la cellule simple, mal « différenciée », ne nous en donnait qu'une vision assez trouble et qu'il fallait, dans une entreprise si hardie, nous en tenir à l'homme même ! Eh ! dira-t-on, voici un terrain bien divers ! Il est vrai. Mais qui ne devine que dans son essence ce terrain humain est le lieu où habitent les forces nerveuses qui commandent la vie des cellules : le systè

nerveux? Quel clinicien n'a mille fois reconnu cette domination du physique par les forces nerveuses? Absurdité, certes, si l'on s'en tient à la lettre : une matière vivante ne peut vivre que dans des conditions matérielles données. Ces forces nerveuses seraient bien impuissantes à entretenir la vie au delà des ressources d'une stricte économie si les vivres venaient à manquer et la vie n'est possible que là ou des gains viennent compenser les pertes. Il en va tout de même des nécessités physiques et chimiques, température, radiations, milieu, etc., qui seules permettent, dans des limites étroites, la vie. Mais dans ces limites étroites, les forces vitales du système nerveux gouvernent. Le couteau qui coupe la corde de l'arc rend impuissant l'archer. Mais qui ne voit que le jet de la flèche dépend de la force de l'archer?

Qui ne voit que la vitalité — la vitalité comme osent écrire les plus matérialistes des physico-chimistes ! — est fonction de l'influx nerveux? Ne voyons-nous pas ce même homme, qui depuis des mois et sans malaise, baigne dans un air riche en microbes, dont les poumons sont semés de pneumocoques (c'est notre aventure habituelle tout au long de l'année) soudain frissonner et tomber vaincu sous l'influence du froid qui endort ses forces vitales et engourdit ses nerfs défensifs? Est-ce le froid qui a rendu plus virulents les microbes qui le parasitaient? Qui oserait le dire? C'est le terrain qui a faibli. Et il a faibli parce que les nerfs qui l'animaient et que commandaient les centres nerveux ont faiblis. Il y aurait mille exemples à offrir de cette domination des cellules par le système nerveux. Les physico-chimistes ont triste jeu à soutenir que cette bataille entre le terrain cellulaire et les cellules microbiennes n'oppose que des combinaisons matérielles et que la victoire ou la défaite ne sont que le fruit de phénomènes pondérables et mesurables. S'il fallait une expérimentation cruelle pour les convaincre, la guerre subie ne la leur offrirait-elle pas? Alors, sous le fouet de la nécessité la plus dure, n'avons-nous pas vu les forces vitales des hommes de tous les peuples, se tendre à la limite du possible? Qui donc aurait su prévoir que des sédentaires, intellectuels, boutiquiers, les paysans eux-mêmes, résisteraient sans faiblir aux nuits passées dans la boue et le froid? Ce fut le fruit d'un coup d'État nerveux.

Nous commençons d'entrevoir maintenant les limites du

terrain humain et sa topographie, pourrait-on dire. Nous connaissons les ressources qu'il tire de cette protection du système nerveux, la défaite qui suit son abandon. Le dieu des forces vitales, le système nerveux gouverne. Il apprend aux cellules du corps à lutter contre les agents physiques ou chimiques, à combattre, dans la mesure de leurs vertus, les ennemis venus du dehors. Il leur enseigne l'art de fabriquer des contrepoisons. Il règle les échanges de chaque unité cellulaire, ses mouvements, son repos et lui donne le secret de distinguer l'utile de l'inutile où du nuisible, d'accumuler des réserves, de rejeter des déchets. Il choisit. Et il choisit dans le mystère, hors de la conscience, hors du contrôle de cet hôte, dont il n'est que le sujet. C'est la cause même pour quoi tant d'hommes nient sa vertu. Leur impuissance à changer, par l'exercice de la volonté, les réactions cellulaires et le jeu des organes, les entraîne à nier l'influence des forces nerveuses sur les réactions cellulaires et le jeu des organes. Leur faiblesse devant tant de phénomènes physiologiques les rend incrédules. Veulent-ils lever un spasme, abaisser la tension de leurs artères, calmer le dérèglement de leur cœur, éteindre leur fièvre, les voilà sans force. S'ils veulent marcher, ils s'aperçoivent bien vite que les mouvements qui semblent obéir aux commandements de la volonté ne leur sont permis que si mille réflexes entrent en jeu, au gré des forces nerveuses. Les conditions mêmes qui permettent à leurs pensées de percevoir le monde sensible et de se réfléchir, leur apparaissent soumises à ces forces nerveuses, qui animent le cerveau, demeure de l'hôte. Et c'est ici l'occasion de combattre une erreur ambitieuse, qui durant le siècle dernier a enchanté les matérialistes et leur a permis de bâtir un des monuments les plus absurdes de l'esprit humain.

Il arrive qu'un homme, à la suite d'une lésion du cerveau, devient paralytique. Il arrive qu'un autre, à la suite d'une autre lésion de ce même cerveau, perd la mémoire des mots ou telle faculté de l'intelligence. Ou bien ses sensations sont affaiblies. Or l'autopsie du cerveau ainsi détraqué permet souvent de reconnaître une lésion assez exactement située au même point d'un des hémisphères. Il n'en fallut pas plus pour permettre d'établir, sur des bases qu'on jugea inébranlables, la théorie des localisations cérébrales qui sembla aux innocents du dix-neuvième siècle un triomphe

raisonnable du matérialisme : théorie la plus sotte des temps modernes qui, aux mains des primaires de laboratoire, fut exploitée à merveille, mais que des savants prudents acceptaient avec défiance. La guerre, ici encore, allait apporter les résultats d'une affreuse expérience, si riche d'exemples, hélas, qu'elle allait rendre à la modestie les derniers des localisateurs. Leçon de l'esprit qui nous offre ses clartés ! L'on ne saurait, sans doute, nier l'aide favorable que la connaissance de certaines localisations apporte à la pathologie et à la chirurgie. Que certains points du cerveau jouent le rôle de centres moteurs, par exemple, qui pourrait en douter? Mais considérons l'extraordinaire ambition de doctrines qui confondent une fois encore l'effet avec sa cause, qui admirent les mouvements d'une machine sans vouloir connaître le machiniste. Quelqu'un se trouvera-t-il aujourd'hui pour venir proclamer que le siège de l'intelligence est dans les lobes frontaux? Les blessures qui ont ouvert tant de têtes jeunes et bien faites, nous ont apporté une révélation pathétique. Nous avons, étalés devant nous dans leur splendide douleur, une longue suite d'exemples qui font foi. Ces héros sans tares, qu'une balle ou un éclat d'obus a jetés bas, qu'est devenue leur force vitale, qu'est devenu le fruit de cette force vitale, leur pensée? Acceptons ici une réponse unanime : leur vie nerveuse n'est pas dissociée, leur vie spirituelle n'est pas touchée.

Entendons-nous. Cette intégrité intellectuelle est absolue dans son essence. Elle est relative dans ses effets. Une blessure à la tête est suivie le plus souvent d'un long temps où toute conscience est abolie, ou les phénomènes nerveux ne sont plus que d'ordre végétatif. Le blessé respire, son cœur bat, les échanges chimiques s'accomplissent encore. C'est alors que se joue la vie où la mort. Si la vie doit continuer d'animer ce corps sanglant, peu à peu réapparaît la conscience, mais une conscience, — et quel que soit le siège de la lésion — qui s'exerce dans son entier. Il n'y a ni affaiblissement, ni trouble d'une fonction mentale. Et la seule marque visible de l'accident qui a risqué de briser la machine cérébrale et l'a ébranlée, c'est une paresse, une lenteur à réfléchir la pensée, une fatigue à vouloir. Tout se passe comme si les animateurs de cette machine merveilleuse, d'abord mis en déroute, reprenaient leurs besognes avec une lente patience. Tout se passe, d'heure en heure, de

jour en jour, comme si des ingénieurs habiles, avec une application obstinée, réparaient un mécanisme démoli. Avec les restes d'une machine parfaite, ils rebâtissent une machine médiocre, peut-être, mais qui pourra marcher. Il nous semble parfois qu'ils usent de moyens de fortune.

Cette réparation, que vaudra-t-elle? Elle vaudra ce que vaut l'étendue du dommage. Elle vaudra aussi ce que vaut l'habileté des ingénieurs. De même que celui-ci, infecté de microbes, mourra, et celui-là, infecté des mêmes microbes, guérira, de même et pour une blessure analogue, l'un s'éteint, abandonné par des serviteurs sans courage, et l'autre vivra, soutenu par des alliés sans peur. Mais il apparaît avec évidence que le cerveau intelligent est une unique machine dont chaque partie est sans doute merveilleusement spécialisée, mais propre à suppléer les autres dans le péril. Qu'à l'ordinaire, et pour un rendement parfait, certaines parties de cette machine obéissent à une sorte d'automatisme qui soulage d'autant les animateurs : il est possible. Mais cette douloureuse leçon de choses que nous a donnée la guerre, personne aujourd'hui ne peut l'ignorer. Les blessés nous ont offert la plus haute preuve spirituelle : leurs plaies parlent.

*
* *

Il nous faut enfin, à la lumière de ces preuves, porter notre attention sur ce terrain nerveux qui par essence est le lieu des forces vitales, condition et raison de la vie, et, chez l'homme, de la pensée : le système nerveux. On ne saurait sans surprise admirer le singulier partage que les physiologistes faisaient de cet empire nerveux. S'ils le divisaient, c'était d'abord pour la commodité de la description. Ils connaissaient bien un cerveau, organe de la pensée, des organes des sens qui lui donnaient l'aliment du monde extérieur, une moelle qui transmettait ses ordres aux muscles et lui apportait des sensations périphériques, un bulbe qui gouvernait le cœur et les poumons, des nerfs sympathiques et pneumogastriques qui s'en allaient se perdre dans les organes et sans doute les diriger. Mais ils ne faisaient point une exacte opposition entre le système spirituel et le système vital. Le cerveau leur semblait le grand animateur, alors qu'il est lui-même soumis au système vital, et ils ne devinaient que mal l'importance de ce système vital. Ils

ne comprenaient pas la force souveraine et animatrice des grands nerfs végétatifs et des ganglions nerveux, dont les secrètes volontés soutiennent ou ruinent le corps. Ils ne voyaient pas que le cerveau, merveilleuse demeure sous sa magnifique coupole, n'est que la maison de l'hôte et que les serviteurs de l'hôte peuplent tout ce corps nécessaire à sa conscience, commandent à chacune des cellules, tandis que l'hôte avoue son impuissance à les exciter ou à les calmer.

Nous voici donc conduits à imaginer le terrain humain dans son entier : une cité de cellules « différenciées » auxquelles un système nerveux végétatif fournit la force vitale ; ce système nerveux végétatif lui-même, qui pénètre la moindre cellule et la gouverne, machine d'une délicatesse merveilleuse, et dont les rouages sont encore un mystère physiologique pour nous, qui assemble un appareil d'accélération, le sympathique, un appareil de frein, le pneumogastrique, des ganglions nerveux qui ont chacun leur vie propre, leurs alliances et leurs antipathies, et sans doute, des réseaux glandulaires qui enveloppent et pénètrent chaque organe ; enfin, surmontant cet édifice végétatif qui lui est nécessaire mais ne lui obéit pas, un cerveau, machine intelligente, reliée au monde extérieur par des nerfs sensitifs et des organes des sens, qui lui permettent de percevoir quelques-unes des apparences de ce monde extérieur, et tout entière employée aux ordres de son hôte à user de ces apparences, à les interpréter aux regards de l'entendement et à bâtir cette impondérable pensée qui est sa raison.

Cette dissociation de la vie a été de tout temps sentie. Elle expliquera la médecine de demain. L'on peut dès aujourd'hui affirmer que le vingtième siècle sera le siècle des découvertes végétatives. C'est en étudiant les forces antagonistes qui usent du sympathique, du pneumogastrique, des ganglions nerveux et des plexus organiques, c'est en prospectant le bulbe, que les cliniciens de demain créeront une saine, logique et véridique science des maladies.

Que nous serons loin des empiriques recettes de Pasteur et de ses disciples ! Une cellule, un corps en état de résistance nerveuse, ne s'ensemence pas. L'homme, depuis le commencement des temps, est réfractaire à toutes les infections microbiennes : mais l'homme, ce ne sont pas tous les hommes, à tous les moments de leurs vies. Qu'importe !

Il est un terrain humain, c'est-à-dire tel système nerveux, que les parasites n'entament pas. C'est le héros qu'il faut donner en exemple aux faibles et aux malades.

L'étude du cancer nous apporterait, s'il était besoin, une vue nouvelle des conditions qui limitent l'exercice du système nerveux, conditions nécessaires à un équilibre végétatif, où chaque pulsation doit être contrôlée, où tout mouvement doit avoir sa cause et son effet. C'est en vain que les pasteuriens ont observé le cancer, ont tenté de l'encadrer dans leurs statistiques et de le réduire à leurs manigances. Ils s'attaquaient là à un trouble organique dont les vieux cliniciens avaient deviné la malice, à une anarchie cellulaire que leurs tentatives empiriques étaient bien impuissantes à réduire. Le mot même de cancer eût dû les instruire. Il faut lire les traités des grands observateurs, des médecins prudents des âges de bon sens, pour être frappé par ce mot étrange dont ils ont baptisé une maladie étrange : cancer, c'est-à-dire cancre, c'est-à-dire crabe. Qu'est-ce à dire, sinon une bête mauvaise qui dévore son hôte ; non plus une nuée de microbes unicellulaires, venus du dehors, mais un groupe de cellules révoltées, venues du dedans, qui triomphe sur place, qui se développe aux dépens d'un corps dont le système végétatif s'avoue sans force. Un cancer, c'est la trahison dans un corps vivant des forces vitales, c'est l'émeute d'un territoire contre l'ensemble du système nerveux. C'est une trahison du bulbe. Il faut relire certaines pages souveraines pour admirer la troublante analogie que de grands esprits ont su découvrir entre le cancer et la grossesse. Là aussi une cellule, soudain suranimée, s'accroît prodigieusement aux dépens d'un corps. Mais ici, si le terrain végétatif se surmène, c'est pour une fin préparée et acceptée. Là il est écrasé par une révolte soudaine. Toujours entrant en jeu, des forces vitales déchaînées. Admirerons-nous jamais assez la diversité de ces forces vitales qui assurent la vie ou la ruinent?

* * *

Il convient de dénoncer, avant que de nous y prêter, le jeu des comparaisons, dont nous n'ignorons pas la vanité. Mais saurait-on échapper à la séduction d'une de ces larges vues qui, soudain, les nuées déchirées, nous montrent un spec-

tacle de raison peint aux couleurs de l'imagination? Il se présente à l'esprit, qui, dans le même temps saisit la grandeur de la raison et son impuissance sur le corps qu'elle anime et qui la soutient, une image qui bientôt l'obsède. Cet hôte mystérieux qui habite la miraculeuse demeure de l'entendement, dont il est le prisonnier si faible et si grand, cet hôte qui a besoin pour régner d'un peuple soumis, et dont la propre fortune est à la merci de la fortune de ceux-là qui lui doivent obéir sans comprendre, cet hôte, sans armes devant la force, soumis au dévouement ou au délire de ceux qu'il gouverne et avec eux le jouet des éléments, n'est-ce pas le capitaine et les autres ne sont-ils pas son équipage?

Ce n'est point ici le lieu de chercher quelle est la nature de cette raison qui commande à bord du navire, et de connaître les qualités spirituelles de ce capitaine. Est-il donc maître de lui, et sans peur, ce « soi » qui est l'âme même, entraîné dans un voyage dont il ne connaîtra qu'au port la nécessité, mais dont il accepte la chance sans faiblesse jamais. Subit-il l'influence d'un état-major, ce « moi » dont M. Léon Daudet, d'un œil si clair, a dessiné les fantômes? Est-il faible et sans vertu lorsque flotte dans l'air le parfum des îles, qui porte le parfum des femmes? Entraîne-t-il son équipage à la gloire ou à la honte? Et l'équipage lui-même, quel est son secret? Est-ce là une troupe de braves gens, respectueux, attachés à leur modeste besogne? Ou bien une troupe d'aventuriers qui ne rêvent que des hasards, qui tuent et s'entre-tuent, qui détruisent enfin le navire sans souci de se détruire.

Hélas ! chaque bâtiment a sa fortune : dans le calme ou la tempête, il porte le capitaine et son équipage vers leur destin. Admirons ces nefs tranquilles qui ne redoutent rien que du mauvais sort, où le chef et ses hommes communient dans un même rêve. Plaignons ces navires imbéciles où une faible tête gouverne de bons matelots. Mais bien davantage plaignons le sort désespéré de ces corsaires où la populace révoltée commande, où le capitaine impuissant se voit enchaîné, où son génie même ne peut que prévoir les catastrophes et où la qualité de sa grande âme ne se peut montrer que dans le suprême péril, quand il dédaigne la fuite éperdue de ses tyrans devant le naufrage et que, dernier à son bord, il s'abîme avec le navire abandonné qui ne peut plus le porter.

C'est à cette heure de la mort, où les forces vitales quittent la matière, où l'âme seule veille encore dans son refuge, qu'il faut se reporter pour mieux juger le problème de la vie. C'est le privilège de notre génération d'avoir eu le spectacle quotidien des agonisants. Magnifique spectacle de raison ! Devant ce corps étendu et qui va mourir, apparaît dans sa sotte et pitoyable faiblesse l'ambition des matérialistes. Déjà ce corps est abandonné par place. Le sang coule encore dans ses veines, mais déjà la machinerie qui échauffait la chair s'éteint, cette chair déjà immobile dans son néant depuis que les ondes vitales qui couraient au long des nefs se sont évanouies. Les sens se ferment. Un instant survivent les yeux où se reflète la pensée. Les forces qui occupaient le bulbe trahissent, et les poumons s'arrêtent, et le cœur enfin, dont les plus fidèles des forces vitales occupent en dernier les ganglions.

Moment suprême, ou l'hôte impuissant, qui de sa demeure observait la ruine d'un corps bâti pour le soutenir, s'abandonne au secret destin, qu'il n'a pu que deviner, et prend son élan ; où l'âme restée seule se sépare enfin de la matière. Quelle balance pèserait cet impondérable ! Mais soudain, et dans un temps que l'intelligence ne saurait mesurer, la figure de la mort a marqué le mort. Cette face n'est plus qu'un masque, ce corps un cadavre. Les anges et les démons l'avaient quitté, le Dieu l'a abandonné. Il ne reste plus qu'une cendre que les matérialistes peuvent se disputer, s'ils n'ont pas senti un souffle qui passait dans l'air.

François Poncetton.

Le bon roi Sisowath

Dans un discours qu'il faisait à l'Exposition coloniale de Marseille en 1922, M. Maurice Long, gouverneur général de l'Indochine, exposait cette pensée qu'il viendrait forcément un jour où les Français seraient amenés à quitter l'Indochine, jour peut-être lointain, mais auquel nous devons songer dès maintenant ; nos relations avec les indigènes doivent être telles que, quand viendra le moment inéluctable de la séparation, nous puissions nous quitter en bons amis, plutôt que de nous laisser jeter à la mer par des indigènes insurgés contre notre autorité.

Sans examiner l'opportunité qu'il pouvait y avoir à faire de semblables déclarations devant de nombreux Annamites, on peut admettre que la pensée en elle-même n'est pas en opposition avec l'idée théorique et élevée qui s'attache au protectorat : un État faible aidé et protégé par un État fort. Celui-ci garantissant par ses forces l'intégrité du territoire protégé, aidant à opérer les réformes dans le système politique et administratif de ce territoire, organisant ses forces défensives, protégeant sa natalité et son hygiène, apportant des méthodes économiques plus productives, développant ses ressources et ses moyens de résistance, et finissant par avoir fait du peuple faible qui a eu besoin de secours un pays capable de se suffire à lui-même. Le protecteur jugeant alors son œuvre accomplie et se retirant, rendant à son ancien protégé sa pleine souveraineté. La conception est théoriquement inattaquable, mais dans le domaine de la pratique semble constituer une limite dans le sens géométrique

du mot, c'est-à-dire le point vers lequel on tend sans cesse sans jamais l'atteindre.

En ce qui concerne particulièrement l'Indochine, on paraît avoir le tort fondamental de considérer comme une entité une mosaïque fort disparate. L'unité indochinoise est, en effet, une convention purement administrative ne correspondant à aucune réalité. L'Indochine française est une juxtaposition de différents pays, venus à des époques diverses et dans des conditions variées sous l'égide de la France. Elle comprend une colonie : la Cochinchine, terre française faisant partie intégrante du territoire national ; les protectorats de l'Annam et du Tonkin, où nous dûmes imposer notre domination par les armes en 1885, après avoir été les restaurateurs de la dynastie annamite sur le trône de Hué en 1802 ; le Cambodge, où nous avons été appelés en 1863 par le roi Norodom, qui se sentait impuissant à résister par ses seuls moyens aux Annamites et aux Siamois et s'est volontairement, librement, mis sous la protection de la France ; le Laos où nous avons pacifiquement étendu notre domination de 1879 à 1885 ; enfin le petit territoire de Quang tchéou Ouan, en Chine, que nous détenons à bail pour quatre-vingt-dix-neuf ans depuis 1898. Ces pays sont soumis à certains règlements communs à toute l'Indochine, à d'autres règlements particuliers à chacun d'eux.

Si une certaine communauté d'aspirations, d'intérêts, existe entre les pays annamites qui ont appartenu avant notre occupation à une unité politique, il n'y a aucun lien entre les pays annamites, le Cambodge et le Laos. Il en résulte, en ce qui concerne notre domination, que l'on ne saurait raisonner sur l'Indochine, mais seulement sur les pays que nous avons groupés sous ce nom. De toute évidence, l'attitude que nous pourrions être appelés un jour à adopter vis-à-vis des pays annamites par exemple n'entraînerait pas celle que nous aurions à adopter vis-à-vis du Cambodge, qui non seulement n'a pas partie liée avec l'Annam, mais nous a appelés à son aide pour le défendre contre l'Annam. Si donc la prophétie de M. Long se réalisait à l'égard des pays annamites et que nous venions à leur rendre, de bon gré ou non, leur pleine indépendance, le Cambodge aurait plus que jamais besoin de conserver notre protection pour se mettre à l'abri des appétits annamites qui ne manqueraient pas de se réveiller avec la souveraineté retrouvée.

Il est donc légitime d'étudier le Cambodge en lui-même, d'examiner les circonstances qui ont amené notre protectorat sur le Cambodge et la façon dont nous nous sommes acquittés de la tâche que nous avions acceptée.

L'histoire de l'empire cambodgien nous est assez mal connue. Nous savons seulement que cet empire a connu une ère de splendeur et de puissance extrêmes. Il couvrait, à l'époque de sa plus grande extension, outre son territoire actuel, la majeure partie de ce qui est aujourd'hui le Siam ; le Laos méridional ; le Champa ou sud Annam actuel, et toute la Cochinchine.

Il semble que ce soit vers le milieu du treizième siècle après Jésus-Christ que le Cambodge connut le maximum de sa puissance. Ensuite s'étend une longue période sur laquelle nous n'avons aucun document, mais d'où nous le voyons sortir extrêmement affaibli. Du seizième au dix-neuvième siècle, il fut convoité par ses voisins de l'est et de l'ouest, les Annamites et les Siamois, qui se disputaient sur son propre territoire la suprématie, lui imposant par moments tous deux à la fois un tribut. La situation de ce malheureux pays alla sans cesse en s'aggravant, sa population décimée, ses somptueuses villes, ses merveilleux temples abandonnés ou détruits et envahis par la forêt.

En 1854, le roi Anduong songea, pour mettre son royaume à l'abri du Siam, à le placer sous la protection d'une nation européenne. Le grand prestige dont jouissait en Extrême-Orient la France qui avait rétabli Gia Long sur le trône d'Annam dont il avait été dépossédé par la révolte de Tay son, décida Anduong à s'adresser à nous. Napoléon III envoyait, en 1855, M. de Montigny accomplir plusieurs missions diplomatiques en Extrême-Orient ; il le chargea entre autres de se rendre auprès du roi khmèr et d'étudier avec lui la question de notre protectorat. Mais M. de Montigny, peu au courant de la situation locale et séjournant à Bangkok avant de se rendre au Cambodge, raconta au roi du Siam le projet de notre protectorat au Cambodge. Le monarque siamois le fit conduire jusqu'à Kampot, le port maritime du Cambodge, par un de ses vaisseaux, mais le fit accompagner par un Siamois. Tandis que M. de Montigny attendait paisiblement à Kampot le retour des hommes qu'il avait envoyés annoncer sa visite au roi du Cambodge, le Siamois, doublant les étapes, se rendait auprès d'Anduong,

lui faisait au nom du roi son maître de terribles menaces, et la mission de M. de Montigny échouait.

En 1863, l'amiral Bonard, étendant notre conquête de la Cochinchine sur les provinces occidentales touchant à la frontière du Cambodge, envoyait Doudart de Lagrée informer Norodom, successeur d'Anduong, de ses projets et l'assurer de nos intentions amicales à l'égard du Cambodge. La loyauté de cette démarche et les conseils de Mgr Miche, alors évêque au Cambodge, incitèrent Norodom à reprendre le projet de son prédécesseur. Il sollicita pour son pays le protectorat français, protectorat qui lui fut accordé par le traité du 11 août 1863.

Par ce traité, la France assurait sa protection au Cambodge ; un résident français, placé sous la haute autorité du gouverneur de la Cochinchine, était envoyé auprès du roi pour veiller à l'exécution du protectorat. De son côté, le roi envoyait un résident cambodgien à Saïgon pour communiquer directement avec le gouverneur de la Cochinchine. Le roi s'engageait à n'admettre à résider auprès de sa personne ou dans ses États aucun consul d'une nation étrangère autre que la France, sans en avoir informé le gouverneur de la Cochinchine et s'être entendu avec lui à cet égard. Liberté réciproque de circulation, de possession et d'établissement était reconnue aux sujets français et aux Cambodgiens dans le Cambodge et dans l'empire français. Les missionnaires catholiques avaient le droit de prêcher et d'enseigner au Cambodge. Le roi cédait à la France un terrain dénommé Chruy chong va (cap compris entre le déversoir des grands lacs et le Mékong) pour y établir un dépôt de charbon et y construire des magasins. Il reconnaissait à la France le droit de prélever dans les forêts du Cambodge les bois nécessaires aux constructions navales.

Ce traité donnait toute sécurité au Cambodge. Il est hors de doute que sans la sage initiative de Norodom, le Cambodge n'existerait plus ; il aurait été la proie de ses voisins. La France a donc rendu un signalé service au Cambodge en le protégeant, et elle y acquérait la suzeraineté dans des conditions peut-être uniques dans l'histoire, puisque c'était en toute liberté, en toute indépendance que ce pays venait se confier à sa généreuse puissance.

Une collaboration aussi heureusement commencée devait être appelée à donner les plus féconds résultats. Les débuts

parurent en effet réaliser tous les espoirs. Cependant le Siam, se réclamant de ses droits de suzeraineté sur le Cambodge, refusait de reconnaître notre protectorat. Pour obtenir cette reconnaissance, le gouvernement français commit une erreur d'une extrême gravité : par le traité du 15 juillet 1867, sans même consulter le roi protégé, il abandonna au Siam les provinces cambodgiennes de Mong, Battambang, Sisophon et Siemreap, les plus riches et les plus fertiles de tout le Cambodge, celles qui contenaient les saintes ruines d'Angkor. On comprend sans peine la douleur qu'éprouvèrent le roi et le peuple khmèr de cette mutilation. Pendant toute sa vie, Norodom en souffrit. Il mourut en 1904 sans avoir vu rentrer dans ses frontières ces beaux territoires qui ne nous furent rendus par le Siam qu'en 1907.

Le protectorat français n'en avait pas moins apporté au Cambodge la paix et la sécurité ; les relations entre la cour et les représentants de la France étaient confiantes et amicales. Des années paisibles s'écoulèrent. Brusquement, le 17 juin 1884, fut imposée à Norodom une nouvelle convention qui revenait à une complète abdication de ses droits souverains entre nos mains. Le Cambodge acceptait toutes les réformes administratives, judiciaires, financières et commerciales auxquelles le gouvernement de la République jugerait bon, à l'avenir, de procéder pour faciliter l'exécution de son protectorat. L'établissement et la perception des impôts étaient enlevés aux autorités cambodgiennes. Des résidents français étaient placés dans les provinces pour contrôler l'administration indigène. La propriété du sol était enlevée à la couronne.

Si c'est librement et volontairement que Norodom avait mis en 1863 le Cambodge sous la protection de la France, il est difficile d'admettre de bonne foi qu'il ait signé librement et volontairement la convention de 1884. Un résultat immédiat de cette signature fut la révolte de Votha, frère de Norodom, qui prit le titre de Sdach Prey (roi des forêts), réunit une armée de partisans et réussit à envahir par surprise la capitale. Le palais et la résidence étaient cernés. Le R. P. Guesdon raconte comme suit l'événement dans le *Figaro* du 20 septembre 1900 : « Le prince Iukanthor (fils de Norodom), alors un tout jeune homme et déjà de nos plus fidèles amis (le premier des princes, il avait appris notre langue), paya d'audace pour sauver son père et les Français

en leur donnant le temps de s'armer et d'organiser la défense. Bravement, il marcha seul à la rencontre des révoltés, les harangua, et, de la sorte, nous permit de résister en attendant des renforts. C'est sa vie qu'il avait ainsi jouée pour le roi et pour nous. Elle fut, dans la suite, encore plus d'une fois en danger pour la même cause. »

La révolte de Votha fut réduite. Le prince rebelle finit par mourir misérablement, abandonné par ses partisans. Mais il serait vain de ne pas reconnaître que son nom est resté populaire au Cambodge où il est déjà entré dans la légende.

Après la convention de 1884, le roi du Cambodge n'avait plus aucune autorité effective. Les réformes s'accomplissaient sans qu'il soit prévenu ni consulté. Les douanes et régies s'étendaient sur son royaume, frappant ses sujets de taxes nouvelles et s'efforçant d'y répandre l'usage de l'alcool ; la justice cambodgienne se trouvait limitée exclusivement aux affaires dans lesquelles les deux parties étaient cambodgiennes ; lorsqu'un Européen quelconque est en cause, les tribunaux français seuls sont compétents ; les Annamites, les Chinois, les Indiens, les métis sino-cambodgiens, extrêmement nombreux, nés au Cambodge, n'ayant parfois jamais connu leur père chinois, ne parlant que la langue khmèr, échappent à la justice indigène pourvu qu'à l'âge de l'inscription sur les rôles ils aient été déclarés sous la nationalité chinoise.

Quand le budget général est créé en 1898, une part importante des impôts payés au Cambodge tombe dans les caisses de ce nouveau budget. Depuis 1898, les Français de Cochinchine n'ont jamais cessé de se plaindre que les ressources perçues dans la colonie soient en grande partie versées au budget général, qui les a employées en presque totalité pour exécuter des travaux au Tonkin et en Annam. La Cochinchine est terre française ; nous y sommes chez nous, libres d'agir comme bon nous semble, et le gouvernement n'a tenu aucun compte des récriminations de nos compatriotes de Cochinchine. Il en avait le droit. Mais avions-nous le même droit sur les ressources du royaume protégé?

L'administration intérieure du royaume échappait au roi. Le conseil des ministres se réunit hors de sa présence, élabore les règlements, fait les nominations que le roi est seulement appelé à contresigner. Un métis sino-annamite, ancien domestique ayant servi à la résidence supérieure,

devient secrétaire général du conseil des ministres ; il affecte pour le roi le plus indécent mépris. Toutes les affaires du Cambodge passent par ses mains ; il les présente au résident supérieur comme son intérêt le lui commande, trompant sans cesse le représentant de la France et lui faisant commettre à son insu des injustices. Les cadres administratifs sont peuplés d'individus qui n'y sont nullement préparés : interprètes, secrétaires, gradés de la milice, qui souvent ne sont même pas Cambodgiens. Les vexations et les amertumes s'accumulent dans le cœur du vieux roi.

On se souvient qu'en 1900, profitant de l'exposition universelle de Paris, Norodom envoya son fils, le prince héritier Iukanthor, présenter au gouvernement français les assurances de son loyalisme, et aussi ses doléances. Le roi demandait instamment la révocation — qu'il n'avait plus le droit de prononcer lui-même — de son premier ministre et du secrétaire général du conseil des ministres. Il demandait une enquête sur la situation de son royaume. Il n'obtint pas satisfaction et le prince Iukanthor se vit condamné à mort et au bannissement par les ministres de son père. Norodom s'efforça d'obtenir le rappel du prince qui s'était réfugié à Singapore. Il lui fut plusieurs fois répondu que les condamnations prononcées contre Iukanthor seraient levées s'il rentrait en Indochine ; mais la confiance du prince était ébranlée ; il répondit qu'il ne reviendrait pas avant que les peines édictées contre lui aient été effacées, ni avant que les ennemis qu'il avait dénoncés soient hors d'état de lui nuire.

En 1904, Norodom s'éteignit, après avoir vu le secrétaire général du conseil élevé à la dignité de ministre du palais, des finances, des beaux-arts et des cultes ; le premier ministre était mort peu avant, plus puissant que jamais.

Quel pouvait être à son lit de mort l'état d'esprit de ce monarque qui, quarante et un ans auparavant, était venu confier à la France la protection de son royaume? Plus d'une fois, il exprima le regret de n'être pas resté vassal du Siam, contre qui il nous avait appelés à son secours.

Nous-mêmes sommes bien obligés de nous demander pourquoi nous avons accédé à la demande de Norodom. Le Cambodge n'avait aucun moyen de nous résister si nous voulions le prendre. Il eût été plus loyal, si nous voulions être les maîtres au Cambodge, de repousser les propositions de Norodom et de lui imposer par la force notre domi-

nation. Et n'y a-t-il pas une étrange contradiction dans ce fait que l'empire français, malgré la faute commise en abandonnant au Siam une partie du territoire cambodgien, ait respecté le traité de 1863, et que ce soit seulement après l'institution du régime de libertés républicaines en France que nous avons réduit à néant la liberté d'un royaume venu volontairement sous notre protectorat?

A la mort de Norodom, ce n'est pas le prince héritier que nous avons appelé à lui succéder. Iukanthor vécut encore à Singapore pendant quelques années, puis se réfugia au Siam où il se retira dans une pagode où il mène encore actuellement la vie monastique.

Nous avons choisi pour succéder au roi défunt son demi-frère l'Obbarach Sisowath, qui accepta pour monter sur le trône de nouvelles restrictions à l'autorité royale. Mais Sisowath eut autant que son prédécesseur à souffrir de la toute-puissance de son ministre du palais, des finances, des beaux-arts et des cultes ; toujours en fonctions, immensément riche, il emploie actuellement ses richesses à soutenir des intrigues pour la succession au trône. S. M. Sisowath est d'un âge très avancé ; on prévoit l'éventualité de son décès. Qui le remplacera? Il est notoire que les sympathies de tout le Cambodge vont au prince Iukanthor. Le ministre du palais ne redoute pas beaucoup l'ancien prince héritier, car il est convaincu, sans doute avec juste raison, que le fils de Norodom ne consentirait plus à sortir de sa retraite. Mais Iukanthor a un fils portant le même nom que lui. Ce jeune prince, élevé dans nos établissements d'enseignement, imbu de notre culture, aimant la France, aimé des Cambodgiens, est en butte à la haine du ministre du palais, qui distribue l'or à pleines mains pour faire arriver au trône un prince qui serait ainsi sa créature et qu'il tiendrait à sa discrétion.

Aucun peuple d'Extrême-Orient n'est aussi porté que le peuple cambodgien à mettre en nous sa confiance. Loyal et intelligent, il se rend compte des services que nous lui avons rendus autant que des erreurs que nous avons commises. Le long séjour de M. Luce à la tête du Cambodge a fortement contribué à ramener à nous les Khmèr qui nous échappaient ; la bienveillance paternelle et avisée de M. Luce a pansé bien des blessures. Mais nous approchons d'un tournant qui peut avoir dans notre situation au Cambodge des conséquences d'une extrême gravité. Suivant le succes-

seur que nous choisirons à S. M. Sisowath, le Cambodge tout entier peut nous rendre ou nous retirer définitivement sa confiance. Nous ignorons trop l'attention avec lequelle les Khmèr suivent la propagande entreprise aux Indes par Gandhi. Il nous est aisé de leur montrer combien les reproches faits par Gandhi aux méthodes anglaises dans les Indes s'appliquent peu aux procédés français au Cambodge. Mais pour cela, il faut tout d'abord que nous puissions nous faire écouter avec confiance. Or notre action sur le peuple khmèr est à peu près nulle si elle ne s'exerce pas par en haut. Que sait de nous le cultivateur cambodgien? Ce que lui disent ses chefs indigènes, gouverneurs de province ou fonctionnaires ayant l'occasion de se trouver en contact avec nos représentants. Les sentiments du peuple à notre égard ne peuvent être que le reflet de ceux que nous avons obtenus de ses chefs. Et l'on ne se rend pas assez compte que l'action des nôtres est purement personnelle : profonde lorsqu'ils ont su inspirer une affectueuse confiance à nos protégés, nulle ou désastreuse lorsqu'ils sont séparés du Khmèr par la redoutable barrière de l'interprète, auquel ce serait simple folie de demander une honnêteté résistant aux tentations constantes qui l'assaillent, à chaque instant et dans tous les domaines.

A l'heure actuelle, la préoccupation dominante du Cambodge tout entier est la succession au trône. Une occasion unique nous est offerte de resserrer les liens qui nous relient au pays khmèr. Notre influence sera sans limite si nous plaçons sur le trône un roi aimant notre race et aimé de ses sujets. Dans le cas contraire, elle s'effritera et tombera en poussière. L'heure est grave ; elle mérite toute notre réflexion.

G. Henry.

La fin d'un monde

IV

RESTAIT à trouver l'Ours en qui l'esprit de l'Ancêtre habitait. Il s'agissait, bien entendu, de l'Ours des cavernes, du descendant de celui qui avait laissé dans la grotte sacrée l'empreinte de sa griffe puissante en signe d'alliance avec son peuple.

C'était un roi parmi les animaux. Ni le lion jadis, ni le rhinocéros, ni le mammouth n'osaient l'affronter, car il unissait à la ruse une force redoutable. Dressé sur ses pattes de derrière, il dominait de quatre pieds les hommes les plus grands et son étreinte était mortelle.

Mais, depuis des années, personne ne l'avait vu. Dans quelle retraite vivait-il, mécontent de la tribu?

Le chef fit venir Nô avec lequel il gardait des rapports amicaux, malgré la différence d'âge. Il se souvenait des leçons données lorsqu'ils partageaient le même abri. Il le désigna pour faire partie d'une des deux équipes qui partiraient à la recherche de l'Ours. Une d'elles opérerait, avec la permission de la tribu voisine, dans le pays quasi désert au sud du grand fleuve du midi. L'autre, celle de Nô, explorerait à deux journées de marche la contrée en amont de la rivière ; elle en suivrait le cours et celui de ses affluents.

S'ils trouvaient la bête cherchée, ils rentreraient sans retard aux

 — Voir *la Revue universelle* des 15 juillet, 1er et 15 août 1925.

abris prendre du renfort, car il était essentiel pour la communion mystique que l'Ours ancestral fût amené vivant au sacrifice.

Cette nouvelle remplit Nô de joie. Quelques-unes de ses croyances, et les plus chères, venaient d'être subitement ruinées. Il avait cessé de peindre sur les parois des abris des animaux dans leur naturel. Ces charmes n'empêchaient pas les rennes de fuir ; les bêtes qui restaient appartenaient aux chiens des Têtes rondes. A quoi bon dessiner, graver et peindre? Mais il ne comprenait pas qu'il abandonnait ainsi une occupation qui, en elle-même, lui plaisait. Il avait le don de faire naître sous ses doigts des formes vivantes. Et ce don, il ne l'exerçait plus. Car comment imaginer de tailler une image pour le seul plaisir des yeux? Il avait rejeté dans un mouvement de colère bien naturel le travail qui lui apportait le plus de joie.

Au même moment, les grandes chasses, source perpétuelle de plaisirs virils et de dangers recherchés, lui étaient interdites, puisque les envahisseurs occupaient le pays avec leurs chiens. Jeune, il vivait dans l'oisiveté propre aux vieillards. Et voilà qu'une parole du chef le rappelait à une existence noble. Il partait pour une expédition hasardeuse avec l'espoir de sauver la tribu de la destruction.

Le lendemain à l'aube il rejoignit ses compagnons sous l'abri du chef. Dans une circonstance si grave, les Sages avaient à prononcer sur eux les paroles nécessaires pour que les esprits bienveillants les assistassent au long du chemin dans leur tâche périlleuse. Partaient avec Nô et un camarade de son âge deux des meilleurs chasseurs, ayant dépassé la trentaine, gens de grande expérience, prudents et rusés. La cérémonie terminée, sans s'attarder à suivre les méandres de la rivière dans un pays trop peuplé pour que l'ours s'y cachât, ils piquèrent droit vers le nord.

Dès le milieu du jour, ils exploraient des vallons où s'ouvraient des abris habités autrefois lorsque les gens de la rivière étaient nombreux comme les étoiles du ciel. Ils couchèrent sur une terrasse sans maître et allumèrent un grand feu. Le jour suivant, ils battirent la campagne en remontant vers le nord-est.

Au milieu de l'après-midi, fatigués de tant de pas inutiles, ils arrivèrent dans un endroit sauvage, derrière une crête de collines fermant la vallée. L'aspect du pays était étrange : pas un arbre, du sable, des lichens, du sable encore. Les vieux chasseurs s'arrêtèrent surpris. Ils ne connaissaient pas cet endroit désolé. Pourtant, depuis vingt ans qu'ils couraient les bois, ils pensaient que pas un coin de la contrée, si écarté ou difficile d'accès qu'il fût, ne leur avait échappé. Troublés, ils se hâtèrent de prononcer les mots qui vous concilient les génies des lieux dans lesquels on pénètre pour la première fois,

Une suite de hauteurs arides et escarpées fermaient l'horizon au levant. Nos compagnons se dirigèrent de ce côté-là. Ils marchaient sans parler, impressionnés par la tristesse d'un paysage qui semblait former un monde à lui seul, un monde où aucun être vivant ne serait jamais apparu. Sur le sable doux qui fuyait sous les pieds, pas une trace d'animal. Ils atteignirent les premiers escarpements de la chaîne qui barrait le chemin à l'orient. Au pied d'un rocher, ils mangèrent un peu de viande fumée. Ils décidèrent de passer la nuit en plein air. Comme le temps était froid, ils se mirent à chercher, pour préparer le feu, des lichens desséchés et les petites branches d'un arbuste nain, seule plante qui poussât dans ce désert.

Soudain Nô, qui s'était un peu écarté de ses camarades, eut un mouvement de surprise et se baissa. Devant lui, sur le sable plus consistant, était tracée, nette, une empreinte fraîche que ni la pluie ni le vent n'avaient eu le temps d'effacer, l'empreinte du grand ours des cavernes. Et la marque de ses griffes était visible, toute semblable à celle qu'il avait laissée, voilà des siècles, dans la grotte sacrée.

L'idée d'être si près de celui qu'ils avaient désespéré de retrouver, la perspective qui s'ouvrait, confuse encore, mais certaine, d'une communion qui sauverait la tribu faisaient battre le cœur de Nô. Il restait cloué sur la place.

Revenu à lui-même, il fit signe à ses compagnons. En un instant, ils le rejoignirent. Nô ne s'était pas trompé !

Les voilà donc à suivre les traces. Par endroit, sur le sable trop fin, elles s'effaçaient pour reprendre lorsque la terre s'y mélangeait : elles se dirigeaient vers un ravin étroit et peu profond. Les chasseurs marchaient avec précaution, ne communiquant que par gestes, chose à laquelle ils étaient les plus habiles hommes du monde. Le terrain devenait difficile. Des éboulis de pierres barraient la piste. Le ravin se resserrait. Parfois il fallait suivre une corniche de roche où un seul homme pouvait passer. S'avançant sans bruit, le plus ancien de la petite bande arriva en vue d'une caverne qui, à cinquante pas, s'ouvrait dans la falaise. Il s'arrêta, examina les empreintes. Elles disaient avec certitude que l'animal était rentré chez lui il y avait peu de temps et n'en était pas ressorti. D'autre part, on ne pouvait douter que cette caverne fût son repaire habituel : les ossements qui en couvraient les abords en témoignaient suffisamment. Enfin la piste qui y conduisait ne menait nulle autre part.

Les hommes battirent en retraite et tinrent conseil. On décida de laisser un d'entre eux pour surveiller de loin les allées et venues

de l'ours. Les trois autres rentreraient aux abris et en reviendraient le lendemain même avec le renfort nécessaire.

Nô s'offrit pour passer la nuit à proximité du gîte de l'ours. Au crépuscule déjà, il était seul. Il profita de ce qui restait de jour pour chercher la place sûre où faire la veillée. Un peu avant l'entrée de la caverne un roc à pic surplombait le ravin d'une douzaine de pieds. On n'y pouvait accéder qu'en faisant un très large détour. Il fallait sortir du ravin d'abord et revenir par l'arrière-pays. Bien qu'il fût exposé au vent et à la pluie, Nô s'y installa. La proximité immédiate du repaire de l'ours le tentait.

Le temps était couvert, humide et froid. Nô en souffrait, car il ne pouvait allumer de feu. Étendu dans son sac de fourrure, l'agitation de ses pensées l'empêchait de dormir. La journée de demain ne se passerait pas sans qu'il se trouvât face à face avec l'ours ancestral. Comment faire pour ne pas le laisser échapper? On pouvait à la rigueur le blesser, mais il n'était permis à personne de le mettre à mort. Ce serait un crime que les gens de la rivière vous feraient expier sur-le-champ. L'ours devait être amené vivant pour le sacrifice auquel la tribu entière participait, assumant ainsi dans son ensemble la responsabilité de ce meurtre nécessaire. Mais si, brisant le cordon des rabatteurs, il s'échappait, laissant ses fils dans un pire dénuement?...

Dans la veillée solitaire l'esprit de Nô s'enfièvre. Il voit devant lui des catastrophes, la fin des siens et de sa race que poursuivent des chiens hurlants. Pour chasser les visions que lui apportent les esprits hostiles, il se lève et fait les cent pas. Autour de lui la nuit est pleine maintenant d'une brume glaciale que ses yeux ne peuvent percer. Il est entouré de fantômes qui se meuvent lentement... Que n'a-t-il gardé un camarade près de lui! Non, il est seul à ce moment dangereux. Sans trêve, il récite à voix basse les formules par lesquelles les Sages lui ont appris qu'on se préserve de l'assaut des forces mauvaises... Par instant, il s'arrête. Ses yeux essaient de trouer l'obscurité. L'ours sortira-t-il de sa caverne? Et si Nô ne le voit pas, en entendra-t-il le souffle puissant? Peut-être la bête a-t-elle flairé la présence d'un ennemi et par un long chemin circuiteux va-t-elle arriver sur la plate-forme où Nô s'alarme. Il se retourne et bondit... Qui va là? Il n'a en face de lui que la nuit.

A la fin d'une longue veillée où pas un instant il ne trouve le repos de l'âme, il tombe épuisé et se glisse dans son sac de fourrure. Il s'endort et, tout aussitôt, le voilà transporté dans un pays où règne une chaude et claire lumière. Le climat y est plus doux que celui de la contrée où il est né. Les huttes sont construites en plein air, les inutiles

abris abandonnés. Les hommes — chose merveilleuse — ont conclu la paix avec certains animaux. Nô voit autour d'eux des bêtes qu'ils élèvent, le cheval, le bœuf, et dont ils vivent sans être obligés de les chasser au prix de mille fatigues et dangers. Les chiens gardent pour leurs maîtres contre les attaques des carnassiers ces biens précieux et défendent qu'on y touche. Un Sage vient à Nô et en quelques mots lui enseigne l'art magique par lequel l'homme réussit à apprivoiser — c'est le terme dont se servent les Têtes rondes — les animaux qui doivent vivre près de lui. A l'oreille, en grand secret, il murmure les mots magiques qui sont nécessaires. Nô les répète et se jure qu'une fois rentré au pays il ne les oubliera pas... La voix du Sage s'enfle, s'enfle... Elle gronde maintenant comme le tonnerre... Et soudain Nô est ramené de cette contrée lointaine et, avec la rapidité d'un éclair, il est précipité sur la pierre dure... Il ouvre les yeux. Une aube grise s'emplit de brumes glacées... La voix du Sage retentit encore. Toute voisine, elle roule d'un bord à l'autre du ravin. Elle ressemble d'une façon étrange au rugissement d'une bête féroce... Ah! il ne faut pas s'y tromper, c'est le rugissement de l'ours qui résonne dans le froid brouillard du matin. Seule sa voix peut faire trembler la terre et jusqu'au rocher où Nô, épouvanté, s'est brusquement levé.

Il tient à peine sur ses jambes, mais une curiosité plus forte que la peur le pousse en avant. Il se traîne plus qu'il ne marche. Il se penche pour tâcher de voir l'entrée de la caverne.

Près de lui, une tête colossale apparaît dans le brouillard qui déforme ses traits. Elle se dresse le long du rocher au faîte duquel elle arrive presque. Nô va pouvoir la toucher... La brume se dissipe un peu et il se trouve face à face avec l'ours qui le regarde de ses yeux sérieux. Une coudée à peine les sépare. Nô sent sur son visage le souffle chaud de la bête. Leurs respirations un instant se confondent. Un sentiment naturel de confiance s'empare de lui. Il retrouve l'ancêtre près duquel il a été transporté aux jours encore peu éloignés de l'initiation. Il le contemple avec respect ; et cela dure on ne sait combien de temps.

Mais voilà que l'ours toujours affamé entre en fureur. Il rugit, essaie de se hisser le long de la paroi lisse, s'efforce d'y attacher ses griffes. Par trois fois, il retombe à terre. Il trépigne de colère, puis prenant un parti, il file vers l'ouverture du ravin.

Nô a compris. L'ours, au prix d'un long détour, arrivera sur la plate-forme. Il faut fuir sans perdre un instant. Aussitôt il gagne le pays. Il court comme l'hirondelle vole.

Grâce à la disposition des lieux, il aura une avance de plusieurs

milliers de pas quand l'ours débouchera dans la plaine. Il file dans la direction de la rivière. En la descendant il est sûr de rencontrer les chasseurs de la tribu qui viennent à son secours. Ils ont quitté les abris à l'aube. Vers le milieu du jour, ils seront là. Mais l'ours! Quelle allure est la sienne! Combien de temps la soutiendra-t-il?... « Tout est là, pense Nô courant, tout est là. S'il peut trotter longtemps sans prendre de repos, il me rattrapera avant que la matinée soit avancée. Mais quoi? il n'y a pas à réfléchir... » Et Nô court sans trop se hâter, car il faut durer, il court la tête en avant, la poitrine dilatée, les coudes au corps et les jambes si souples et si fermes qu'elles semblent heureuses d'avoir à travailler pour sauver la vie de leur maître. Il va librement sur le sable doux. Le brouillard se fait son complice et l'enveloppe. Nô retrouve pourtant son chemin sans peine. Il sait exactement dans quelle direction il doit traverser le grand cirque entouré de collines pour arriver à la rivière. Il escalade enfin les premiers contreforts de la chaîne. Il s'arrête et se repose. Il est essoufflé, il faut reprendre haleine. Il a faim, il faut manger. Il tire de sa veste un morceau de viande séchée. A ce moment, les brumes chassées par le vent se lèvent. Un grand paysage s'étale sous ses yeux qu'éclaire le soleil déjà au quart de son chemin dans le ciel. Que voit-il? Au milieu de la plaine un point qui grossit à chaque instant. C'est l'ours qui trotte à l'allure d'un cheval au galop. Nô juge la distance de l'ennemi avec la précision d'un homme dont dix fois la vie a dépendu de la justesse de ses calculs : l'ours a rattrapé plus de la moitié de son retard. Un instant, Nô hésite. Il sera rejoint avant que les chasseurs n'arrivent. Que se passera-t-il?... Mais pourquoi ne pas lutter dans une place choisie? Se cacher derrière un rocher, préparer son arc et, quand l'ours ne sera plus qu'à quelques pas, alors, alors seulement tirer sans trembler en plein cœur... « Mais il m'est défendu de le tuer, songe-t-il tout aussitôt. Je ne puis pas! Il faut fuir... »

Un dernier coup d'œil sur la plaine derrière lui. L'ours ne s'est pas arrêté. Nô grimpe les pentes rapides. Il y perd du terrain. L'ours est déjà au bas de la colline quand Nô en atteint seulement le sommet. Mais de là-haut il découvre la rivière aux courbes connues, un paysage qu'il a parcouru cent fois. Cette vue lui donne des forces nouvelles. Il ne désespère pas du salut, bien que nulle part au sud n'apparaissent les chasseurs qui doivent venir à son secours. Il bondit comme un faon, arrive au bord de l'eau et repart en terrain plat, non sans avoir aperçu sur la crête de la colline la masse énorme de l'ours dont les grosses pattes velues se lèvent de terre et s'y posent souplement sans avoir l'air de se presser.

Nô comprend qu'il ne tardera pas à être rejoint. Mais chaque pas qu'il fait rapproche l'ours des abris où le sacrifice aura lieu. Les adroits chasseurs auxquels il le conduit ne le laisseront plus échapper... Ainsi réfléchit Nô tandis qu'il court pour sa vie à travers buissons et halliers. Adroitement, il choisit de passer le long des marais, car il sait où il peut se risquer, les sentiers à peine tracés qu'il faut suivre. Peut-être l'ours dans sa rage fera-t-il un faux pas ! S'il s'embourbait, sa capture deviendrait si facile qu'on pourrait la confier aux filles et aux enfants.

Cependant Nô cherche à assurer son salut. Il se dirige vers une forêt où il se réfugiera et où il fixera l'ours jusqu'à l'arrivée des gens de la rivière. Il court, mais déjà il se fatigue. Il est à bout de souffle, il a peur, il croit entendre le bruit des pattes qui martèlent la terre. Il tourne la tête. L'ours est à deux cents pas. Il va tranquille et sûr, d'une allure non forcée qui est la sienne et qu'il pourrait soutenir le jour durant. Nô avise un sapin sur un monticule. Dans un dernier effort, il se précipite. L'ours est sur lui... S'aidant des pieds et des mains, Nô réussit à empoigner les premières branches qui sont loin du sol. Il se hisse, il est hors d'atteinte.

Au pied de l'arbre, l'ours furieux se dresse et grogne. Il empoigne le tronc et, bien que le sapin ait l'épaisseur du corps d'un homme, il le secoue comme un jonc. Mais il ne peut le briser. Debout, il attrape la première branche. Grimpera-t-il? Nô prend son arc et à quelques pieds de distance, il lui transperce d'une flèche une patte et la cloue sur la branche où elle est posée. L'ours gémit furieusement. Il arrache la flèche et retombe à terre. Sa patte saigne. Il la lèche en grondant et se couche à une petite distance du sapin, sûr d'avoir sa vengeance et sa proie.

Le soleil est monté dans le ciel. Comme les chasseurs tardent ! A intervalles réguliers, Nô jette un signal d'appel et d'alarme, de longs coups de sifflet qui portent loin. Le temps passe lentement. L'ours fait quelques pas autour de l'arbre et Nô constate qu'il ne se sert pas de la patte blessée. Il admire la bête énorme. Son dos est une colline arrondie ; ses pattes porteraient un mammouth, son cou est large comme celui d'un bison, sa tête soulèverait de terre un rhinocéros. Debout, il mesure trois ou quatre pieds de plus que Nô. Certes l'Ancêtre a choisi pour son âme immortelle le plus puissant des animaux. Nô songe que bientôt, demain peut-être, il n'est pas un membre de la tribu affaiblie qui ne participera de cette force surhumaine. Il faut que le père meure pour que les fils vivent...

Cependant un appel lointain le fait tressaillir. Les chasseurs cheminent dans les bois voisins. Nô leur envoie un signal pour leur

dire que la proie redoutable est là et qu'ils prennent leurs gardes.

L'ours déjà donne des signes d'inquiétude. Il tend la tête, flaire la brise ; il écoute les bruits qui courent à ras de terre. Il s'agite, il grogne, puis se tait et n'est plus qu'attention... Un temps long s'écoule encore, le silence, le calme, la paix ; le vent qui vient du sud ne transmet aucun message angoissant...

Tout à coup un tintamarre assourdissant éclate au nord. Tambours et cornets à bouquin font rage. Le cœur de Nô bat de plaisir, d'anxiété et d'orgueil à voir la belle tactique qu'adoptent les siens. Par le grand mouvement tournant qu'ils ont opéré, ils obligent l'ours à fuir vers le midi. A l'ouest, à quelques centaines de pas, c'est la rivière que, poursuivi, il ne franchira pas ; à l'est, des falaises inaccessibles. Il n'a donc qu'un chemin, celui qui mène vers les abris...

Au premier bruit, l'ours s'est coulé dans un fourré et file dans la direction qu'on lui impose. Il va sur trois pattes avec une vitesse surprenante. Nô est au premier rang des chasseurs lancés sur la piste toute fraîche. Hô ! hô ! hô ! la chasse s'engage ; le bois retentit des appels des hommes et du fracas des instruments. Par où s'échapperait-il, l'ours traqué?

A deux reprises les chasseurs l'aperçoivent traversant une clairière. Il boite fortement, son allure s'est ralentie. Hô ! hô ! hô ! les hommes galopent comme les chiens des Têtes rondes, ils ne lâcheront pas leur proie. Leurs pieds légers foulent à peine la terre gonflée d'humidité. Les branches au passage les fouettent pour hâter leur course. Ils vont droit au but comme une flèche bien lancée. Leurs voix fortes remplissent d'effroi le cœur de l'ours qui peine. Hô ! hô ! hô ! Nô a oublié ses angoisses, ses fatigues. Personne ne le devance et ses cris passionnés le précèdent. Hô ! hô ! hô !

Déjà ils voient les hautes falaises sous lesquelles s'abritent leurs familles et les Têtes rondes détestables. La rivière ici dessine une série de boucles ; l'ours fait un écart à gauche et file sur une colline. Mais comment tromper les chasseurs sur les lieux mêmes où ils sont nés? Un petit détachement se déploie pour fermer au levant le vallon au bas duquel se trouvent les grottes aux peintures magiques.

Le reste de la troupe descend le coteau dont le prolongement s'arrête brusque au-dessus de l'abri du chef. Un spectacle nouveau les attend. Tout leur peuple est là, attiré par le bruit, vieillards, femmes, enfants, grimpés sur des rochers ou sur des arbres pour se mettre en sûreté. Et les Têtes rondes avec eux regardent cette chasse qui se déroule sur un mode antique. Mais comme ils en savent le caractère sacré, ils se contentent d'en être spectateurs et retiennent

leurs chiens dont les aboiements se mêlent aux cris qui éclatent de toutes parts. Le vallon n'est plus que vacarme.

L'ours, stupéfait d'entendre les arbres mêmes et les pierres donner de la voix, s'arrête. En son âme obscure, la peur grandit. Où trouver un refuge? Il regarde. Un seul coin dans ce paysage qui se lève tout entier contre lui, un seul coin paraît tranquille. C'est celui qui entoure la grotte de l'initiation, c'est le terrain défendu.

Il s'y dirige. Sa blessure le fait souffrir et appesantit ses pas. Il escalade sans hâte la falaise. Ses pattes foulent lourdement le sol sacré. La tribu entière a les yeux sur lui. Un silence religieux succède au fracas retentissant qui emplissait le vallon. Les chasseurs immobiles retiennent leur respiration. L'ours, comme s'il reconnaissait les lieux qu'il a habités dans une existence antérieure, flaire une pierre, puis une autre. Il suit lentement le sentier qui conduit à la grotte et, à la face de ses descendants, il entre dans la demeure qui fut sienne jadis et que sa présence a consacrée.

Devant un tel prodige, une acclamation immense s'élève. La joie dilate les cœurs. Comment douter que l'Ancêtre lui-même est revenu pour sauver les siens? Le père rentre au foyer lorsque ses enfants sont en danger.

V

Un feu clair brille dans la nuit devant l'entrée de la grotte. Les plus anciens chasseurs de la tribu montent la garde. Ils ne sont qu'une dizaine, mais personne ne les égale en adresse et en expérience. Demain à l'aube, en brûlant des herbes mouillées dont l'âcre fumée envahira la caverne, ils feront sortir l'ours qui tombera dans un piège. Là, ils le lieront et ils le conduiront sans danger au sacrifice. En attendant, ces braves, accroupis près du foyer, parlent de leur jeunesse, de l'époque bénie où toutes choses étaient meilleures, où l'on chassait encore, dans les forêts couvertes de neige, le renne à la peau souple. Le sacrifice qui se prépare ramènera sans doute ces temps heureux. Puisse-t-il aussi délivrer le pays des Têtes rondes et de leurs chiens !

Dans les abris, personne ne dort. Les femmes et les filles s'ornent pour le lendemain. Elles arrangent leurs vêtements usés, prennent leurs fourrures les plus belles ; elles coiffent leurs cheveux en boucles régulières, les parfument ; elles se fardent le visage, le cou et les bras. Puis elles tressent des guirlandes de lierre et se lamentent que la saison ne leur permette pas d'y mêler des fleurs.

On ne mange pas cette nuit-là. Un jeûne strict doit précéder le

repas mystique, car la nourriture sacrée ne peut se mêler à aucune autre. Quelques vieillards ont assisté, jadis, à une telle cérémonie. On fait cercle autour d'eux et leurs récits enchantés tiennent l'auditoire attentif jusqu'au matin.

Les jeunes gens et les hommes qui n'ont subi que les premières épreuves de l'initiation se parent comme pour les jeux nuptiaux et, sur leurs visages passés à l'ocre rouge, les yeux agrandis se dessinent en noir. Ils se rendent chez le chef où les Sages leur apprendront les mystères essentiels qui forment le patrimoine religieux de la tribu. Ainsi seront-ils à même de comprendre le caractère et la grandeur de la cérémonie à laquelle ils vont participer.

*
* *

Sous le rocher en surplomb, à la porte de sa hutte, Borô est accroupi, la coiffure de chef sur la tête, le bâton de commandement à la main. Près de lui, les trois Sages en grand costume, et, devant eux, les initiés en rangs serrés, assis sur leurs talons, attendent les paroles qui doivent être dites. Cette scène est éclairée par les flammes vives et inégales du foyer. Parfois une fusée d'étincelles s'élance d'un morceau de bois à moitié calciné, monte, pétille et s'éteint.

Chacun des Sages a entre les jambes un tambour et Nô en reconnaît le son grave. C'est celui qui frappait ses oreilles dans les nuits fiévreuses de l'initiation.

Personne ne parle. A intervalles réguliers, un coup tombe sur un tambour et la vibration se prolonge longtemps.

Une voix se fait entendre sur le mode aigu. Un Sage dont pas un muscle ne bouge récite une suite de cadences dont plusieurs mots, de langue ancienne sans doute, échappent à Nô.

Lorsqu'il s'arrête, un autre reprend sur le même ton de fausset.

Puis de longs silences que rompent seuls quelques coups frappés sur les tambours.

Les Sages disent la chronique sacrée de la tribu ou le récit de la passion de l'Ancêtre.

Il est relaté :

« Que l'Ancêtre est arrivé ici dans des temps si reculés qu'en dénombrant les étoiles du ciel tu n'en dirais pas les années, que le soleil ne s'en souvient pas, que la lune en a oublié le compte. Il est arrivé seul, l'homme puissant qui commande à la nature, seul avec les quatre fils, avec les quatre filles qu'il a gardés de la mort au cours de la longue fuite hors du pays natal. »

La mélopée se traîne plus triste sur les lèvres des Sages tandis qu'elle énumère les souffrances et les pertes de la tribu.

« L'Ancêtre est sauvé pourtant, car qui oserait l'abattre? Il est là comme un rocher qu'on ne peut escalader. Dans la contrée déserte, il choisit pour lui et pour ses quatre filles un abri. Et personne n'en approche.

« Ses fils n'y ont accès ni jour ni nuit. Livrés à eux-mêmes, leur rage se déchaîne. Ils sont forts, ils sont jeunes, comment accepter cette injustice? Mais vis-à-vis du père, ils sont faibles, car ils ne commandent pas comme lui aux esprits. Le père garde secrète la science magique qu'il est seul à connaître. Il en est tout imprégné...

« Il vit dans une magnifique réclusion avec ses quatre filles. A lui seul, il les nourrit. Malheur à qui les toucherait! Jamais cerf n'a mieux défendu sa harde. Les fils, obligés de se soumettre, grondent. Ils admirent le père et le jalousent. Ils se sentent déshérités. Dans la solitude, ils fomentent un horrible complot. »

Ici la voix des Sages baisse. Ce n'est plus qu'un murmure angoissé, indistinct. On entend quelques mots. Il faut deviner le reste.

« ...Le tuer... Un repas sacré... Manger sa chair, boire son sang... Ainsi s'égaleront-ils à lui et partageront-ils entre eux sa puissance sur les êtres et les esprits... »

Suit un long passage dans lequel est commentée la doctrine essentielle, celle qui, suivant les Sages, se retrouve sous une forme diverse chez tous les hommes et dont la formule seule, a été prononcée à l'initiation : « Il faut mourir pour renaître. » La mort de la chair n'est qu'apparence, l'esprit ne peut périr.

Le point difficile à comprendre est celui-ci : l'Ancêtre doit s'offrir et se défendre. S'offrir, car le sacrifice est accepté en son cœur. Il n'oublie jamais qu'il est le père. Se défendre, car il importe que la tribu entière renouvelle le crime ancien. C'est ainsi seulement que l'Ancêtre revivra dans chacun de ses fils régénérés.

Un silence. Puis les coups sur les tambours se précipitent. Quelle sera la suite du drame de la passion soufferte par l'Ancêtre pour le salut de son peuple?

De nouveau, la voix des Sages s'élève. Elle trahit l'émotion qui s'empare d'eux à le raconter seulement.

« Les fils ont tué. Le sacrifice est consommé. Le repas mystique a eu lieu. Ils sont libres et puissants comme l'était le père. Ils parlent en maîtres. Qu'attendent-ils pour jouir de ses droits?... Voilà qu'ils trouvent dressées devant eux, obstacle infranchissable, les règles mêmes qu'a fixées Celui qu'ils ont mis à mort. Personne n'oserait les enfreindre. C'est de ce temps que date l'interdiction de se marier dans la tribu avec les filles de son sang. Dès lors commencent les expéditions aventureuses à la poursuite de femmes que l'on va

chercher au loin. Par la sagesse de l'Ancêtre, par sa volonté qu'on ne peut briser, une forme nouvelle de la société est née, les hommes cessent de vivre dans un affreux mélange comme les animaux. La famille est fondée. »

Un silence encore. On n'entend que le crépitement des bûches jetées dans le feu et que torturent les braises.

Les voix reprennent et chantent :

« L'alliance est scellée entre l'Ancêtre et le peuple qui observe les lois dictées par lui. A intervalles éloignés, lorsque le malheur s'abat sur la tribu, le repas de communion est renouvelé suivant les rites anciens. L'ours des cavernes, ce colosse en qui l'esprit immortel de l'Ancêtre s'est réincarné, est immolé. Cette fois-ci il a jugé sans doute que les calamités présentes dépassaient ce que les siens pouvaient supporter et de lui-même, il est venu s'offrir à la tribu dans la caverne sacrée qu'il habita jadis. »

Les coups espacés qui tombent sur les tambours marquent les étapes émouvantes du chemin parcouru par celui qui se sacrifie. Déjà le levant s'éclaire, bientôt le jour sera là.

Il est dit encore :

« Que la communion rendra la force non seulement aux individus, mais aux formules magiques elles-mêmes, devenues faibles comme sont faibles maintenant ceux qui les emploient. Ainsi, armés à nouveau, le chef et les Sages assureront une fois de plus leur pouvoir sur la nature et anéantiront l'empire détestable des Têtes rondes. »

Dans l'esprit de Nô tout se mêle, les visions de la nuit précédente et celles qu'il a sous les yeux. L'Ancêtre apparaît dans le brouillard froid du matin ; mais l'Ancètre est assis devant la hutte à la place de Borô. Nô recommence sa course difficile à travers pays ; il entend un souffle puissant derrière lui. Puis c'est la chasse menée par tous les hommes, la chasse où l'on ne sait plus si l'ours les fuit ou les guide... Nô frissonne de terreur et de joie. Comment supportera-t-il cette épreuve?

*
* *

Un trait lumineux dans le ciel au sommet des falaises. Le soleil se lève. Le drame va commencer.

Déjà les femmes, les vieillards, les enfants quittent les abris. Les filles forment des cortèges. Elles s'unissent par les guirlandes de lierre qu'elles ont tressées. Le peuple entier se groupe près de la rivière sur la terrasse du chef.

A peine sont-ils arrivés qu'on entend les cornets à bouquin et les

tambours. L'ours-Ancêtre est amené! Dans quel état? A chacune de ses pattes est liée une courroie de cuir si solide qu'un mammouth ne la briserait pas. Elle mesure dix coudées et six hommes d'entre les plus forts de la tribu en tiennent l'autre extrémité. Mais la force de l'Ancêtre est grande et, par moment, lorsqu'il tire brusquement une de ses pattes, les six hommes roulent à terre du même coup. Mais les autres résistent et rendent impuissante la rage de l'ours dont les grognements font trembler de peur la foule qui recule. Parfois, lorsqu'il s'arrête, tous s'immobilisent. Il faut leurs efforts conjugués, les pierres qu'on lui jette, les cris qui l'étourdissent, les coups de bâton qui pleuvent pour le faire avancer.

On le pousse entre deux bouleaux. On y attache les courroies des pattes de derrière. On lui jette une lanière autour du cou. Vingt hommes s'en emparent et bousculent la bête. Maintenant elle est couchée sur le dos, les quatre pattes fixées au sol, le museau tendu vers le ciel, les yeux douloureux, les poils mouillés de sueur et collés en paquets. Elle gémit sourdement. Son martyre émeut des gens habitués à une vie rude, qui tuent chaque jour pour manger, Mais personne n'oublie quel sang coule dans les veines de celui qu'on va immoler pour le salut de tous.

Et voilà que les filles s'avancent, porteuses de guirlandes. Elles ornent les arbres auxquels la victime est attachée et les feuilles entrelacées tombent jusque sur la tête énorme et pitoyable. Elles les jettent sur le corps qui frissonne. Elles entonnent un chœur funèbre au rythme des tambours graves. Vieillards, femmes, hommes et jeunes gens successivement leur répondent. Ainsi les vertus de l'Ancêtre, au moment où il va mourir, sont célébrées sur le mode lyrique par les voix alternées de ses enfants.

Puis un silence profond que troublent seuls les grognement. plaintifs de la bête.

Qui apparaît maintenant sous la terrasse du chef? Un ours dressé sur ses pattes de derrière, un ours qu'entourent les trois Sages. C'est Borô qui s'est paré ainsi pour affirmer aux yeux de tous la parenté de sang entre la victime et le sacrificateur.

Devant l'Ancêtre, il lève le bras et prononce les paroles consacrées.

— Voici sa chair, voici son sang. Mangez et buvez.

Il abaisse sa main armée d'un silex tranchant. D'un seul coup appuyé avec force, il fend la peau velue, de la gorge jusqu'au bas-ventre. Les Sages empoignent la peau des deux côtés et, à l'aide de silex, l'écartent. Des flots de sang jaillissent. Borô plonge le bras dans la poitrine ouverte et en arrache un cœur encore palpitant. Il y mord à pleines dents, puis le passe aux Sages.

Déjà il s'éloigne. Le peuple entier se rue sur la victime. Chacun déchire la chair pantelante d'où le sang tiède et précieux dégoutte. On se tuerait pour arriver dans les premiers. Mais chacun, sitôt servi, se retire et, avant que le soleil ait atteint le zénith, tous ont bu à la source même de la vie.

Il ne reste de l'ours qu'une peau souillée et des ossements qui, le soir même, seront brûlés et dont le vent dispersera les cendres.

VI

Une année s'écoula.

Une grande lassitude avait succédé à l'exaltation produite par le sacrifice de l'Ancêtre. Rien ne changeait. Les rennes enfuis ne revenaient pas. Les gens de la rivière s'affaiblissaient chaque jour et les Têtes rondes prospéraient. Jamais on ne vit gaillards mener vie plus agréable. Ils passèrent l'été dans leurs camps en plein air. Dès la mauvaise saison, ils réintégrèrent les abris. Ils étaient entièrement satisfaits du pays choisi par eux. Ils le déclaraient à qui voulait l'entendre. Ils ne songeaient pas à le quitter. Après tant d'années de vie nomade, ils se fixaient enfin. Le climat leur convenait. Leurs enfants qui pullulaient s'y élevaient à merveille. Le gibier était abondant. Les chiens mettaient au monde des portées de chiots qui poussaient sans que jamais il s'en perdît un, courant et se mordillant sur les terrasses, soulevant des nuages de poussière, pissant sur les parois des huttes, toujours dans les jambes des gens, menant grand vacarme d'aboiements nuit et jour. Leurs maîtres ne semblaient pas s'en apercevoir, mais les fils de l'Ours en souffraient.

Chose plus difficile à supporter, les gens de la rivière voyaient leurs enfants se mettre à jouer avec les chiots. Comment s'y opposer? Comment surveiller une troupe de gosses vivant pêle-mêle avec une bande de chiens? Tout cela galopait et roulait, le jour durant, dans les cendres éparses sur le sol.

Que sortirait-il de cette intimité avec des animaux démoniaques? Les charmes employés par les Têtes rondes n'agiraient-ils pas à leur tour sur la génération actuelle, hélas ! bien réduite, des fils de l'Ours? Deux races pouvaient-elles vivre si près l'une de l'autre sans se mêler? Et si l'une des deux devait disparaître, il n'était pas difficile de prédire l'avenir et de fixer le sort lamentable qui attendait les gens de la rivière humiliés et diminués.

Songez-y, leurs filles, dans cette cohabitation, grandissaient sous les yeux des fils étrangers ! Que ces derniers les admirassent, com-

ment s'en étonner? Ces filles appartenaient à une race qui ne le cédait à aucune autre en beauté. Mais il faut noter avec regret, comme un témoignage de plus du manque d'honneur chez les femmes et de la curiosité irrésistible qui est en elles, que les filles regardaient avec trop d'intérêt les jeunes Têtes rondes qui flânaient autour des abris. Pourtant ces adolescents étaient de stature médiocre, trapus et maladroits. Ainsi raisonnaient les fils de l'Ours, mais leurs filles et leurs sœurs n'en faisaient pas moins ce qui leur plaisait. Les claques reçues, les bourrades, loin de les ramener aux convenances, semblaient les confirmer dans leurs errements, tant est puissant l'instinct de la contradiction dans ce sexe sans caractère. La perte définitive de la race se verrait au jour où les filles de l'Ours mettraient au monde les enfants des Têtes rondes.

Les femmes — qu'y a-t-il donc dans ces créatures? — prenaient les événements moins au tragique. Grâce aux relations que nouaient leurs filles, elles attrapaient de temps à autre une cuisse de sanglier ou de cheval, un quartier de bison et, ma foi, l'aubaine était bonne dans un temps de quasi-famine. Alors que les hommes se déclaraient impuissants à nourrir leur famille, se brouillerait-on avec ceux qui apportaient une indispensable nourriture? Si elles grondaient leurs filles en public, secrètement elles se gardaient de les blâmer et sans doute plus d'une de nos commères les encourageait en sous-main.

Ainsi les choses se passaient dans l'ombre et les hommes pouvaient feindre d'ignorer des relations condamnables. Mais un incident mit toutes choses en pleine lumière.

Les jeux nuptiaux se déroulaient suivant les rites bien que les participants fussent singulièrement réduits en nombre. Au lieu d'une cinquantaine d'initiés comme l'an dernier, les trois tribus n'en avaient amené qu'une trentaine, et l'on mesurait ainsi les pertes causées par la maladie. Pourtant, tous soucis une fois de plus écartés, une joie bruyante emplissait l'étroit vallon où les filles parées attendaient leurs ravisseurs.

Comme le crépuscule s'étendait sur les campagnes et que l'ombre tombait des falaises, au moment où les initiés commençaient la danse guerrière et défiaient d'imaginaires ennemis, au moment où les « hou ! hou ! » des femmes se faisaient plus stridents, une troupe de jeunes gens, peints et parés, poussant des cris aigus et cadencés sur un mode que ne connaissaient pas les gens de la rivière, apparut près de « la pierre qui peine ». Ils s'y arrêtèrent un instant, dans un silence si complet et si soudain d'eux-mêmes et des spectateurs qu'on entendit le soupir frais et étonné qu'une jeune fille ne put retenir.

Mais déjà les fils des Têtes rondes — c'étaient eux — arrivaient en courant au milieu du vallon. Là, ils se déployèrent en triangle. Ils portaient des arcs, et des flèches étaient passées dans leur ceinture. En manière de salut vraiment guerrier, ils tirèrent, à un commandement, chacun une flèche qui atteignit une hauteur prodigieuse avant de retomber dans le bois voisin où quelques-unes d'entre elles se fichèrent avec un bruit sec dans les branches. Or il était contraire aux usages d'apporter des armes aux jeux nuptiaux, et bien plus encore de s'en servir. Les gens de la rivière sentirent la menace.

Cette démonstration faite, les jeunes Têtes rondes commencèrent une danse à leur façon. Quelques-uns tiraient de roseaux coupés et joints précisément avec de la résine, des sons mélodieux et ravissants. Il semblait que l'on entendît des chutes d'eau chanter. Les tons alternativement graves et aigus des roseaux étaient cadencés par des palettes de bois étroites et allongées qui claquaient l'une contre l'autre. Sur cette musique d'un effet original ils dansaient en file, se tenant par l'épaule, avec une force, une mesure, une souplesse aussi, et, il faut le dire, avec une grâce que l'on était bien éloigné d'attendre de ces lourdauds. A les regarder, les filles involontairement marquaient de tout leur corps frémissant le rythme de la danse nouvelle. Les accents pénétrants des roseaux les enlevaient à elles-mêmes et leur donnaient l'irrésistible envie de se joindre à ces jeunes gens si légers sur leurs pieds.

Allant et venant, ils passaient maintenant tout proche des spectateurs. Le crépuscule s'assombrissait. Une première étoile apparut entre les nuages flottant dans le ciel. A ce moment, la chaîne des jeunes gens se rompit en deux tronçons et le danseur, dont une main restait libre, la tendit à une fille devant laquelle il sautait sur place comme un souple animal. Roseaux et claquettes se faisaient plus pressants. Comment résister à leur invitation? L'appelée se leva et joignit la file qui se reforma. Plus loin se répéta la même scène. Une fille encore quitta ses compagnes. Elles furent bientôt une dizaine mêlées aux Têtes rondes qui continuaient à avancer, à reculer et à croiser les pas suivant leur mode. Peu à peu la file des danseurs s'écartait. Décrivait-elle une courbe pour revenir au centre du vallon? Ondulant à la façon d'un serpent, elle s'éloignait encore et dans l'obscurité plus grande, comme elle longeait le bois sur le versant du coteau, elle y disparut...

Un cri où la surprise et l'horreur se mêlaient monta vers le ciel. Déjà les gens de la rivière étaient sur leurs pieds. Qui aurait pu prévoir pareil coup d'audace? Cet outrage resterait-il impuni? Quelques hommes voulaient aller aux abris chercher des armes. D'autres opi-

naient à poursuivre sur-le-champ les ravisseurs. Mais les femmes, se jetant à leurs genoux, leur embrassant les jambes, les suppliaient de ne pas courir à une mort certaine dans une lutte trop inégale. Elles s'efforçaient de les calmer.

— Nos filles ne sont pas perdues, disaient-elles. Elles resteront près de nous...

Et plus d'une, dans le secret de son cœur, enviait celles qui avaient été emmenées au fond des bois et dont le sort heureux était maintenant assuré.

Entre tant de partis contradictoires, que décider? Chez les chefs des tribus réunis sur la « pierre qui peine », les avis modérés l'emportèrent.

— Sans doute les gens de la rivière participaient seuls depuis longtemps aux jeux nuptiaux, mais parce que, dit Borô, ils occupaient sans voisins le pays. Rien dans les lois des peuples chasseurs ne permettait d'exclure un étranger de la fête puisque aussi bien les filles ne pouvaient se marier dans la tribu et que, de coutume immémoriale, elles y étaient amenées précisément pour être enlevées. Comment donc se plaindre aux chefs des peuples de la haute vallée?

Mais c'étaient là façons de penser de vieillards et les jeunes gens grinçaient des dents à voir les plus belles des filles ravies sous leurs yeux et, il faut l'avouer, sans que pas une de ces traîtresses opposât de résistance. La fin des jeux en fut gâtée. Au lieu de se passer dans un délire de joie, ils se terminèrent dans l'humiliation et la tristesse. Les esprits les moins superstitieux y virent un sinistre présage.

*
* *

Nô plus que tout autre ressentit l'outrage fait à son peuple. Les arcs passés au bras des Têtes rondes, le tir préalable d'une flèche, montraient avec évidence que les envahisseurs s'appuyaient aussi sur la force et la feraient sentir, s'ils en éprouvaient le besoin, comme suprême argument. Jusqu'alors ils ne s'en étaient point servis, se contentant, par des moyens plus subtils, de ruiner les charmes auxquels les gens de la rivière devaient leur prospérité ancienne, et chacun parmi ces derniers comprenait maintenant la vanité de représenter au naturel des animaux vivants. On ne dessinait plus des bisons bondissants et des chevaux jouant dans les prairies ; il fallait découvrir autre chose. Les Têtes rondes avaient prouvé, en outre, qu'ils connaissaient même les moyens d'annuler les effets de la plus grande cérémonie magique, du sacrifice de l'Ancêtre. Quel bénéfice les fils de l'Ours avaient-ils tiré de ce crime

monstrueux? Ils étaient aujourd'hui plus misérables qu'hier. Et voilà que, maintenant, leurs filles étaient enlevées ! Ah ! la fin était proche de la race qui avait vécu heureuse sur ces rives.

Ainsi pensait Nô devant sa hutte tandis que Maia, accroupie près de lui et n'osant parler, s'inquiétait à le voir soucieux et taciturne. Elle était enceinte. La grossesse et la mauvaise nourriture à laquelle on était maintenant réduit altéraient son charmant visage. Parfois elle descendait pêcher à la rivière et, montrant de qui elle était la fille, elle n'en revenait jamais les mains vides. Le plus souvent, elle trouvait Nô, oisif en apparence, en réalité absorbé par des pensées qu'elle ne connaissait pas.

Un jour, sachant la haine qu'il portait aux Têtes rondes, elle déblatérait contre eux, s'amusant à la façon des femmes à illustrer de différents exemples, peu pertinents du reste, leur balourdise. Ainsi pensait-elle complaire à son mari. Elle fut bien étonnée de se voir interrompre sèchement par Nô, disant :

— Les Têtes rondes en savent plus que nous.

Maia en resta bouche bée. Son mari perdait-il la raison?

La vérité est que Nô se heurtait à des idées difficiles entre lesquelles il se frayait lentement un chemin.

Il reconnaissait la supériorité de ses ennemis qui, au lieu de se battre avec tous les animaux, avaient su gagner parmi eux un allié, un ami, s'assurant ainsi un avantage décisif sur les autres peuples chasseurs. Il fallait admettre l'alliance conclue entre les Têtes rondes et les chiens comme indestructible puisque tous les moyens employés pour la rompre avaient échoué. La puissance magique des envahisseurs mettait leurs associés à l'abri des attaques.

Que faire?

Peu à peu Nô fut amené à penser que les siens devaient imiter ces gens hardis qui avaient découvert des secrets si précieux. Il fallait, à leur exemple, trouver le moyen d'apprivoiser des bêtes qui vivraient près d'eux, dont ils se serviraient de plus d'une manière, qu'ils garderaient des carnassiers et dont finalement ils se nourriraient sans être obligés de les chasser.

Chacune de ces étapes coûta à Nô des jours et des jours de méditation aride et passionnée.

Arrivé à ce point, une longue halte. Quel animal devait-on s'attacher? Il devait être de grande taille pour fournir une nourriture abondante, de race noble, puisque ses qualités s'incarneraient en les gens de la rivière. Il repoussa le cerf inutile et couard. Le mammouth n'existait plus ; les félins, rares, étaient assoiffés de sang ; le bison fuyait comme le renne. Restaient le bœuf et le cheval qu'il avait

rencontrés tous deux — et cela avait un sens — au pays heureux de son rêve. Entre l'un et l'autre, on pouvait hésiter. Leur chair était pareillement bonne, leur peau solide et d'un bon usage, dure à traiter, il est vrai et sans fourrure (rien ne remplacerait le renne!). Le bœuf se montrait le plus courageux des animaux, le cheval en était le plus rapide et peut-être le mieux doué. On ne pouvait craindre que le courage manquât jamais aux fils de l'Ours, mais il fallait conserver la rapidité à la course dont ils s'enorgueillissaient. Le cheval était aussi plus doux que le bœuf. Pour toutes ces raisons, Nô décida de jeter un charme sur les chevaux.

L'entreprise était ardue, mais Nô se sentait plein de confiance, car il se souvenait de la veillée près du repaire de l'Ancêtre. Il revoyait le pays où il avait été transporté; il entendait encore le Sage répétant les mots secrets par lesquels les hommes gagnent l'amitié des bêtes. Grâce à ces mots, il réussirait...

Il décida de se rendre d'abord chez un vieillard qui s'occupait, dans une caverne à cela consacrée, des cérémonies magiques ayant pour objet les chevaux.

Il y partit un matin d'automne déjà froid et suivit le vallon des grottes sacrées. Lorsqu'il eut dépassé la seconde de ces grottes, il obliqua sur la gauche et entra dans une petite vallée dont le fond n'était que marécages. Il trouva un sentier pour les franchir et, longeant le pied de collines peu élevées, arriva bientôt à l'abri qu'il cherchait.

Des chevaux y étaient représentés depuis fort longtemps, en différentes attitudes, et, au centre de la paroi, l'un d'eux de grandeur naturelle se détachait de la pierre en telle manière que, lorsqu'on entrait dans la grotte les yeux encore pleins de la lumière du jour, on croyait que, surpris, il allait fuir à votre approche. Aucune caverne, aucun abri ne montrait une image si véridique et, lorsque Nô qui la connaissait pourtant la retrouva ce matin-là, il s'étonna une fois de plus à voir la bête rester sur place comme si elle l'attendait. Cela lui parut de bon augure et il s'en réjouit. Il comprit aussi que les pouvoirs magiques des gens de la rivière n'égalaient plus ceux de leurs ancêtres car personne, dans la triste époque où il vivait, n'était capable de sculpter dans le roc un cheval pareil en réalité à ceux qui flânent le matin dans les prairies.

Un vieillard habitait là, fils et petit-fils d'hommes qui y avaient vécu jadis et dépositaire de leur sagesse. Il ne bougeait guère de sa demeure que pour aller cueillir des plantes dont il connaissait les vertus magiques. Les chasseurs venaient le voir avant de poursuivre un troupeau et, au retour, lui apportaient un peu de viande, si, grâce à ses soins, ils avaient réussi dans leur expédition.

Nô lui demanda un charme pour se rendre favorable un cheval.

Le vieillard accroupi près du feu ne répondit pas et restait à méditer, les yeux fixés sur les braises. Puis il regarda Nô comme s'il cherchait un autre sens sous les paroles que le jeune homme venait de dire. Nô répéta sa requête.

Le vieillard soupira. Enfin, s'étant levé, il pénétra dans sa hutte. Il en ressortit un moment après avec une herbe que Nô ne connaissait pas. Il cracha dessus et la frotta entre ses mains de façon que la salive la pénétrât, puis, venant au cheval, il la tint devant la bête, tandis qu'il lui caressait le cou doucement. Cela fait, il se tourna vers Nô et lui remit le brin d'herbe sans ajouter un mot.

Nô reprit le chemin des abris.

Le lendemain, il partit avant le soleil levé. Agité par la grandeur de son entreprise, il n'avait presque pas dormi. Malgré la difficulté de chasser seul, il ne s'était adjoint aucun compagnon. Il fallait surprendre un poulain isolé, lui lier les jambes, et alors le charmer.

Dans l'après-midi seulement il aperçut à une grande distance, non loin d'une forêt, le troupeau qu'on lui avait signalé. Avec lenteur, avec mille précautions, il réussit à se glisser jusqu'à la proximité immédiate des bêtes qui paissaient tranquilles. Un poulain de dix-huit mois environ s'était écarté et se frottait contre une pierre à la lisière du bois. C'est sur lui que Nô jeta son dévolu. Il avait l'encolure large, la tête forte, le poil déjà long. En somme il était aussi semblable que possible au cheval représenté dans la grotte et cela réjouit Nô. Rampant plus qu'il ne marchait, pied à pied, pouce à pouce, il gagna un peu de terrain. Mais il était trop éloigné encore. Il fallait patienter, attendre un incident favorable. Les événements vinrent au secours de Nô. Le temps s'était obscurci. Un gros nuage noir creva. Des grêlons tombèrent dru. Le poulain fit quelques pas et se mit à l'abri sous un chêne.

Le fracas de la grêle hachant les feuilles permit à Nô d'approcher un peu. D'un geste souple, il saisit la lanière roulée au bout de laquelle pendait une pierre ronde. Si peu de bruit qu'il fît, le poulain s'inquiéta et dressa la tête. Déjà Nô était sur ses pieds, bondissant devant lui. La lanière siffla dans l'air et s'enroula autour des jambes de derrière de l'animal qui s'abattit. Le troupeau, sans songer à sauver un de ses membres, fuyait.

Nô courut à sa proie. La bête essayait désespérément de rompre ses liens. A l'aide d'une seconde lanière, il lui lia les jambes de devant. Après une longue et vaine résistance, le beau poulain épuisé allongea son cou sur le sol et ne bougea plus. Ses flancs couverts de sueur frémissaient encore et son œil grand ouvert était plein d'épouvante.

Nô le regardait. Ce n'était pas un ennemi vaincu qu'il avait devant lui. Ce cheval, appartenant à une race jusque-là hostile et qui, de toute éternité, avait fui devant l'homme, allait être gagné grâce à la formule magique apprise dans une nuit inoubliable. Il reconnaîtrait en l'homme un maître et un ami ; ils vivraient l'un près de l'autre, se rendant de mutuels services... Le cœur de Nô débordait de joie. Il sauverait les siens à l'heure même où humiliés, offensés de toute manière, ils allaient disparaître.

Sans bruit, il s'accroupit près du poulain. Celui-ci ne fit aucun effort pour se redresser.

Nô, sifflotant entre ses dents pour calmer la fièvre de celui qui, bientôt, serait son compagnon, caressait avec tendresse le cou gonflé de l'animal. Il fallait d'abord se le rendre favorable en lui faisant manger l'herbe préparée la veille par le gardien des chevaux sacrés.

Il la lui tendit.

Le poulain refusa d'y toucher.

Nô ne se découragea pas. Il attendrait tant qu'il serait nécessaire.

L'obscurité était venue. Une nuit profonde et froide enveloppa le couple étrange de l'homme et du cheval couchés l'un à côté de l'autre. De sa main restée libre, Nô flattait l'encolure du poulain et sentait couler sous ses doigts un sang tumultueux. Il lui paraissait que leurs deux vies se mêlaient, que demain, lorsque l'aube viendrait, ils seraient amis et ne voudraient plus se quitter. Pourquoi avait-il tué autrefois tant de bêtes jeunes et fières, semblables à celle près de laquelle il veillait aujourd'hui comme un frère? Comment déchirer d'un coup de silex tranchant cette peau, qui, déjà, se détendait avec confiance? Emporté par ses rêveries, Nô restait insensible à la morsure du froid. Il n'entendit pas l'approche hésitante d'une hyène qui vint jusque tout près d'eux les flairer. Ayant reconnu qu'ils étaient en vie, elle se retira sans bruit. Le temps passait-il vite ou lentement, il ne le savait.

Une aurore grise et pluvieuse les trouva tous deux immobiles, le poulain accablé par une révolte contenue, Nô raidi par l'humidité glacée. Il se leva et arracha quelques touffes d'herbe ; il y glissa le brin magique et tendit la botte au cheval essoufflé.

Le poulain accepta la nourriture que Nô lui présentait.

Nô tremblait d'émotion. La conquête du cheval était maintenant assurée. Il s'agenouilla et, penché sur les naseaux larges ouverts de la bête à demi domptée, il répéta sans se lasser les mots dits par le Sage dans le pays qu'il avait visité pendant la nuit passée près du gîte de l'Ancêtre. Ces mots vivants, il les voyait pénétrer avec son

haleine au plus profond du corps étendu devant lui et asservir l'esprit qui l'animait.

A bout de forces, il se tut enfin.

Le poulain leva la tête, mais sans colère. Nô reconnut le geste amical qu'il attendait. Il flatta la bête de la main. Il agissait comme dans un rêve, murmurant quelques phrases sans suite. Il semblait avoir perdu la raison.

Il défit la lanière qui attachait les jambes de devant. Le poulain ne bougea pas. Nô la lui mit au cou pour le conduire ainsi aux abris. Il délia alors les jambes de derrière. Il trouvait naturel et sans danger de rendre la liberté à son ami. Que pouvait-il arriver puisque le charme avait opéré?

Le poulain, toujours couché, étendit ses pattes ankylosées, lentement, comme s'il les croyait maintenues encore et qu'il craignît de se blesser. Stupéfié de ne rencontrer aucune résistance, il hésita un peu. Puis, en un clin d'œil, il fut sur ses pieds. D'un coup de tête, il arracha la lanière des mains surprises de Nô, fit volte-face et, fuyant, lui envoya une ruade en plein visage.

Nô tomba, le crâne fracturé. En peu d'instants, la vie s'écoula de lui.

Ainsi mourût No essayant de sauver une race condamnée à disparaître, mais qui, la première dans le monde, a laissé trace de son passage dans des œuvres dont la beauté nous émeut encore.

Et cela se passait, il y a environ douze mille ans, à l'endroit que l'on appelle aujourd'hui les Eysies de Tayac, sur les bords de la Vézère, à quelques lieues du point où elle se jette dans la Dordogne. On peut y voir sur les murs des abris et des grottes les dessins gravés et les sculptures qui illustrent cette histoire.

CLAUDE ANET.

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

COMMENT ON PERD LA SYRIE

Il ne faudrait pas, par un amour excessif de la symétrie, assimiler trop vite les événements de Syrie et du Maroc. Ils n'ont de commun — et c'est assez grave — que l'impéritie naturelle à tout gouvernement démocratique dès qu'il s'agit de regarder les choses telles qu'elles sont. Pour le reste, tout diffère — aussi longtemps du moins qu'il ne s'agira que des Druses. Entre la montagne du Hauran et le massif rifain, il y a toute la différence qui existe entre quinze mille et cinq cent mille fusils.

Pour bien comprendre ce qui vient de se passer à Soueïda, pour continuer à comprendre ce qui se passera aussi longtemps que le général Sarrail sera maintenu à son poste ou remplacé par un « frère », il faut remonter assez loin, peut-être jusqu'à 1913. A cette époque se réunit un *Comité syrien*, d'origine arabe, dont le but était de revendiquer sur l'impérialisme turc une Syrie musulmane aussi vaste que possible.

Les théories nationalistes sont le plus souvent des rivalités d'influence qui anticipent la marche des armées. La Grande Guerre se chargea de nous le faire voir, en Syrie comme ailleurs. Les traités de 1915 entre Londres et la Mecque, puis de 1916 et de 1918 entre Londres et Paris partaient de l'idée d'une nationalité arabe, confectionnée à Oxford et destinée à servir les intérêts de l'impérialisme britannique. Dans cette hypothèse, la nationalité syrienne se résorbait dans l'arabisme à un tel point que les centres nationaux

dissimulés dans ces anfractuosités étaient tenus pour nuls et non avenus. Le Liban, qui, depuis mille ans représentait le plus sûr point d'attache des idées françaises sur le littoral syrien, le Liban pour lequel les troupes françaises en 1860 s'étaient battues, le Liban qui possédait, grâce à la France, depuis cette date, des principes qui en faisaient une sorte de petit État quasi autonome, le Liban était coupé en deux, réduit à ses cimes, privé de ses territoires fertiles par des accords franco-anglais, les plus sots qu'aucun gouvernement français digne de ce nom ait jamais passés. Le chérif Hussein, le malik d'aujourd'hui, mis en goût par ce déjeuner d'ogre, déclarait pompeusement se réserver tous droits éventuels à la totalité du Liban, ce qui achevait de caractériser la situation.

Quand nous nous installâmes dans le pays, à la fin de 1919, nous y relevâmes des troupes anglaises qui avaient laissé derrière elles les imaginations arabes très excitées, à Damas principalement. Ce fut la période de Fayçal, du « roi » Fayçal. On se rappelle comment le général Gouraud put mettre fin à cette comédie. La royauté de Fayçal avait duré jusqu'à juillet 1920. Le terrain était débarrassé des combinaisons britanniques, qui avaient pour effet et pour but d'interposer entre le sol indigène, créé par la nature et par l'histoire, et notre domination, une sorte de terrain arabo-anglais, peu visible mais remarquablement poisseux. Ce déblayage une fois réalisé, les lignes naturelles du pays apparurent : le 1er septembre 1920, le Grand Liban fut proclamé État indépendant. Non seulement les injustices de 1915, 1916, 1918, 1919 disparaissaient, mais les empiétements turcs commis au préjudice des Libanais étaient effacés.

Ce n'était qu'un début. Peu après apparurent, à côté de l'État indépendant du Grand Liban, l'État de Damas, l'État d'Alep, grossi des résidus de Cilicie que nous laissait l'accord franco-turc du 20 octobre 1921, le territoire des Alaouites (capitale Lattaquié), montagnards arriérés, au particularisme religieux très accentué, enfin le territoire des Hauran, ou territoire des Druses.

L'occupation française de 1860-61, dont la base était à Beyrouth, avait eu pour conséquence d'attirer dans cette ville les chrétiens en assez grand nombre. On se rappelle pourquoi nous étions intervenus : c'était pour protéger ces chrétiens contre les Druses qui en faisaient des massacres systématiques. Rien d'étonnant que, par contrecoup, ces Druses aient abandonné un terrain où leurs exploits n'étaient plus de mise. Ils se réfugièrent dans le massif volcanique du Hauran, dont la fertilité est telle que, sans fumier aucun (le fumier étant réservé pour le chauffage), les plateaux hauraniens produisent encore une grande quantité de céréales. Avant la guerre, ce pays, aussi mal

cultivé que possible, arrivait à en exporter par an de cent à cent vingt mille tonnes. Le froment du Hauran, avec ses grains à demi transparents, est célèbre dans tout le pays.

A diverses reprises, les Druses se firent les serviteurs de la politique anglaise contre le sultan de Constantinople. Aujourd'hui, le découpage du territoire entre les divers mandats européens fait du Hauran un petit État limitrophe de la Palestine et de la Transjordanie. Cette Transjordanie est une invention des Anglais, une image baroque de leur esprit de reconnaissance envers leurs agents. Tandis que le chérif de la Mecque, Hussein, devenait malik et n'avait plus de comptes à rendre qu'au général en chef de la cavalerie de Saint-Georges, tandis que l'un de ses fils, le fameux Fayçal, impossible en Syrie, était proclamé roi, lui aussi, de l'Irak, et trouvait à Bagdad son chemin de Damas, on aménageait, en « Transjordanie » à l'usage d'un cadet, Abdallah, un trône minuscule, mais souverain. Ses résidences, Amman et Chameh, devinrent des centres très actifs de propagande anti-française.

Quand Hussein fut expulsé de la Mecque, c'est à Amman qu'il se réfugia (janvier 1924), pour y continuer en famille ses rêves semi-orientaux, semi-oxfordiens de domination panarabe. Son fils Ali vint le rejoindre ; c'est à lui, l'aîné, que le trône de Damas est réservé *in petto*, Fayçal ayant trouvé ailleurs chaussure à son pied. Tout ce petit monde naïf et sinistre, plus et moins dangereux qu'un Abd-el-Krim (cela dépend du point de vue), cherche à exploiter nos moindres faiblesses. La dernière occasion où se manifesta leur ingéniosité fut offerte par l'abolition du khalifat par les kémalistes d'Angora. En mars 1924, Hussein se proclama commandeur des croyants, au lieu et place d'Abdul Medjid destitué. Peu lui importait que sa nouvelle qualité fût reconnue en Afrique. C'était la Syrie qu'il visait. Pendant huit jours, on put croire qu'il avait cause gagnée. Cependant, dès le vendredi 14 mars, sur trois cent quarante mosquées, la prière ne fut dite en son nom que dans une trentaine. Nouvel échec pour cette famille ambitieuse.

On voit, par cet exemple, avec quelle souplesse, quelle avidité, quelle rapidité Hussein et ses fils s'entendent à exploiter leurs moindres chances. Ils ont pour eux de formidables atouts. La religion n'est utilisée que par intervalles. Leur recours à l'idée nationaliste est constant. Faire de la Syrie un État arabe aussi compact que possible, de façon à écraser un jour ou l'autre les minorités chrétiennes, quelques centaines de milliers d'individus, sous le poids des deux à trois millions de musulmans, tel est l'un des buts de leurs partisans. Il n'est pas si facile à toucher qu'on pourrait le croire. La plus grosse

des difficultés à vaincre est la volonté des populations. Lorsque, pour des raisons fiscales, administratives, économiques, le général Gouraud voulut réaliser, pour l'ensemble de son mandat, un budget commun, il se heurta au vote irréductible des Libanais. Même entre musulmans des rivalités s'élèvent. Certaines gens d'Alep se souviennent d'avoir été pressurés par ceux de Damas aux temps de la royauté de Fayçal. Tout ce que put faire le général Gouraud, ce fut de constituer une *Fédération syrienne* (28 juin 1922) par la réunion des États d'Alep, de Damas, des Alaouites et du Djebel Druze. Les services fédéraux se bornaient aux P. T. T., aux douanes, à la justice, à l'Université.

Des discussions violentes ne tardèrent pas à s'élever. Centralistes et antiunitaires s'affrontèrent au sujet des services. D'autre part, on ne savait pas au juste quelle était la nature des relations entre la Fédération et l'État du Grand Liban. Les propagandistes fayçaliens qui répètent à tout bout de champ que la France n'ose réaliser l'unité syrienne parce qu'elle en a peur, parlent pour ne rien dire. Outre que l'article premier du mandat, mis définitivement en vigueur le 29 septembre 1923, recommande à la France de « favoriser les autonomies locales dans toute la mesure où les circonstances s'y prêtent », la force des choses se chargerait de suppléer au silence des textes de ce côté-là.

Tout de suite il apparut évident que la *Fédération syrienne*, avec son budget de 27 millions, lourdement superposé aux services particuliers des quatre États, sévèrement critiqué par leurs conseils représentatifs, était mort-née. Les Alaouites, hantés par la crainte perpétuelle (et justifiée) d'être les victimes de toute organisation arabe plus ou moins unifiée, n'y étaient entrés qu'à regret. Quand le général Weygand, successeur du général Gouraud, partit en avril 1924 rendre compte de la situation, les Alaouites profitèrent de la circonstance pour manifester leur « refus catégorique d'être incorporés dans l'unité syrienne ». Par contre, les Alepins et les Damasquins exprimaient catégoriquement le désir d'être réunis. Avant de quitter définitivement Beyrouth, le général Weygand consacra l'indépendance des Alaouites en même temps qu'il constituait un État dit de Syrie, formé des deux États d'Alep et de Damas. Le nouveau drapeau, vert, blanc, vert, à trois bandes horizontales, écussonné aux couleurs françaises, fut hissé le 1er janvier 1925 sur le palais du gouvernement.

Le lendemain 2 janvier, le général Sarrail, fameux par le désordre matériel et moral qu'il avait jadis introduit à Salonique, débarquait à Beyrouth.

Il arrivait dans ce pays, travaillé par des millénaires de parti-

cularisme, avec des idées simplettes, renouvelées des Droits de l'homme et du citoyen. Il apportait notamment avec lui cette conception étonnamment fausse que la France est une grande puissance *musulmane.* Jamais on ne s'élèvera trop violemment contre cette absurde formule. *La France n'est pas une grande puissance musulmane.* La France possède, en territoire musulman, de vastes possessions où elle se maintient par la force. Ce n'est pas la même chose. C'est même tout le contraire. En Syrie, notamment, les Libanais chrétiens, et peut-être aujourd'hui les Alaouites musulmans (400 000 environ), désirent seuls notre présence et notre aide. Quant aux musulmans, ils nous subissent. Quand les Américains, en 1919, instituèrent l'insolent référendum que l'on sait, l'opinion musulmane se prononça en faveur soit de l'indépendance sans phrase, soit du mandat anglais.

Le général Sarrail arrivait, imbu de cette idée que les musulmans devaient passer avant les chrétiens, d'abord parce qu'ils étaient la majorité (voyez principes de 89), ensuite parce que la France est une grande puissance musulmane. Il fallait, coûte que coûte, démocratiser le pays, apprendre aux habitants qu'ils constituaient une *nation.* Ils s'en doutaient si peu !

Ces graves puérilités s'organisèrent en système pompeux, logique. Pour obtenir cette fusion nationale si désirable, si conforme aux vœux de Robespierre et de Ledru-Rollin, il suffisait de s'aviser d'une chose bien simple, à savoir qu'en maintenant la prédominance traditionnelle de l'organisation religieuse, on n'aboutissait qu'à perpétuer les rivalités, tandis qu'en répandant les bienfaits laïques à larges flots on ouvrait au pays un avenir inconcevablement fécond de centralisation administrative et de développement économique. Il ne s'agissait que d'y penser.

Le général Sarrail y pensait. Aussi, quand, le lendemain de son arrivée, le curé latin de Beyrouth l'invita respectueusement à une messe célébrée en son honneur, il déclina l'invitation. Tout à son enfantine chimère, il n'entendit pas l'effondrement provoqué par ce refus. Peut-être commença-t-il à comprendre lorsque le délégué apostolique en Syrie, Mgr Giannini, constata : « Le privilège historique de la France a vécu. » Toujours est-il qu'il essaya de rattraper sa faute en assistant à la messe de Pâques et à celle du 14 juillet, qui, avec celles de Noël et de la Toussaint, constituent les quatre « messes consulaires ».

N'importe. L'effet était produit. L'engrenage impitoyable commençait à fonctionner. Tant par ses méprises que par ses tentatives pour les racheter, le général Sarrail allait mettre la Syrie à feu et à

sang. Très judicieusement, le général Gouraud avait placé un gouverneur français à la tête du Grand Liban, qui n'est pas mûr (l'est-on jamais?) pour le régime électif intégral. Cette monstrueuse atteinte au droit des peuples, cette inqualifiable entorse à « l'esprit » du mandat consterna le général Sarrail. Il invita donc le conseil représentatif du Grand Liban à nommer un gouverneur.

Ce fut une gabegie sans nom, digne des grands ancêtres. Les pires intrigues se déclanchèrent. Bref, comme l'avoue une revue à la dévotion du général Sarrail et inspirée par lui, en des termes qui méritent de rester pour qualifier les démocraties en quelque pays que ce soit, « on parla de tout sauf de l'intérêt général et finalement le conseil refusa de procéder à un vote ». En moins de trois mois, le général Sarrail était tombé au fond du vase impur où mijotent les immortels principes.

Ce n'était qu'un début. Repoussé avec perte et confusion par les chrétiens, il se pelotonnait sur le cœur de ses chers musulmans. N'avait-il pas été reçu à Damas, capitale du nouvel État syrien, le 4 février, avec des arcs de triomphe? Le pauvre homme ne voyait pas que l'on acclamait en lui le détracteur des bases traditionnelles de l'influence française en Orient, le complice tacite de toutes les passions musulmanes. Quand lord Balfour, qui revenait de Jérusalem inaugurer l'Université privée, passa par Damas, sa venue fut considérée comme une insulte. Les musulmans se dirent qu'il fallait profiter de la présence d'un homme aussi dévoué à leur cause que le général Sarrail pour lyncher lord Balfour et mettre à sac le quartier juif. Quand on s'aperçut, dans les sphères officielles, de quoi il retournait, il fallut bien intervenir. Lord Balfour s'éclipsa, la populace fut sabrée, le quartier juif occupé militairement... Et les musulmans n'y comprirent plus rien.

Le programme laïque et démocratique du général Sarrail produisit à la ronde ses effets normaux. Il ne restait plus que les Druses à mécontenter. Ce nous était réservé pour la bonne bouche. Chose notable. Quand la question de mandat s'était posée, les Druses, qui n'aiment ni les Arabes musulmans, ni les chrétiens, ni les juifs, et dont la religion est un aimable mélange de pratiques païennes, de croyances musulmanes et de rites chrétiens, d'ailleurs fort mal connu, avaient sollicité, peut-être par opposition à la majorité de leurs compatriotes, le mandat français « à condition de garder entière leur autonomie ». En bon français, cela voulait dire : Laissez-nous nous débrouiller de notre mieux, au milieu de nos vieilles querelles féodales et n'intervenez que pour sanctionner nos petits arrangements.

Cela est incompatible assurément avec la constitution de 1793,

modèle des constitutions républicaines. On n'arriverait jamais, pensa le général Sarrail, à démocratiser les populations hauraniennes avec une pareille manière de faire. Aussi, quand une délégation druse vint le trouver pour lui exposer ses griefs dans une affaire à la vérité compliquée (une rivalité de famille pendante depuis quatre ans, mais au travers de laquelle les généraux Gouraud et Weygand avaient fort bien réussi à se glisser), il refusa en termes quasi injurieux de la recevoir. Résultat : le Djebel Hauran s'est soulevé contre nous.

Il sera complètement inutile de rappeler le général Sarrail si l'on envoie à sa place un « doctrinaire » de son espèce. On ne gouverne pas avec le laïcisme, on ne gouverne pas avec le parlementarisme, on ne gouverne pas avec la démocratie. Avec ou sans mandat, on gouverne par la force, par le tact. De même il sera inutile de pacifier le Maroc, la Syrie, tout ce qu'on voudra, si l'on s'obstine à nier le péril bolcheviste. La révolte de nos colonies fait partie du programme russe. La *Pravda* du 3 juillet 1924 écrivait : « Une ère d'un grand travail organisateur et révolutionnaire dans les colonies françaises est ouverte. » Dans son rapport sur *la situation extérieure de la Russie soviétique*, Radek confirmait : « Un soulèvement colonial doit affaiblir les Alliés et la France. » Dans son ouvrage *Cinq ans de Comintern*, il prend fait et cause pour Fayçal, et déclare que l'heure de l'effondrement bourgeois sonnera en Orient.

Si l'on veut ruiner la France en quelques années, on n'a qu'à continuer dans la voie où l'on s'est engagé, qui consiste à ménager nos pires ennemis et à bouleverser nos amitiés les plus sûres.

R. J.

LES LETTRES

L'IRRUPTION DE L'INCONSCIENT DANS LA POÉSIE MODERNE

Si l'on considère la poésie contemporaine du dehors, on est immédiatement frappé de son aspect anarchique et composite. Il y a cent ans la lutte faisait rage. On se partageait en écoles. Mais on n'avait pas l'idée que la forme du vers pût venir en discussion. Il y avait le vers et il y avait la prose. Le temps n'était pas venu où M. Jourdain, en réclamant ses pantoufles, ferait de la poésie sans le savoir.

Aujourd'hui l'arène où se disputaient romantiques et classiques s'est effondrée avec ses enjeux : vers traditionnel, vers libre, vers irrégulier, verset biblique ou mennaisien, verset claudélien, poème en prose, prose rythmée, c'est un tohu-bohu extraordinaire.

Pour qu'un pareil chaos ait pu se produire, il a fallu une formidable secousse. Cette secousse, il est commode de l'attribuer, *grosso modo*, à l'irruption de l'inconscient dans l'art littéraire. Du moment qu'une forme, un rythme, un mot sont *voulus*, peut-on les ramener à une catégorie d'*inconscience?* Poussant plus loin l'offensive, ne pourrait-on pas prétendre que l'inconscient, s'il jouait quelque part, c'était au sein de la poésie traditionnelle, au milieu de ces octosyllabes, décasyllabes, alexandrins dont le maniement était aussi naturel que pouvait l'être le réflexe le plus instinctif? Quel contraste avec la poésie moderne, dont les moindres manifestations s'accompagnent d'un grandiose apparat critique, de justifications interminables, et qui bannit de son empire des valeurs héritées du plus lointain des âges, pour des nouveautés très raisonnées, à coups de syllogismes et d'analyses !

Cependant il n'est pas facile de décrire le désordre actuel sans en attribuer l'origine à la volonté de faire dans la poésie une part plus grande à l'inconscient. C'est à une cinquantaine d'années qu'il remonte : « Avec Rimbaud, déclare l'auteur anonyme d'une récente *Anthologie de la nouvelle poésie française*, surgit et triomphe l'inconscient. » Or, *Une saison en enfer*, la première œuvre de Rimbaud, date de 1873.

C'est aller un peu vite en besogne. Si nous interrogions les critiques contemporains du romantisme à ses débuts, nous nous apercevrions que beaucoup d'entre eux reprochaient aux novateurs des effets recherchés aujourd'hui avec méthode par les serviteurs de l'inconscient poétique sous ses formes les plus diverses. Quand tel critique de la *Minerve* accusait Lamartine d'écrire dans un autre monde, il faisait le procès de la grande ressource chère aux symbolistes de toutes catégories : l'allusion, la suggestion, la demi-teinte.

Qu'est-ce donc que cet inconscient dont la « nouvelle poésie française » fait ses délices? A considérer les directions où sa poussée s'est fait sentir — choix du sujet, liaison des idées, rénovation des rythmes, emploi des mots — on serait tenté de le définir : *une tendance à rapprocher toujours plus près du lecteur l'activité poétique en exercice ou en méditation.*

Jadis la poésie française pouvait être comparée à un atelier dont les produits seuls, aussi achevés, parfaits, limés que possible, étaient exposés à la vue. L'opération consistant à styliser la réalité se passait très loin de tout contrôle. Essayez d'analyser ce qui dans un vers de Racine ressortit à l'inconscient, le choix des sonorités, par exemple, vous verrez que ce qui les caractérise, c'est leur variété prodigieuse. Le vers racinien est pour l'oreille un délassement perpétuel. Les sons n'insistent jamais. Ils excellent à se faire valoir réciproquement. Prenez un vers comme celui-ci :

La nation chérie a renié sa foi.

Prononcez-le en faisant valoir toutes les syllabes : *ti-on*, *ni-é*. Toutes les voyelles accentuées sont situées très loin les unes des autres : on, ie, é, oi. L'ondulation générale est assurée par les *i*, si discrets, de *nation*, du *renié*, les *a*, également discrets, de *la*, de *nation*, de *sa*. Sur un fond bicolore de sonorités mineures se détachent en pleine force les quatre grandes pauses : *on*, *ie*, *é*, *oi*. Cette combinaison étonnante s'est effectuée dans les ténèbres. Nous en jouissons à notre insu.

Au lieu de mots, supposons qu'il s'agisse d'idées, de sentiments. La démarche est la même. On arrive en exagérant le procédé à isoler,

atome par atome, tous les éléments de l'émotion poétique. Les grandes lignes disparaissent ; il ne reste plus que des matériaux effondrés. Un poète comme Guillaume Apollinaire donne bien cette sensation d'une sensibilité qui chancelle. M. Paul Aeschimann le fait remarquer dans *Vingt-cinq ans de littérature française :*

Actions belles journées sommeils terribles
Végétation Accouplements musiques éternelles
Mouvements Adorations douleur divine
Monde qui vous ressemblez et qui nous ressemblez...

On veut voir là une poésie « exprimant par le moyen d'images fulgurantes, sans coordination logique, les phénomènes toujours renouvelés et presque simultanés de notre subconscient qui *illumine,* le temps d'un éclair, la vie extérieure ».

Si, au lieu de porter sur des sons ou des faits de conscience littéraire brefs, cette recherche du primitif s'exerce sur des ensembles plus vastes, on a les *Chants de Maldoror* (1868), d'Isidore Ducasse, comte de Lautréamont (1850-1870).

C'est le livre d'un enfant, avec des imaginations de collégien vicieux, mais comme il marque ! Chez lui la langue reste stable et d'ailleurs banale, l'image ne bouge pas. Ce qui se liquéfie, c'est le principe même du « discours » ; l'imagination se libère de l'objet et n'obéit plus qu'à sa propre pente. Signe des temps que cet ouvrage insensé, puéril, malsain, ait été réédité deux fois, chez deux éditeurs, depuis 1920. Lautréamont visait-il *ex professo* à l'incohérence? Ce n'est pas sûr. L'étalage du vice sous toutes ses formes paraît surtout l'avoir tourmenté. Le titre des *Fleurs du mal* l'empêchait de dormir. Il semble d'ailleurs que sa longue et insipide mélopée l'ait écœuré lui-même. Il songeait à ressusciter le goût du noble, du beau, quand il mourut.

Depuis cinquante ans la poésie française a subi des épreuves d'endurance disproportionnées avec les forces humaines. Sous prétexte de « poésie pure », on l'a surchargée de poids formidables, on a soumis sa syntaxe, son vers (Mallarmé, Verlaine, puis les « décadents ») à des tensions, à des contorsions inouïes. Quand tout a été rompu, on s'est amusé à ramasser les débris, à fabriquer des mosaïques sauvages avec les casseaux :

Monsieur Miroir
Marchands d'habits
est mort
hier
soir
à Paris

Il fait noir
Il fait nuit
Il fait nuit noire à Paris.

Voilà ce qui, dans la poésie « nouvelle » succède aux « guitares romantiques ». Des artisans ingénieux, installés dans les ruines de la poésie ancienne, les exploitent et nous vendent des objets, dont certains, plus relevés que cette ritournelle de Ph. Soupault, ne manquent pas de charme, faits avec de la ficelle, du vieux bois, des bouchons usés.

De casse en casse, de recontruction en reconstruction, la poésie française « nouvelle » a donc été amenée la plupart du temps à produire au dehors la multitude infinie des gestes élémentaires qu'elle dissimulait jadis avec des prodiges d'adresse.

L'édifice ancien n'a pas complètement disparu. Il en reste des pans. Çà et là chez Guillaume Apollinaire éclatent de beaux vers réguliers. Quand il mourut, il cherchait à concilier l'inconciliable. Des poètes comme Guy-Charles Cros utilisent concurremment le vers régulier, le vers libre, le verset claudélien. Max Jacob se sert du poème en prose, du vers libre. D'autres — je pense à Francis Jammes — ont débuté par le vers libre pour finir par le vers régulier.

Quelle inexprimable confusion ! Si l'on voulait trouver un caractère commun à la production poétique de notre temps, ce serait dans ce fait que presque tous les poètes « nouveaux » se consument en exercices et en manifestes. Au lieu de courir tout droit au sujet, de s'en emparer, on s'attarde aux accessoires. L'irruption de l'inconscient a eu pour effet de leur conférer une importance déraisonnable. Ne sont-ils pas des signes plus immédiatement visibles que le sujet? Un Toulet n'a-t-il pas passé sa vie à se chercher? Un Valéry, autrement puissant, à force de poétiser la poésie, n'arrive-t-il pas à mettre le métier avant l'œuvre? Dans la perte universelle de l'objet, la poésie (je ne dis pas cela pour Valéry) est devenue une sorte de foire à échantillons.

René Johannet.

L'HISTOIRE

OZANAM

La collection *les Grands hommes de France* vient de consacrer un de ses volumes à Ozanam, et ce volume est de M. Georges Goyau, qui est sans doute le plus capable de traduire et de faire partager son admiration. Peut-être certains, se souvenant d'une boutade de Sainte-Beuve, s'étonneront-ils de voir Ozanam classé grand homme. Cependant Ozanam, dans une vie si courte — il est mort, on le sait, à quarante ans — a montré une telle réunion de qualités humaines qu'il mérite bien le rang où le voilà placé. Il fut grand catholique, certes, apologiste infatigable, et, dans le privé, chrétien exemplaire, si exemplaire que ses vertus nous confondent et que le grand et saint pontife Pie X songeait à le béatifier. Mais ces mérites éclatants aux yeux de l'Église en accompagnaient d'autres qu'appréciaient unanimement les profanes et qu'ont loués jusqu'aux mécréants : citons un protestant comme Guizot, des demi-sceptiques comme Cousin et Villemain, des incrédules complets comme Fauriel et Renan.

La science d'Ozanam était merveilleuse pour son temps et quasi encyclopédique. Sa chaire de littérature étrangère à la Sorbonne se diviserait aujourd'hui en quatre ou cinq chaires spéciales. Sans parler des langues anciennes, il connaissait les quatre grandes langues et les quatre grandes littératures européennes : l'anglaise, l'allemande, l'italienne et l'espagnole ; il possédait à fond l'histoire jusque dans ses parties les plus obscures ; la philosophie, l'économie politique,

le droit n'avaient pas de secret pour lui. Son souci de culture universelle, la précocité et le cumul de ses titres universitaires sont bien faits pour étonner ; licencié en droit à vingt et un ans, il est l'année suivante (1835) licencié ès lettres, docteur en droit en 1836 et, à la fin de la même année, inscrit comme avocat à Lyon ; enfin le 7 janvier 1839, il est reçu docteur ès lettres en Sorbonne. Cette simple énumération n'annoncerait peut-être qu'une grande ardeur au travail et beaucoup de facilité. Mais si l'on songe qu'à dix-huit ans, l'étudiant en droit écrivit les *Réflexions sur la doctrine de Saint-Simon* qui restent aujourd'hui encore l'une des plus justes réfutations de ce système, alors dans tout l'éclat de la nouveauté ; si l'on songe qu'à vingt-cinq ans sa thèse de doctorat ès lettres est ce beau livre sur *Dante et la philosophie catholique*, qui renouvelle entièrement le cycle des études dantesques, on est bien obligé de saluer dans le précoce écrivain un grand et fécond esprit.

Frédéric Ozanam était né en 1813 à Milan, mais son père était d'origine bressane et sa mère lyonnaise. Les Ozanam étaient de Bouligneux dans la Dombe, où on les trouve dès 1637 nantis d'assez belles terres et de charges en Parlement. La famille compta au dix-septième siècle un mathématicien réputé : Jacques Ozanam. Le grand-père de Frédéric était notaire et châtelain royal (c'est-à-dire juge de paix) à Chalamont-en-Dombe ; il fut emprisonné sous la Terreur à Ambronay et ne fut délivré que par son fils, Jean-Antoine, cavalier aux hussards de Bercheny. C'est le père du grand homme. Installé médecin à Milan en 1810, il y eut trois ans plus tard le fils qui devait rendre son nom célèbre. Les défaites de 1814 et de 1815 ramenèrent le docteur et sa famille à Lyon, qui devint ainsi la véritable patrie de Frédéric Ozanam. Lyonnais, le grand écrivain le fut doublement, par l'origine et par sa filiation spirituelle avec Ampère et Ballanche. C'est sous le toit même du grand savant qu'il vint à Paris faire ses études. L'originalité de l' « école lyonnaise », comme elle s'appelait, consistait à ne voir aucune antinomie entre la religion et la science, et cette conviction, bien faite pour ébranler les incrédules quand elle émane d'un Ampère, dominera toute la vie d'Ozanam, comme elle orientera toute sa pensée.

Apologiste, le professeur et l'écrivain ne cessa jamais de l'être, depuis sa soutenance de thèse en Sorbonne, où il émerveilla Cousin par la défense d'une cause difficile et peut-être paradoxale. Le jeune homme avait, en effet, affirmé que Saint François de Sales était le plus grand écrivain du seizième siècle, sur la même ligne que Rabelais et Montaigne : « Monsieur Ozanam, on n'est pas plus éloquent que cela ! » s'était écrié le grand maître secret de l'Université. Tout,

en effet, dans Ozanam, science, histoire, philosophie se fondait harmonieusement et devenait éloquence, et cette éloquence n'éclatait qu'après avoir renversé toute une série de barrières ou de disgrâces naturelles. Ozanam n'était pas beau, il manquait tout à fait de cette prestance physique si avantageuse à l'orateur; il n'avait ni cette facilité d'élocution, ni ce bel organe, ni cet aplomb que l'on s'attend à trouver chez un rhéteur né. Caro, son élève, l'a dit : sa voix peu flexible et sourde le desservait; son geste était lourd et sans grâce. Mais un autre de ses auditeurs, Sarcey, a ajouté : « Il a une imagination tendre et rêveuse, et il trouve d'admirables expressions, pleines de mélancolie et presque poétiques. A l'écouter, on se sent venir les larmes aux yeux. » Renan, de son côté, Renan qu'Ozanam contribua à faire recevoir à l'agrégation, sans tenir compte ni de son évasion d'Issy, ni de sa latente apostasie, a écrit de ce maître qu'il était loin d'admirer : « Je ne sors jamais de ses leçons sans être plus fort, plus décidé au grand. » Et plus tard, il s'est écrié : « Ozanam, comme nous l'aimions !... »

Ce charme d'Ozanam s'est évanoui. En histoire, l'éloquence est aujourd'hui assimilée à un crime. Ozanam ne « manque-t-il pas d'objectivité? » L'éloquence et le souci de l'apologie n'ont-ils pas été fatals à son œuvre, ne lui ont-ils pas porté le même coup qu'à celle de ses émules Michelet et Quinet?

Cependant, un maître aussi au fait des méthodes nouvelles que M. Édouard Jordan, a montré, en étudiant particulièrement dans Ozanam l'historien, la part très grande d' « objectivité » qui subsiste en lui. L'un des premiers et presque le seul de son temps, Ozanam a eu le souci du document. Il l'a cherché dans les archives, il l'a même isolé et publié parfois sans commentaire. Son parti pris catholique n'a pas nui à son impartialité.

Les causes des erreurs d'Ozanam tiennent à deux défauts de son temps : l'insuffisance de l'esprit critique et l'ignorance de l'archéologie. Ces erreurs mises à part, il est le premier qui ait vu en Dante un grand poète catholique, à dessein d'édification et en accord parfait avec la théologie. La *Divine Comédie* est une Somme poétique, comme celle de saint Thomas est la Somme rationnelle, comme les grandes cathédrales sont des Sommes figurées. Cette conception était alors loin d'être banale. Le dix-huitième siècle n'avait témoigné au grand poète florentin qu'un immense mépris. On sait avec quelle irrévérence l'avait traité Voltaire : « Une très grande réputation qui s'affirme toujours, parce qu'on ne le lit guère... Une vingtaine de traits que l'on sait par cœur et qui épargnent la peine d'examiner le reste... » D'autre part, les Italiens

du Risorgimento ne voulaient voir dans la *Divine Comédie* qu'un poème à tendances et à allusions politiques. Il a fallu Ozanam pour restituer à cette œuvre son véritable caractère.

On doit à l'historien lyonnais une autre révélation : celle de la poésie franciscaine. Dans un premier volume, les *Documents inédits pour servir à l'histoire littéraire de l'Italie*, paru en 1850, Ozanam a fait le premier travail d'ensemble sur ce curieux Jacopone de Todi, à qui l'on attribue le *Stabat Mater*. Il a, en outre, publié pour la première fois les œuvres d'un autre franciscain du treizième siècle, Fra Giacomino de Vérone, et le poème de la *Intelligenzia*, de Dino Compagni, qui n'était jusque-là connu que comme historien.

De ces documents il a tiré un livre exquis : *les Poètes franciscains en Italie au treizième siècle* : « Avec ces rares épis glanés dans le champ où Muratori et ses successeurs ont si bien moissonné, j'avais, a-t-il dit, cueilli quelques fleurs de poésie comme le liseron mêlé au blé mûr. » La figure de saint François d'Assise paraît en tête de cet ouvrage et le domine tout entier. Le volume se clôt sur la première traduction en français des *Fioretti*, dont la vogue, depuis, a été si grande. L'éloquence et la poésie dans Ozanam ne détrônaient donc pas la science, elles venaient la couronner et la fleurir.

Mais cette âme incomparable voulait encore s'épanouir dans la charité. Cet homme absorbé par les travaux les plus austères trouvait encore des loisirs pour visiter les pauvres. C'est un côté de son génie et de son cœur que M. Georges Goyau a étudié avec un bonheur particulier. Ozanam est, on le sait, le fondateur des Conférences de Saint-Vincent de Paul. Il les a fondées à vingt-cinq ans, avec cinq ou six de ses camarades. Ce grain de sénevé est devenu un arbre magnifique. En 1854, au lendemain de la mort d'Ozanam, il y avait 1 532 conférences, dont 889 en France ; en 1913, il y en avait à travers le monde 7 500, comprenant près de 150 000 membres actifs. C'est là une des manifestations les plus éclatantes de ce que M. Goyau appelle la « vie posthume d'Ozanam ». Sur la portée religieuse de cette gloire, citons, comme l'a fait l'éminent écrivain, cette parole de Pie X, après laquelle il n'y a plus rien à dire : « Je n'ai pas de désir plus ardent que celui de voir la Société de Saint-Vincent de Paul porter jusqu'aux confins du monde l'esprit et la vie d'Ozanam, qui est la vie du grand apôtre de la charité Saint Vincent de Paul, laquelle est elle-même la vie du divin Sauveur. »

PAUL BALLAGUY.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. COMPÈRE-MOREL

Les socialistes ayant en tête une entreprise, s'assemblèrent pour tenir conseil, afin de désigner celui d'entre eux qui serait le plus souple dialecticien du cartel. M. Compère-Morel fut désigné. Et les socialistes ne se sont pas trompés. M. Compère-Morel est véritablement l'as des as. Il faut penser, en effet, que sa tâche consistait à faire l'apologie du cartel. Lui, qui s'était toujours déclaré formellement anticartelliste, ou plutôt antiblocard! Si, antiblocard forcené, il avait admis le cartel, c'était uniquement parce que le cartel était, comme son nom l'indique : « la coalition d'une seconde unique. » M. Compère-Morel était un pur marxiste, et rien n'est antiblocard comme le marxisme. Le marxisme professe, en effet, la lutte des classes et l'indifférence aux formes politiques. A Breteuil, dans l'Oise, M. Compère-Morel se livrait à la prédication marxiste, combattait les radicaux et entretenait avec le curé les plus affectueuses relations. M. Compère-Morel est d'ailleurs un homme courtois, tout à fait charmant et de grand talent. De Breteuil, où il était horticulteur et universellement connu comme l'adversaire irréductible du bloc des gauches, M. Compère-Morel fut appelé dans le Gard pour y recueillir les voix des royalistes, qui le surnommèrent « le duc d'Uzès », contre les radicaux de cru. C'est ainsi qu'il entra au Parlement. Député du Gard, il se signala, dans ses votes, par son indépendance politique et son libéralisme dans les questions religieuses. Il demeurait ferme sur le terrain guesdiste de la lutte des classes, sans compromission avec les partis bourgeois.

Tel est l'homme qui allait (le Parti est sans pitié) sucer l'éponge trempée de fiel, et à qui revenait la tâche de faire l'apologie du cartel.

Tout de même, pendant la guerre, Compère-Morel avait accepté un poste de commissaire à l'agriculture, quelque chose comme un sous-secrétariat in partibus. *Il est vrai que Guesde lui-même avait été ministre. Et il faut dire, à propos de cette mission, que Compère-Morel s'est spécialisé dans le socialisme agricole. Décidément, cet homme aime les difficultés. Il allait donc, prêchant l'évangile guesdiste aux paysans, et aussi, comme de raison, le respect de la propriété. De la leur, bien entendu. Et il se rattrapait sur la lutte des classes. Aussi M. Compère-Morel devenait, sous les apparences d'un doctrinaire, un agent électoral de premier ordre. Ami des proverbes et des formules toutes faites, il avait adopté — comme son parti — la devise :* Prius vivere, deinde philosophari. *Il savait que, pour que le parti socialiste pût accomplir ses destinées, il fallait d'abord qu'il existât, et par un nombre imposant de représentants. C'était fort bien d'avoir conquis des villes, par les faubourgs, mais qui conquiert les villes règne sur un sable mouvant. M. Compère-Morel est de ceux, d'ailleurs, qui estiment que rien n'est fait lorsqu'il reste quelque chose à faire : dans un pays comme la France, presque à moitié paysan, celui qui n'a pas touché, conquis le monde rural, ne peut rien. M. Compère-Morel fut l'évangéliste socialiste du paysan. L'entreprise était malaisée. S'il est un être qui soit, par définition, origine, tendance, intérêt, raison d'être, rebelle au marxisme intégral, c'est le paysan français. Le paysan français est nourri de tradition, entêté, un peu routinier, pleinement féru de propriété, mais parfois envieux et jaloux : c'est ce que vit très bien M. Compère-Morel. Il s'efforça de respecter les traditions et de ne point faire de politique. Il évita aussi de formuler « la loi d'airain du salaire ». Il parla simplement de la grande propriété, qu'il fallait morceler et partager, et de consolider la petite propriété du paysan ainsi arrondi. Propriété? c'est tôt dit : le propriétaire, défini dans la pensée de M. Compère-Morel, n'est plus qu'un usufruitier social, mais celui-ci se gardait, on le pense, de descendre dans ces subtilités de doctrines, pour l'instant inutiles. Son évangile avait une allure de socialisme français qui ne rebutait pas, au premier abord. Pour le reste, on verrait plus tard. Cet homme sait doser la matière. A chaque jour suffit sa peine. Il en serait, pensait-il, des paysans qui se trouveraient, de gré ou de force, marxistes un jour ou l'autre, comme de ces modernistes de bonne foi, qui se réveillent un jour protestants, en attendant de se rendormir athées.*

Cependant, M. Compère-Morel s'était donné là un brevet de virtuosité, et il avait étonné ses confrères, Ceux-ci le chargèrent d'ac-

commoder le cartel à la sauce guesdiste. Par ce choix, ils faisaient d'une pierre deux coups. Ils se délivraient d'une corvée et ils embarrassaient un doctrinaire redouté.

Et il ne leur déplaisait pas d'embarrasser M. Compère-Morel, parce que, chez les purs, M. Compère-Morel était mal vu. Héritier de la doctrine intangible, il avait des jaloux. Et puis, il était un « mal élu ». Ils étaient comme cela une douzaine, dans le Midi, où les hommes de droite, pour se délivrer des radicaux et des francs-maçons, avaient voté pour eux. Barthe, par exemple, et, une fois, Vincent Auriol. Gabriel Ellen Prevost pareillement. Ce pauvre Molle, de Cette aussi, qui faussa illico *compagnie au parti. Et encore Myrrhens, de Boulogne. Dans le Gard, ils étaient légion : Bernard du Vigan en savait quelque chose. On avouera que, prendre un de ceux-là pour lui faire faire l'apologie du cartel, c'était dur.*

Justement, l'excellent Compère venait de publier un article retentissant, intitulé : « Pourquoi je ne suis pas blocard. » Et il disait leur fait à Varenne et Paul-Boncour. A Blum aussi, peut-être, mais on ne sait jamais. Néanmoins, Compère-Morel, pour abattre le bloc national, accepta le cartel. Alliance d'une seconde et qui ne devait engager à rien. Bientôt élu, chacun tirerait de son côté... Si Compère a cru que tout se passerait aussi simplement, c'est qu'il est naïf. Mais, au fait, pourquoi ne serait-il pas naïf? Moi, je crois qu'il l'est.

Cependant, le cartel durait, c'était le « bloc » pur et simple. Parrain du cartel, Compère ne voulait pas renier son enfant. Il lui suffisait qu'il ne s'appelât pas « bloc ». C'est une erreur de croire que les mots, en France, ne font rien à la chose. Le bloc-cartel prit pour chef Herriot, déclara la paix au monde et la guerre au pape, et affirma qu'il durerait quatre ans. En trois mois, il avait mis le pays à feu et à sang. Il nous avait amené, comme disait Herriot lui-même, « le poignard allemand à un centimètre du cœur » et rendu imminente la banqueroute frauduleuse. Pris en flagrant délit de mensonge à la tribune, Herriot, qui faisait de l'inflation, en jurant que l'inflation le déshonorerait, s'en allait. Compère avait la tâche ardue d'expliquer à la Chambre, pour le pays, que tout cela était très bien.

Il le faisait, ma foi, de son mieux. Il expliquait qu'on pouvait le mieux du monde rester fidèle à la lutte de classes et maintenir les conseils de guerre, demeurer indifférents à la question politique et s'engager à fond contre l'ambassade du Vatican. A la fin, il renonçait même à la lutte de classes. Il établit un distinguo subtil entre l'évolution et la révolution, pas plus subtil, d'ailleurs, que celui qu'il avait essayé d'établir entre le bloc et le cartel. Pour la seconde fois, il prenait, bonnement, la vessie d'Herriot pour une lanterne. Lanterne, d'ailleurs,

mal éclairée, cl par laquelle chacun allait trébucher. La tâche devenant trop lourde, Compère-Morel entreprit de réfuter la communisme. Affectueusement s'entend, car tout cela est une affaire de famille, comme dit Renaudel, qui se fâche tout rouge dès qu'une douzaine de spectateurs font cercle autour de l'estrade. Il eût été intéressant, tout de même, de savoir si le marxisme intégral ne s'accorde pas mieux avec les communistes, antiparlementaires, antipatriotes, sectaires de la lutte de classes, qu'avec le socialisme blocard.

Compère-Morel, dit le « duc d'Uzès », dit le « bon compère des royalistes », allait se réveiller tout doucement radical : il ne lui restait plus qu'à se faire franc-maçon. On peut dire que c'est un de ceux à qui la rupture du nouveau bloc des gauches aura enlevé du cœur le poids le plus lourd. Mais quelle destinée étrange que celle de cet homme, devenu, un peu malgré lui, père du bâtard, et qui ne retrouve la paix de sa conscience que lorsque ses frères ont assassiné son propre enfant?

***

Les origines de la Comédie-Française.

Lorsque nous commencions de fréquenter la Comédie-Française, au temps où nous faisions nos débuts dans la critique, nous sentions confusément que nous ne comprenions rien à ce qui se passait dans l'illustre maison. Aujourd'hui, nous commençons à comprendre pourquoi nous ne comprenions rien : le temps, l'expérience et les bons avis nous ont appris à quel point est compliquée cette machine historique et glorieuse.

Elle est compliquée parce qu'elle est historique. Elle vient des profondeurs du passé. Loin d'être moderne, elle est anachronique. Tout en elle s'oppose à l'esprit du temps, dont elle est exactement la contradiction, l'antipode. Elle eût déjà dû dix fois disparaître. Elle a survécu, elle survit parce qu'elle est glorieuse.

Dans la société démocratique, elle constitue un scandale : elle est une corporation aristocratique ; elle est la seule corporation qui ait survécu à la Révolution, ou mieux qui se soit reconstituée après la Révolution. Il est à remarquer que les deux corporations qui aient résisté au décret Le Chapellier ont été celle des avocats et celle des comédiens.

Cet esprit qui avait fondé la maison et qui l'avait sauvée, elle le conserve. Mais il est l'opposé de toutes les idées actuelles. La Comédie-Française était une république corporative, indépendante, fortement constituée et protégée par le roi. L'État moderne, individualiste et centralisateur, assiège depuis tantôt un siècle et demi cette forteresse. Elle reste debout, mais il est tout-puissant. Il a

occupé la maison et il tente de la gouverner selon son esprit. Tout en elle résiste, son passé, son instinct, sa constitution même. Il résulte de cette dualité une contradiction interne, un désaccord profond : la Comédie-Française n'a pas, ne peut pas avoir les intérêts ni les idées de l'État qui la gouverne. Il l'exècre comme une contradiction vivante de ses principes, et il la tyrannise. Elle tient parce qu'elle est solide à miracle. Elle survit grâce à un compromis. En fait, elle est incompatible avec une société démocratique.

*
* *

Le mérite d'avoir remis ces idées en valeur revient à l'une des comédiennes les plus intelligentes qu'ait possédées l'illustre maison, Mme Dussane, qui les a exposées dans un livre dont chaque jour on voit mieux l'importance. Intitulé simplement *la Comédie-Française*, ce livre est déjà ancien de quelques années : il fait maintenant école. Un juriste, M. Louis Marcerou, a repris le sujet pour une thèse de doctorat présentée à la Faculté de droit de Toulouse : cette citadelle a dû frémir quand résonnèrent entre ses murs des opinions si subversives ; M. Marcerou s'arrête à la même conclusion que Mme Dussane et démontre que la république des comédiens n'a pu naître et vivre libre qu'à l'abri de la monarchie.

La Comédie-Française a été fondée par Molière, mais non pas *ex nihilo*. Au contraire : elle n'était qu'une association, conforme à beaucoup d'autres, qui héritait et prolongeait l'esprit du passé. Molière la marqua de son puissant génie. Louis XIV l'assit définitivement. La Révolution eût dû la ruiner. Napoléon, qui aimait le théâtre, la rejeta au moule. Les régimes modernes la gouvernent à l'envers de son esprit : résultat, sa législation est si parfaitement compliquée et brouillée que les spécialistes eux-mêmes ne s'y reconnaissent pas. C'est sur ce point que M. Marcerou s'est efforcé d'apporter la lumière. Le livre de Mme Dussane était historique, le sien est juridique. Il suit, expose, commente, explique les règles de la maison depuis les origines. Par là encore il touche à l'histoire et il ne peut pas n'y pas toucher : la Comédie-Française ne s'explique que par l'histoire.

Suivons donc cette histoire à travers l'exposé de M. Marcerou.

*
* *

Il remonte à la source, et l'association des comédiens a sa source dans un passé lointain : dans ces compagnies d'amateurs, fondées pour une année, de Pâques à Pâques, et qui obtenaient le privilège de représenter les mystères. Charles VI autorisa en 1402 les Confrères de la Passion, qui subsistèrent un siècle et demi. En 1548, sous l'offensive protestante, un arrêt du Parlement de Paris interdit de

représenter les mystères. L'humanisme des Renaissants orienta le théâtre vers une forme qui ne convenait plus à la naïveté des comédiens amateurs ni des spectateurs bénévoles : l'art dramatique se régularise ; pièces, troupes, locaux, tout prend figure et forme fixe. En 1588, les Confrères de la Passion cèdent leur privilège à la troupe des comédiens professionnels dite des Comédiens du Roi, installée à l'hôtel de Bourgogne, sur l'emplacement actuel de notre rue Étienne-Marcel.

Le 30 juin 1643, Jean-Baptiste Poquelin fonde avec les trois Béjart et six autres comédiens une compagnie qui ne différait point des autres. Mais Poquelin devient Molière. Le 24 octobre 1658, après quinze ans de vie errante, la troupe de l'*Illustre Théâtre* représente devant le roi le *Nicomède* de Corneille et *le Dépit amoureux*. Louis XIV s'enthousiasme, donne le soir même à la troupe le titre officiel de *Troupe de Monsieur*, une pension de trois cents livres et la salle du Petit-Bourbon. Il n'est pas exagéré de dire que Louis XIV a ce soir-là inventé Molière et la Comédie-Française.

Les traits essentiels sont fixés : association de comédiens, sous l'égide de Molière, avec privilège d'État ; c'est toute la Comédie-Française. M. Marcerou observe, après Monval et Bonnassies, que cette date du 24 octobre 1658 devait être adoptée comme celle où fut véritablement fondé le Théâtre-Français.

En 1660, les travaux de la colonnade du Louvre amènent à démolir le Petit-Bourbon : Louis XIV donne à Molière la plus belle salle de Paris : celle du Palais-Royal, que Richelieu avait fait construire par Lemercier pour représenter sa *Mirame*. Jusqu'à la fin, la protection efficace du roi soutint Molière aux passages difficiles, avec une intelligence dont M. Marcerou porte témoignage en termes excellents. Les pages où il résume l'affaire de *Tartufe* sont parmi les meilleures de son livre. Il montre que Molière, s'il voulait attaquer l'hypocrisie, ne pouvait s'en prendre qu'à celle de la dévotion, parce qu'elle était la forme nécessaire de l'hypocrisie en un temps religieux : les Tartufes, dit-il, singent toujours les idées en cours. Louis XIV le comprit et défendit la pièce non par tranchante autorité, mais avec une subtile patience. Un triomphe immédiat par ordre du roi eût tout compromis. M. Marcerou conclut : « Louis XIV, averti de l'importance et de la violence des intrigues, conseilla à Molière la défense la meilleure, la plus habile et aussi la plus redoutable : la patience. Loin de l'amener à renoncer, il l'encouragea à persévérer, écoutant sa comédie avec faveur dans les fêtes privées, la soumettant au légat du pape, en un mot lui donnant l'assurance qu'elle survivrait aux intrigues, lui faisant chaque fois espérer et entrevoir la réussite. L'émotion soulevée était trop forte ; l'affronter violemment eût été l'exaspérer et certainement compromettre la pièce. Car Louis XIV savait bien qu'on n'impose pas, fût-on même souverain absolu, une uœvre d'art. La fonction de l'État, en ce domaine, est seulement de

protéger, de guider, d'encourager, de défendre. Et puis Louis XIV avait la charge de la paix civile ; il ne pouvait heurter de front les suceptibilités de la cour et du clergé. Le parti de la sagesse était d'attendre la fin de l'orage, assuré qu'on était du triomphe définitif. Mais on peut dire avec Mme Dussane, que si « *Tartufe* » *a vécu, c'est que Louis XIV l'a voulu expressément.*

Molière donne à la troupe son répertoire et sa constitution. Les acteurs sont associés à la gestion, aux frais et aux bénéfices. Quand ils se retirent, ils ont droit à une pension de retraite. La première est accordée à Louis Béjart en 1670. Enfin, le roi accorde non seulement protection et privilège, mais une subvention régulière ; jusqu'à la fin de l'ancien régime, elle fut payée avec régularité, même aux mauvais jours. L'institution était complète : il ne lui restait plus qu'à vivre.

Elle faillit être emportée à la mort de Molière ; ce fut encore Louis XIV qui la sauva. La Grange avait pris en main le gouvernement, reconstitué et raffermi la troupe, que battaient en brèche celles de l'Hôtel de Bourgogne et du Marais. L'ingrat Lulli obtenait la salle du Palais-Royal pour son Académie de musique. La Grange agit avec décision et rapidité, acheta au nom de la société le jeu de paume de la rue Guénégaud et obtint du roi une ordonnance par laquelle la troupe du Marais était dissoute et incorporée à celle de Molière. Les dévoreurs, écrit M. Marcerou, étaient dévorés.

L'association de 1672 était prévue pour six années. Le comédien qui abandonnait la troupe pour aller jouer ailleurs était passible d'une amende de 6 000 livres au profit de l'Hôpital général et de la compagnie, par moitié. Enfin, pour la première fois, les comédiens devenaient propriétaires de leur théâtre. A l'expiration du contrat, en 1679, on le renouvela pour vingt ans : l'avenir était assuré.

A cette date, la troupe rivale de l'Hôtel de Bourgogne se trouva désemparée. Racine, son grand poète tragique, venait de renoncer à la scène. Sa grande actrice, la Champmeslé, venait de passer rue Guénégaud, habilement enlevée par La Grange. Son meilleur acteur, La Thorillière, venait de mourir. Louis XIV trancha aussitôt le nœud et décréta la réunion des comédiens de l'Hôtel de Bourgogne à ceux de l'Hôtel Guénégaud.

C'est cette date du 18 août 1680 qui est considérée comme celle de la fondation officielle de la Comédie-Française. En fait, celle-ci restait le seul théâtre privilégié. Les trois troupes et les trois répertoires étaient fondus : le Marais avait été le théâtre de Corneille, l'Hôtel de Bourgogne le théâtre de Racine, le Palais-Royal le théâtre de Molière. Celui-ci absorbait et fédérait les deux autres. Une seule salle, rue Guénégaud, dont sont propriétaires quatorze acteurs et douze actrices. Les bénéfices sont répartis en vingt parts un quart. Une demi-part est retenue par le roi, en échange du privilège et de la subvention, *pour en disposer comme il le jugera à propos.* La demi-

part du roi est aujourd'hui part entière aux mains du ministre : *la démocratie*, écrit M. Marcerou, *est moins libérale que la monarchie.* La retraite était de mille livres. Comme chacune des deux troupes amenait ses chefs d'emploi, les comédiens demandèrent à l'autorité royale d'assurer le partage. Elle délégua ce soin au duc de Créqui, premier gentilhomme de la Chambre. Jusqu'à la fin de la monarchie, ce furent les gentilshommes de la Chambre qui exercèrent la tutelle de l'État sur la Comédie-Française.

Comme tous les pouvoirs humains, elle fut traversée de bien et de mal, mais le bien l'emporte de très loin. Si Lekain protestait que la maison ne devait point être transformée en écurie pour les juments des gentilshommes, on en a vu bien d'autres sous la démocratie. Du moins, les gentilshommes fixèrent l'important statut du 1er juillet 1766 ; il est signé des ducs d'Aumont, de Fleury, de Richelieu et de Duras ; en réalité, son inspirateur fut le duc d'Aumont. M. Marcerou commente en ces termes cette dernière charte corporative des comédiens sous la monarchie :

« Ce règlement de 1766 est l'un des plus importants qui aient régi la Comédie-Française ; il est aussi l'un des plus libéraux. La tutelle de l'État est exercée par les gentilshommes de la Chambre du Roi, mais cette tutelle laisse intacts les droits essentiels des comédiens. Elle comporte, non point, comme dans les décrets de l'Empire et de la République, un pouvoir direct de décision et de gestion, mais plutôt un droit de contrôle et d'approbation. C'est le Comité des comédiens qui administre, garde les initiatives, prend les décisions, auxquelles les gentilshommes donnent seulement leur approbation et communiquent la force exécutoire. La Comédie est encore aux comédiens. *Il est à remarquer*, écrit finement Mme Dussane, *que, de toutes les chartes octroyées aux comédiens par l'Etat protecteur, celles de la royauté furent de beaucoup les plus généreuses. Jusqu'à la Révolution, la Comédie constitue vraiment une petite république. Nulle part, la fonction de sociétaire de la Comédie-Française ne se révèle plus brillante, plus indépendante, plus souveraine même que dans ces textes du dix-huitième siècle.*

En bonne logique, la Révolution eût dû emporter la Comédie-Française. En fait, elle fut atteinte par le décret qui supprimait les corporations. La loi du 19 janvier 1791 proclama la liberté du théâtre et retira à la Comédie le privilège du répertoire. Dans la nuit du 3 au 4 septembre 1793, toute la troupe fut arrêtée et emprisonnée. Le Comité de Salut public l'envoya en bloc à l'échafaud. Elle ne fut sauvée que par la ruse d'un employé, Charles de Labussière, qui réussit à escamoter les dossiers. Les rapports de la Comédie-Française et de l'esprit nouveau ne commençaient pas trop mal.

Quand la crise fut un peu calmée, les éléments épars de la troup furent regroupés grâce à l'initiative d'une tragédienne énergique, Mlle Raucourt. Le 29 nivôse an V, le fil fut renoué, et les comédiens

français représentèrent *Phèdre* dans la salle du faubourg Saint-Germain. Une tradition qui remonte à l'origine veut qu'ils choisissent *Phèdre* pour toutes les circonstances qui font époque dans la vie de leur théâtre. Lors de la fusion des deux troupes, elles avaient inauguré par *Phèdre*, le 25 août 1680, leur histoire commune. *Phèdre* avait été la première pièce représentée, en 1689, sur la nouvelle scène de la rue des Fossés-Saint-Germain ; en 1770, sur la nouvelle scène de la rue des Fossés-aux-Tuileries. De même, après l'orage de 1871, après l'incendie de 1900, la tradition fut invariablement respectée.

Le Directoire tenta de protéger la Comédie reconstituée ; il n'avait ni la force ni le prestige nécessaires. Son successeur, le Premier Consul, écrivait : *Le Théâtre-Français mérite d'être soutenu parce qu'il fait partie de la gloire nationale.* A l'aube du dix-neuvième siècle, Bonaparte paraissait et une nouvelle époque allait commencer pour la Comédie-Française. Comme cette époque dure encore, comme c'est contre son esprit que sont en lutte aujourd'hui les éléments jeunes et actifs de la maison, il sera indispensable, pour achever de comprendre ce qui se passe aujourd'hui dans le premier théâtre de France, de suivre en détail son histoire à travers les révolutions du dix-neuvième siècle.

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

LA GUERRE AU MAROC. — *Le* Matin *et plusieurs journaux étrangers publient certains extraits des conditions de paix proposées à Abd-el-Krim par la France et l'Espagne. Le quai d'Orsay dément, mais avec embarras* (*5 août*).

Le 7, la prise des positions d'Amergou par nos troupes cause, parmi les tribus hésitantes, une vive impression. Certains mouvements de soumission semblent se dessiner.

Les Français et les Espagnols opèrent leur jonction dans le secteur de Larache et remportent un succès important dans le massif du Sarsar (*11 août*).

LA RÉVOLTE DES DRUSES. — *Le 6 août, les journaux anglais annoncent que les Druses du Djebel sont en état de rébellion depuis le début de juillet. Le 19 de ce mois, un détachement de spahis a été massacré près de Soueïda. Quelques jours après, une colonne de secours, commandée par le général Michaud, a été battue et obligée de regagner sa base, le 4 août, après des pertes sévères.*

LE PACTE DE SÉCURITÉ ET L'ACCORD DE LONDRES. — *Le 5 août,*

le conseil des ambassadeurs décide l'évacuation de Dusseldorf, Duisbourg et Ruhrort, occupées depuis mars 1921.

— *MM. Briand et Chamberlain se rencontrent à Londres le* 11 *août. Il s'agit de se mettre d'accord sur la réponse à faire à la note allemande du* 20 *juillet relative au pacte de sécurité.*

Cette entrevue aboutit à l'accord du 12 *août, qui consacre plusieurs nouveaux abandons de notre part : l'Allemagne sera admise sans conditions dans la Société des Nations. En outre, seules les violations graves de la zone démilitarisée du Rhin autoriseront la riposte immédiate de l'article* 44 *du traité. Les autres donneront lieu à une procédure d'arbitrage.*

FRANCE. — *Le congrès des instituteurs vote l'affiliation à la C. G. T.* (7 *août*).

ANGLETERRE. — *Aux Communes, M. Baldwin demande une subvention de* 10 *millions de livres sterling pour l'industrie minière. La confiance est votée par* 351 *voix contre* 16, *mais un vif malaise subsiste chez les conservateurs, alarmés par cette première concession à la démagogie* (6 *août*).

ALLEMAGNE ET POLOGNE. — *Les relations se tendent entre l'Allemagne et la Pologne, à propos de l'affaire des optants.*

Au Reichstag, M. Stresemann prononce un discours d'aigres récriminations contre le gouvernement de Varsovie (6 *août*).

LA QUESTION DE MOSSOUL. — *On a connaissance du rapport de la délégation de la Société des Nations sur la question de Mossoul. Le rapport remet au conseil de la Société des Nations le soin de statuer, mais suggère de laisser Mossoul pendant vingt-cinq ans encore sous mandat anglais* (7 *août*).

CHINE. — *Nouvelles émeutes à Tien-tsin, entre la police et des grévistes. Ceux-ci accusent soixante-huit morts* (12 *août*).

A. M.

Le Gérant : GEORGES MOREAU.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 32692.